





# **NOS RACINES**

**PREMIÈRE ANNÉE**

**LES PÈRES DU I<sup>er</sup> AU III<sup>e</sup> SIÈCLE**

Par A.-G. Hamman et plusieurs collaborateurs  
Nouvelle édition, revue, largement améliorée et mise à jour

1997

Cours par correspondance, Association J.P. MIGNE  
17, rue d'Alembert, 75014 PARIS

## Lettre d'accueil

Soyez bienvenu(e) au cours "Nos Racines", où vous venez de vous inscrire, afin de vous initier à l'étude des Pères de l'Eglise. Entreprise courageuse et enrichissante, à la fois.

Le cours de première année qui vous parvient vous fournira en six leçons un parcours complet des trois premiers siècles chrétiens : contexte historique et culturel, auteurs principaux, ainsi que l'analyse d'ouvrages essentiels. Le thème d'année est la *foi*, qui reviendra surtout dans les textes proposés.

Il ne suffira pas de lire ces pages, il vous faut en assimiler le contenu, le faire vôtre, surtout en reprenant les textes d'auteur, la plume à la main, en faisant votre analyse personnelle, en la comparant à celle qui vous est fournie. Ceci vous acheminera à la rédaction de votre devoir.

Dans un deuxième temps, il est très souhaitable que vous preniez le temps de lire un ouvrage d'auteur par leçon, par exemple, la Didachè, la Prédication des apôtres d'Irénée, la Résurrection des morts de Tertullien, publiés dans la collection "Pères dans la foi". Allez des textes courts aux plus longs.

Faites le plan de l'ouvrage, le résumé du contenu, comparez votre travail avec le Cours. Choisissez de préférence votre sujet de devoir en liaison avec l'ouvrage étudié.

Et maintenant : courage et persévérance !

Père HAMMAN

## Leçon 1

# LA LITTÉRATURE JUDÉO-CHRÉTIENNE

## DE JÉRUSALEM À ROME

Les deux routes de Pierre et de Paul aboutissent à Rome, où ils rencontrent une communauté chrétienne déjà suffisamment importante pour être remarquée et provoquer leur persécution. Le chef des apôtres a surtout été au contact des judéo-chrétiens. Parti d'Antioche, Paul a entrepris trois voyages qui lui ont permis d'évangéliser les grands centres, depuis l'Asie mineure jusqu'à la Grèce.

La voie sud, de Jérusalem à Rome, par Alexandrie et l'Afrique, traverse des villes où les juiveries étaient fortement implantées. La communauté chrétienne prend modèle sur l'organisation de la synagogue. La voie nord part d'Antioche pour se diriger vers la Grèce en passant par l'Asie mineure. Là, l'apôtre des nations suit les grandes artères et plante la croix dans les centres vitaux : Éphèse, Corinthe, Thessalonique. Les adeptes viennent principalement du monde païen, de culture grecque.

## I – ANALYSE HISTORIQUE

### 1. Que représente la première littérature judéo-chrétienne ?

Manuels et livres de patrologie regroupent souvent sous le titre de « Pères apostoliques » deux littératures d'origine et de milieux culturels différents :

*La première* : d'origine judéo-chrétienne, est proche de la littérature biblique et judaïque. Elle est d'ordinaire anonyme ou apocryphe, ou l'attribution en est peu sûre. Tel est le cas de la Didachè, de la lettre du Pseudo-Barnabé, du Pasteur d'Herma.

*La seconde* : qui seule mérite l'appellation de « Pères apostoliques », provient d'un milieu pagano-chrétien, d'hommes d'Église, qui nous sont connus : Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne. Des trois, nous avons, non pas des écrits proprement dits mais des lettres. Textes plus fonctionnels qui tiennent plus de la vie que de la littérature. Ce sont les véritables Pères apostoliques.

*Une troisième* série d'écrits constitue la littérature apocryphe, qui se compose, dans le prolongement du N.T. d'évangiles, d'actes, d'apocalypses, fictivement attribués à un apôtre (Pierre, Jacques, Paul, André, Thomas) ou à une collectivité (Hébreux, Nazaréens).

Le présent cours étant axé à la fois sur un Père apostolique, Ignace d'Antioche, et sur une œuvre de catéchèse judéo-chrétienne, il importe de bien cerner leurs milieux culturels différents, leur environnement doctrinal et spirituel.

## 2. Caractéristiques de la littérature judéo-chrétienne

L'Église est **née juive**, au sein du peuple élu. Jérusalem demeure le berceau de la foi chrétienne. Aux yeux des premiers adhérents, venus du judaïsme, elle réalise les espérances messianiques et devient l'héritière de toutes les valeurs juives. Centrée sur le Christ-Messie, l'Église accomplit les promesses faites aux pères.

La vie et la pensée chrétiennes conservent le patrimoine catéchétique et liturgique du judaïsme : prière des psaumes, doxologies, enseignement des **Deux voies**. Le rituel du baptême et de l'eucharistie réemploie des formules et des éléments de la liturgie juive (Didachè 9-10).

Le christianisme **oscille entre Jérusalem et Rome**, la capitale d'hier et celle de demain. Il ne s'agit pas d'une rivalité de siège et d'autorité, mais plus profondément d'une tension culturelle et doctrinale. La pensée chrétienne va-t-elle demeurer liée à la culture sémitique ou se mouler dans les catégories de la pensée grecque ? Les écrits du II<sup>e</sup> siècle nous permettent de suivre le débat et de découvrir le clivage. Les jeux sont loin d'être faits. Les œuvres des deux familles culturelles coexistent parallèlement, non sans interpénétrations.

Les principaux écrits sont des apocryphes (écrits non reconnus par l'Église comme inspirés), Évangile de Thomas, de Pierre, de Jacques, *Ascension d'Isaïe*, ou les *Oracles sybillins* ; une sorte de « Manuel du chrétien », la *Didachè*, une lettre attribuée à Barnabé et une exhortation à la pénitence, sous la forme de récit de visions, le *Pasteur d'Herma*s. Il faut y ajouter un recueil d'hymnes, les *Odes de Salomon*.

Les écrits judéo-chrétiens présentent la doctrine dans une **structure sémitique**, empruntée à la littérature juive, proche de l'inspiration biblique. Au départ, l'activité littéraire consiste à christianiser des textes juifs par des interpolations chrétiennes, comme c'est le cas de l'*Ascension d'Isaïe* ou des *Oracles sybillins*.

Cette littérature chrétienne primitive nous fournit la **première expression théologique** de la pensée chrétienne, qui n'a pas encore subi l'influence grecque. Elle nous permet de mesurer l'exceptionnelle originalité d'une doctrine chrétienne de culture sémitique.

De l'ensemble des premiers écrits : *Didachè*, *Lettre de Barnabé*, *Pasteur d'Herma*s, se dégage la physionomie propre du christianisme juif. La structure mentale demeure orientale, même si la langue est le grec. Pour nous en tenir au seul judéo-christianisme orthodoxe, on peut ramener sa diversité (Palestine, diaspora) à un certain nombre de constantes.

a) La **structure** de la communauté est **synagogale**, **dirigée** par des presbytres. Le rôle des prophètes y est encore considérable. L'enseignement de la morale s'y inspire de celui des Rabbins et plus spécialement des Esséniens. *Didachè* et *Lettre de Barnabé* nous fournissent la doctrine des *Deux voies*. Les tendances ascétiques se font jour, qui suspectent le mariage.

b) Les formes de la liturgie sont proches du rituel juif. Le baptême se donne dans l'eau courante (Did. 7, 1), l'Eucharistie, liée encore à un véritable

repas, utilise les bénédictions juives des repas religieux (cf. Liturgie clémentine dans *Constitutions apostoliques*, Did. 9-10). Mais une polémique s'instaure par rapport à la fidélité ou au rejet des institutions juives (*Barnabé*).

c) La théologie se meut proche de l'**Apocalyptique juive**. Fils et Esprit sont présentés comme les deux Séraphins. Les titres du Fils de Dieu sont : le Nom, la Loi et l'Alliance, le Principe et le Jour. La descente du Fils est cachée, son épopée s'achève dans la descente aux enfers. Les communautés attendent la parousie prochaine (Did. 16).

Il faut prendre conscience que le judéo-christianisme ne disparaît pas avec le II<sup>e</sup> siècle mais continue à influencer la communauté d'Antioche et perdure dans la théologie syrienne, plus particulièrement chez Aphraate et chez Ephrem au IV<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui encore, l'église chaldéenne et l'église éthiopienne conservent les caractéristiques de la liturgie et l'importance des institutions juives (jeûne, observances), qui frappent le visiteur.

Nous trouvons des traces du judéo-christianisme hors du milieu proprement dit, chez Ignace, Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Épiphane.

### 3. Inventaire des écrits principaux

Les écrits émanant de ce milieu s'inscrivent dans la mouvance biblique. Les *Odes de Salomon* sont proches de l'inspiration des psalmistes, le *Pasteur* d'Hermas imite l'apocalyptique juive et en conserve les images et les symboles. La *Didachè*, comme la *Lettre de Barnabé*, nous fournissent l'exposé des « Deux voies », aujourd'hui connues par les textes de Qumrân.

#### – La Lettre de Barnabé ou la clé de l'Écriture

Texte anonyme, fictivement attribué à l'apôtre Barnabé, qui évoque les communautés de Damas et de Qumrân. Nous y trouvons les traces de l'initiation baptismale (6 et 11), une allusion à la célébration du dimanche, mais surtout une lecture christique des valeurs de l'Ancien Testament : circoncision, temple, sabbat. La lecture allégorique de l'Écriture, chère à Alexandrie, de Philon à Origène, est considérée comme la seule véritable. Aujourd'hui, la communauté chrétienne est le temple : « Dieu habite vraiment en nous dont il fait sa demeure » (16, 8).

#### – Le Pasteur d'Hermas

Le livre qui porte le titre de Pasteur se présente comme l'œuvre d'un certain Hermas, un frère du pape Pie (140-155). L'écrit a joui d'un tel crédit en Orient qu'il a été parfois rangé au nombre des livres de l'Écriture.

Visions, Préceptes, Paraboles s'y succèdent, avec une imagerie apocalyptique, des symboles parfois déconcertants mais sublimes : comme la femme âgée, la tour, qui signifient l'Église. Le *Pasteur* donne le tableau réaliste d'une communauté où bons et mauvais se côtoient. Les intérêts matériels, la faiblesse, la lassitude, la persécution ont provoqué l'abandon et jusqu'à l'apostasie d'un certain nombre.

Le livre est surtout un appel à la pénitence, qui permet même au pécheur de retrouver, comme une pierre, sa place dans la construction de l'Église. L'achèvement coïncide avec la fin des temps.

#### – Les Odes de Salomon, ou la première poésie chrétienne

Ce recueil de 42 odes fut fictivement attribué au roi Salomon. D'origine indubitablement chrétienne, il ne dépayse pas un judéo-chrétien. Nous sommes

ici en présence de la première poésie lyrique de l'Église, sous la mouvance de la pensée et de la poétique sémitiques qui utilisent les procédés du parallélisme.

Une théologie archaïque cultive les thèmes comme l'épopée du Christ victorieux, la descente aux enfers, la maternité virginale de Marie, l'évocation de l'eau baptismale, le retour au paradis. Et la vie chrétienne est conçue comme une union nuptiale.

## II – ÉTUDE D'UN TEXTE : *LA DIDACHÈ*

### LA CATÉCHÈSE DE LA FOI

Les six cours de la première année de patristique sont centrés sur un thème : la catéchèse de la foi. Question fondamentale, qui commande toutes les autres, qu'elles soient dogmatiques, morales ou spirituelles.

Avant d'étudier un livre-clef, la Didachè, il importe de mettre au clair un certain nombre de notions fondamentales.

#### A. GÉNÉRALITÉS

L'enseignement de la foi et de la vie chrétienne se faisait en trois étapes : le kérygme, la catéchèse, l'approfondissement ou prédication

##### 1. Le kérygme

Le kérygme, qui vient du mot grec *keryx*, héraut, est la première annonce de la Bonne Nouvelle. Les Actes des apôtres nous en fournissent les premiers exemples, (Ac. 2, 14-39 ; 3, 12-26 ; 10, 34-43 pour Pierre ; 7, 2-53 pour Étienne ; 13, 16-41 ; 17, 22-30 pour Paul). Il s'agit de mettre l'auditoire en face du fait chrétien, qui a essentiellement comme contenu la résurrection du Christ. Présentation qui est mise en demeure ou appel à la conversion.

##### 2. La catéchèse

La catéchèse est un enseignement à la fois élémentaire et complet du mystère chrétien. Elle enseigne ce qui constitue la foi et la vie chrétienne, sur le plan dogmatique, moral et liturgique. Les vérités révélées, dans leur globalité, sont présentées. Nous trouvons déjà les traces d'un symbole de la foi chez Ignace, p. 24.

L'enseignement s'accompagne d'un apprentissage de la vie chrétienne. Il s'agit de rompre avec les mœurs païennes et de s'initier à une vie chrétienne dans le cadre de la communauté. Cette dernière sera interrogée sur le comportement du candidat avant le baptême, et en vue du baptême.

##### 3. L'homélie

L'homélie fait suite à la catéchèse. Enseignement ordinaire donné à la communauté des fidèles. Elle est beaucoup plus développée que le kérygme sans en avoir le caractère systématique de présentation globale. Elle se situe dans le cadre

de la liturgie et de la lecture biblique. Les sermons de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin nous en fournissent un exemple typique.

#### 4. Le cadre liturgique

Le tout s'inscrit dans un cadre liturgique. La catéchèse est liée au sacrement du baptême. L'enseignement veut y préparer directement. Les semaines de préparation et d'épreuve qui, dès le III<sup>e</sup> siècle, se situent normalement avant Pâques, seront rythmées par des rites : exorcismes, jeûnes, qui expriment le combat spirituel pour échapper au prince de ce monde et suivre le Seigneur Jésus-Christ. Au cours de la semaine pascale, la **catéchèse mystagogique** expliquera la dynamique sacramentaire d'une vie théologale, de foi, d'espérance et de charité, à partir des *figures* bibliques et des *rites*. Le dimanche après Pâques, les néophytes quittent les vêtements blancs, leur initiation est achevée. Il s'agit de parcourir la route qui leur a été tracée jusqu'à la perfection et à l'achèvement.

Un certain nombre d'ouvrages nous permettent d'analyser la catéchèse au cours des premiers siècles. Fragmentaires au début, ils s'amplifient au III<sup>e</sup> et surtout au IV<sup>e</sup> siècle, la grande période de la catéchèse, servie par des pasteurs de génie.

La Doctrine des apôtres, ou Doctrine des douze apôtres – Didachè – est un **manuel catéchétique, liturgique, disciplinaire**, qui remonte à la primitive église et se situe entre le N.T. et les Pères apostoliques. Ce recueil est constitué de sources et d'éléments diversifiés. Selon la plupart des critiques modernes, elle remonte à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et provient vraisemblablement de Syrie occidentale (plutôt que de l'Égypte).

Le traité a été un temps rangé parmi les ouvrages canoniques. Il a été partiellement intégré à des collections canoniques et liturgiques (*Constitutions apostoliques*)... il a fini par disparaître. Mgr Bryennos eut la fortune de retrouver le texte grec, dans un manuscrit de Constantinople, du XI<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui à Jérusalem (Hierolymitanus 54), en 1873.

La Didachè apparaît comme un recueil qui rassemble des traditions différentes, provenant en grande partie de milieux judéo-chrétiens, adaptés à des fidèles provenant du paganisme. Ce qui explique le titre donné par le manuscrit : « Enseignement du Seigneur aux nations par les douze apôtres. » Un rédacteur anonyme a finalement donné au manuel sa forme actuelle.

## B. ANALYSE DE LA DIDACHÈ

Les deux premières sections de l'écrit concernent directement notre propos et la catéchèse proprement dite, l'une catéchétique, l'autre liturgique. Association et progression qui se retrouvent dans la première *Apologie* de Justin.

### Section catéchétique (1-6)

La partie catéchétique se présente comme un enseignement d'un maître à un disciple, au singulier, ou dans son ensemble. La doctrine des **deux voies** y paraît comme un bloc erratique, placé là. Nous en connaissons une traduction latine très ancienne, provenant sans doute de la même source initiale (cf. W. Rordorf, la *Didachè*, p. 203-210).

Cet enseignement des Deux voies a des antécédents juifs, en particulier dans la tradition dualiste du *Manuel de discipline* et dans la tradition sapientielle du judaïsme. Mais *Didachè*, *Barnabé* (18) et *Doctrina apostolorum* se présentent comme des témoins indépendants d'un enseignement juif multiforme des Deux voies.

Si la tradition chrétienne des Deux voies reprend le dualisme de Qumrân, elle s'en éloigne par son caractère « résolument universaliste et missionnaire ». Dans la *Didachè*, l'enseignement quitte le terrain cosmologique et métaphysique et le dualisme rigide, pour se centrer sur la considération éthique de la voie de la vie (1, 2-6, 3). L'enseignement est visiblement adapté pour fournir une catéchèse morale.

La « section évangélique » trahit une addition chrétienne. Les Deux voies proviennent d'un enseignement juif, christianisé par la suite. L'effort de christianisation est ici plus ferme que dans la *Lettre de Barnabé*. Elle s'affirme surtout par le **commandement du double amour** (1, 2) qui sert de « chapeau » à la section évangélique. L'amour du prochain exclut tout sentiment de haine à l'égard d'autrui (2, 7 cf. 1, 3b-4), ce qui demeure étranger à Qumrân.

L'enseignement fournit aux maîtres chrétiens la place que la littérature juive et sapientielle accorde **aux sages**. Dans *Barnabé*, le maître s'appelle docteur (8, 4 ; 6, 9a). La *Didachè* rattache l'enseignement des Deux voies à la catéchèse baptismale (7, 1) des nouveaux convertis. La conclusion (6, 2-3) fait preuve d'esprit libéral en adaptant un enseignement juif à un public d'origine païenne, évitant d'imposer les institutions juives, tout en respectant le décret apostolique (Ac 15, 29) pour faciliter la coexistence. Les *Lettres d'Ignace* nous prouvent que ce libéralisme n'était pas le fait général, du moins chez les fidèles (Magn. 1-11 ; Philad. 5 ; Smyrn. 4-7).

### Section liturgique (7-10)

De l'une à l'autre section, il faut déceler la continuité, la même que nous reverrons en catéchèse baptismale et mystagogique. Les sacrements d'initiation enseignent la foi et introduisent dans le mystère chrétien. Dans cette partie, l'utilisation des sources écrites est visible pour le **Pater** et pour les **Prières eucharistiques**.

Le chapitre 7 fournit la formule trinitaire pour le baptême (semblable à la fin de Matthieu 28, 19), le jeûne préparatoire et le baptême dans l'eau courante. A deux reprises (7, 2-3 et 4), la rédaction passe du pluriel au singulier, ce qui prouve l'intervention d'un nouveau rédacteur et la volonté d'adapter le rite baptismal à une situation nouvelle et postérieure.

**Prière et jeûne** sont des éléments fondamentaux de la vie évangélique (Sermon sur la montagne, Mt 6, 5-18), déjà connus du judaïsme. On les retrouve aujourd'hui encore dans une communauté éthiopienne, avec la même signification.

**Jeûne préparatoire** au baptême du catéchumène, du baptiseur et des fidèles volontaires que nous retrouvons dans la *Didachè* ont déjà fait partie du baptême juif des prosélytes. Le jeûne de la communauté est à la fois en continuité avec le judaïsme et en rupture avec la pratique des judaïsants et des intégristes (8, 1), ce qui explique le changement des jours, mercredi et vendredi, chez les chrétiens.

**La récitation ternaire du Notre Père** s'enracine dans une pratique juive, le *Pater* prenant la relève du Shemone Esré ; mais la *Didachè* se réfère pour l'usage et pour le texte au commandement du Seigneur dans l'Évangile (recueil de Logia ou pré-Matthieu).

**Prières eucharistiques (9-10)**

La *Didachè* suit **la marche de l'initiation** : après le baptême, l'eucharistie. Pour interpréter les prières formulées, il faut se souvenir que la célébration est encore liée à un véritable repas. Ce qui explique le double clavier, repas (rassasiement 10, 1) et eucharistie (9, 3-5 ; 10, 2). Les prières s'inspirent du rituel et des formules de bénédiction des repas religieux juifs. L'ordre calice-pain est suivi par le Christ à la dernière Cène, d'après le récit de Luc ; il se trouve dans le déroulement des repas juifs.

Adressées au Père, les prières rendent grâce pour tout le déroulement de l'économie, de la création (10, 3), aux mirabilia de l'histoire qui manifestent sa puissance. La plus importante étant la venue du Christ.

**L'eucharistie**, dans la *Didachè*, a donc une triple dimension, **christique, ecclésiale et eschatologique**. Jésus est à la fois le « serviteur » messianique et le Seigneur. Il est aussi appelé le Christ. Il apporte, comme l'eucharistie, « la connaissance », la foi, l'immortalité (9, 3).

**L'ecclésiologie** dans les prières est formulée en termes archaïques Vigne de David (9, 2), Temple vivant de Dieu (10, 2), lieu du salut, où l'on trouve les biens messianiques. Rassemblée des quatre vents, selon la prophétie d'Ézéchiel (37, 9), elle réunit tous ceux qui ont été dispersés, comme le suggère le symbole du pain (10, 5). A présent, il s'agit de « la parfaire dans l'amour » (10, 5). Vision collective qui inclut évidemment et concerne chacun des membres.

La dimension eschatologique de l'eucharistie domine ici comme la conclusion de la *Didachè* (16). Elle apparaît dans l'expression « des quatre vents », déjà employée pour le rassemblement des dispersés d'Israël. Elle est appliquée ici à la réalisation du royaume eschatologique. Il faut comparer les prières de *Didachè* 9, 4 et 10, 5. Nous retrouvons des allusions dans le chapitre 14, qui parle de la synaxe dominicale (comparer avec la première Apologie de Justin).

L'attente eschatologique caractérise toute la vie chrétienne, l'eucharistie, les assemblées dominicales : tout concourt à éveiller chez les chrétiens la **vigilance**. Cette dernière est nécessaire pour supporter les épreuves qui précèdent le retour du Seigneur (16, 8).

**Hiéarchie (11, 3-13. 15)**

**A la question : qui fait l'eucharistie**, il faut répondre avec prudence, en tenant compte de la mouvance du texte. La *Didachè* connaît **deux sortes de hiérarchie**, et sans doute, deux étapes. La forme archaïque, sur le modèle synagogaal ; avec des apôtres, des prophètes et des docteurs et, sans doute, les anciens, (presbytres) et une nouvelle forme, qui tend à composer avec la précédente : évêques et diacres. Les prophètes sont appelés en un endroit « vos grands prêtres » (13, 3), ce qui les autorise à faire l'eucharistie.

**Idées maîtresses de la catéchèse**

La *Didachè* présente **la catéchèse d'un christianisme primitif** qui utilise des éléments traditionnels du judaïsme comme la doctrine des Deux voies (voir 1) et se coule dans un langage, des rites, hérités du judaïsme. Continuité avec le passé biblique et, en même temps, rupture par l'insertion des logia de Jésus, l'insertion de sa messianité et de sa résurrection.

- a. La catéchèse de la *Didachè* présente la foi non pas en propositions abstraites mais dans la dynamique même de sa découverte. Elle **suit la progression du candidat**, de la préparation au baptême, à l'eucharistie, en soulignant les moments forts et les éléments essentiels de la vie chrétienne : synaxe dominicale, organisation, attente eschatologique. Nous trouverons une méthode analogue dans la première Apologie de Justin. Ce qui laisse entrevoir que nous nous trouvons probablement face à un procédé qui n'est pas isolé.
- b. La catéchèse, au II<sup>e</sup> siècle, a un caractère **existentiel**. Elle place, d'entrée de jeu, l'accent sur la vie, sur le changement des mœurs, sur les actes, sur un cheminement nouveau : la voie de la vie (à la voie de la mort, à peine ébauchée, on tourne le dos).

On pourrait intituler la voie de la vie : Comment vivre en chrétien ? L'accent est mis sur le mot vivre. Nous trouvons ici l'enseignement du Sermon sur la montagne : discipline personnelle, attention à l'autre, partage, aumône. Ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut faire, en famille, en communauté.

**Jeûne et prière** rythment la vie chrétienne. Le Pater, trois fois par jour, se substitue dans sa forme et dans ses temps à la prière juive. L'eucharistie, la synaxe dominicale, le jour de la résurrection confessent l'avènement des temps messianiques. Ici encore, le Christ est venu achever l'attente.

- c. La théologie sous-jacente à la *Didachè* demeure **archaïque**. La **Trinité** est affirmée explicitement dans la formule baptismale mais ne sous-tend pas encore toute l'économie nouvelle (7, 1, 3). La prière chrétienne – Pater, prières eucharistiques – est adressée au Père (8, 2 ; 9, 23. 10, 2). Dieu est appelé « Maître tout puissant » (10, 3), Seigneur (10, 5) mais aussi « Notre Père » (9, 2, 3), Père Saint (10, 2).

Le **Christ** est le « Nom de Dieu » (10, 3), « Temple » (10, 2), « Seigneur » (*pass.*). Il a réalisé les promesses messianiques, il est le « païs » (à la fois serviteur et enfant, selon une expression archaïque), promis par les prophètes. La communauté s'assemble pour célébrer sa résurrection (14). Elle chante : Hosannah au Fils de David (10, 6) et attend en même temps sa seconde parousie, en disant : Maranatha, que vienne le Seigneur, le dernier mot de l'Apocalypse (22, 20) dont témoigne saint Paul (1 Co 16, 22).

L'**Esprit** est mentionné dans la formule baptismale (7, 1, 3) et dans le chapitre 11. Visiblement, son action n'est pas mise en lumière. Doctrine remplie de réminiscences bibliques et judaïques, proche du monde judéo-chrétien, dont elle évite les excès, et pourtant tout pénétrée d'allégresse et d'attente parousiaque.

- d. Le **baptême** chrétien apparaît comme le rite par lequel on devient membre de l'Église et de la communauté locale. Il purifie le cœur et permet de participer à l'eucharistie, qui est le véritable centre de la vie sacramentaire et spirituelle. Si la rémission des péchés n'est pas nettement affirmée, elle l'est implicitement, puisque l'homme ne peut participer au culte que l'âme purifiée (4, 4). Elle revient à plusieurs reprises dans le développement de la pratique chrétienne (4, 6, 14. 11, 7. 14, 1-2).

L'**Eucharistie** fait l'Église, terme qui revient à de nombreuses reprises (4, 13. 9, 4. 10, 5. 11, 11). Si l'expression est souvent archaïque, proche des annonces prophétiques : rassemblement des extrémités de la terre, qui mène les dispersés vers le « Royaume de Dieu », elle s'épanouit en réalisations messianiques et eschatologiques (9, 4. 10, 5).

L'Eucharistie est à la fois mémorial et action de grâces, promesse et attente. La parousie n'est pas réservée à la fin des temps, elle est déjà réalisée dans la synaxe eucharistique. Aux fidèles, celle-ci apporte la **connaissance**, au sens biblique c'est-à-dire l'expérience spirituelle, la **foi**, l'**immortalité**. Tout le cheminement vers la plénitude et la perfection dans l'amour (10, 5).

### III – EXPLICATION DE TEXTE

#### *DIDACHÈ* (9, 1-4)

Il est conseillé de commencer par faire le commentaire du texte proposé, puis de confronter votre travail avec le modèle fourni ici. La comparaison sera instructive pour vous.

Un des passages les plus célèbres de la Didachè nous fournira un texte à expliquer. Il s'agit des prières qui accompagnent le repas eucharistique (ch. 9-10). L'unanimité se fait lentement pour y voir non pas une liturgie de l'agape mais de la messe, encore liée à un véritable repas (« Nous nous sommes rassasiés » 10, 1), survivance de la forme primitive.

Les judéo-chrétiens ont indiscutablement eu recours aux prières de bénédiction utilisées par les juifs pour les repas religieux. La première (9, 1-4) ouvre la liturgie eucharistique, la seconde (10, 1-5) l'achève. Nous nous limiterons ici à la première des deux prières eucharistiques.

Pour ce qui est de l'Eucharistie, rendez grâce ainsi :

2. D'abord sur la coupe ;

Nous Te rendons grâce, notre Père,  
pour la sainte vigne de David, ton serviteur,  
que Tu nous as révélée par Jésus, ton serviteur.  
Gloire à toi, dans les siècles !

3. Puis, pour le pain rompu ;

Nous Te rendons grâce, notre Père,  
pour la vie et la connaissance  
que tu nous as révélées par Jésus ton serviteur.  
Gloire à toi, dans les siècles !

4. Comme ce pain rompu, disséminé sur les montagnes,

a été rassemblé pour être un,  
que ton Église soit rassemblée de la même manière  
des extrémités de la terre dans ton royaume.  
Car c'est à toi qu'appartiennent la gloire et la puissance  
par Jésus-Christ, dans les siècles !

La prière se compose d'une introduction, suivie de trois strophes :

- bénédiction de la coupe
- bénédiction du pain
- prière pour l'assemblée.

#### 1. L'introduction

L'introduction est une rubrique directive : « Pour l'eucharistie rendez grâce ainsi ». Ce qui, à première vue, pourrait paraître un pléonasme, en réalité situe substantif et verbe sur deux plans différents. Le terme *eucharistie* (avec l'article,

cf. 9, 1 et 9, 5) semble déjà technique pour désigner le même rite que le rédacteur appelle en 14, 1 « la fraction du pain », comme son synonyme.

En 9, l'auteur décrit la liturgie, et ch. 14, le dimanche ; nous trouvons la même symétrie chez Justin, *Apologie* 65 et 67. De part et d'autre nous avons la description du déroulement de la vie liturgique.

La célébration eucharistique est encore liée à un véritable repas, comme à la dernière cène et conserve le rituel juif. L'ordre « coupe-pain » est celui du Christ, d'après le récit de Luc (22, 17-19 ; 1 Co 10, 16-17).

Après la bénédiction de la coupe et du vin, on mange d'abord, on boit ensuite (Did. 9, 5 ; 10, 3).

La communauté chrétienne substitue déjà au terme biblique *barak*, bénir, employé pour célébrer les bienfaits de Dieu, celui de rendre grâce (qui n'existe pas en hébreu), comme l'avait fait saint Paul, pour signifier la continuité des merveilles divines, en même temps que l'ère des accomplissements, qui mettent fin à l'attente messianique, grâce à la venue du Christ.

## 2. Bénédiction de la coupe

La prière est adressée « à notre Père », comme la recension du Pater chez Matthieu (6, 6 voir Did. 8, 2). Ce qui caractérise l'ère chrétienne. La venue et la médiation du Christ ont établi un rapport nouveau et définitif entre Dieu et les hommes ; il a transformé l'attitude de l'orant en relation filiale devant le Dieu Père. Le chrétien fait plus que bénir, il rend grâce pour avoir accueilli la suprême grâce, le Fils, don du Père.

L'objet de l'action de grâce est en même temps le motif, parce qu'il implique une histoire ramassée dans l'expression « la sainte vigne de David, ton serviteur ». La vigne ne désigne pas Jésus, mais l'Église, comme l'annoncent les écrits prophétiques (Is. 5, 4 ; Jer. 2, 21 ; 12, 10 ; Ps. 79).

On notera la symétrie David-Jésus, appelés tous deux *païs*, comme dans Ac. 4, 24 et 4, 27. 30. Le premier prophétise le second.

Dans la littérature archaïque, Jésus est appelé *païs*, terme qui peut signifier à la fois enfant et serviteur. Le terme désigne d'abord Israël dans son activité religieuse, puis, avec les chants du « serviteur souffrant » (Is. 40-55), il finit par qualifier le Messie.

La prédilection dans la jeune Église pour le terme veut exprimer la mission de Jésus dont l'humiliation absolue dans l'obéissance s'achève à la résurrection et la gloire de Dieu. Le terme se maintient dans la communauté judéo-chrétienne, principalement dans les confessions, les doxologies, la prière et la liturgie.

« Tu nous l'as révélé (litt. Tu nous l'as fait connaître) par Jésus, ton serviteur. » Le verbe employé trois fois à l'aoriste, le temps narratif, veut exprimer la venue historique de Jésus, sa mission et son œuvre, qui constituent désormais l'évangile, la révélation du dessein de salut par la médiation du Christ.

Le Christ est appelé Jésus, sans article ni adjonction, comme dans la prière archaïque (Ac 4, 27). Le titre *païs* affirme qu'il a réalisé les promesses des temps messianiques.

La strophe s'achève par une doxologie, adressée, comme dans l'Ancien Testament, à Dieu. Celle-ci est souvent une formule de bénédiction. Elle commence alors par « béni soit » et s'achève par « gloire à... » soit dans les siècles, soit dans l'éternité. La gloire veut caractériser le mystère même de Dieu.

### 3. Bénédiction du pain (9, 3)

Elle s'ouvre sur une rubrique qui précise que la bénédiction d'action de grâce est effectuée sur le *klasma*, le pain rompu, terme employé par tous les évangélistes pour la multiplication des pains, qui prend ici une résonance eucharistique. La prière qui suit exprime clairement que le pain rompu est le Christ lui-même. L'accent est ici mis sur le pain lui-même, symbole d'unité, comme la *Didachè* le précise plus loin (9, 4).

L'objet de l'action de grâce est « la vie et la connaissance », thèmes familiers du messianisme sapientiel, repris par Jean surtout. La *vie*, chez Jean, caractérise le Christ ; il est vie et lumière pour le monde (Jn 1, 4 ; 6, 64 ; 71, 25 etc.). La connaissance, *gnosis*, ne signifie pas une connaissance intellectuelle mais expérimentale, une intimité avec... Il exprime ici le dévoilement du mystère de Dieu et de son dessein par Jésus (cf. Did. 9, 2).

### 4. Prière pour l'assemblée (9, 4)

La dernière strophe tire du « pain rompu » une conclusion à la fois eucharistique, ecclésiale et eschatologique. Le symbolisme du pain repose sur sa genèse. Les grains de blé sont d'abord semés et dispersés, ils mûrissent, puis sont rassemblés au moment de la récolte. La cuisson de la farine en fait un unique pain. La montagne, dont il est question, symbolise le pays infructueux (Ez, 34, 6) d'où le Christ ramène son troupeau vers les terres grasses de la plaine.

L'histoire du pain est l'histoire de l'Église, comme le dira saint Irénée (*Adv. haer.* V, 17-18 ; voir *L'Eucharistie*, Ichtys p. 185-198). Il faut noter les deux aspects centripète et centrifuge. Chez Paul, le pain, même rompu, demeure un, explication centripète (1 Co 10, 16) ; dans la *Didachè*, de multiple, le pain devient un, dans le Christ qui rassemble (centrifuge), dans son Église.

L'Église est ici nommée selon l'appellation utilisée dans l'évangile de Matthieu (16, 18), généreusement reprise par saint Paul. La notion de royaume (qui revient en 10, 5) est proche de celle d'Église, mais ne se confond pas avec elle. L'Église est une réalité présente, le royaume s'ouvre plus large sur sa perspective future et eschatologique, à la fois céleste et transcendante. La prière exprime la tension eschatologique de la communauté, perceptible dans l'ensemble de l'écrit.

La prière sur le pain rompu s'achève par une doxologie, plus explicite, qui, à la gloire, joint la puissance bienveillante de Dieu, qui accomplit les merveilles du salut. La médiation de Jésus-Christ, nulle part ailleurs mentionnée, surprend et doit provenir d'une glose fort ancienne, puisqu'elle se lit dans les Constitutions Apostoliques (VII, 25, 4 ; 27).

Telle quelle, cette prière véhicule un triple enseignement eucharistique, ecclésial et eschatologique. Elle est complétée par la seconde, qui suit (10, 1-5) et qui mériterait une analyse propre. Nous passons sous silence les rubriques qui suivent la première prière

\* \*  
\*

## DEVOIR ÉCRIT

### L'ÉGLISE DANS LA DIDACHÈ

1. Lire la plume à la main la *Didachè* en relevant toutes les appellations les plus diverses pour exprimer l'Église : *Vigne de David*, etc.
2. Dans quel contexte est-il question de l'Église, à chaque fois ?
3. Dégagez les lignes essentielles d'une doctrine de l'Église, d'après la *Didachè*.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous indiquons un certain choix de livres, relativement restreint. Il importe de donner la préférence d'abord aux introductions, aux éditions, puis aux œuvres plus techniques.

### Textes

On trouvera les textes essentiels de la littérature judéo-chrétienne commodément réunis dans :

*Naissance des Lettres Chrétiennes*, réédition 1980 chez DDB. Fournit les *Odes de Salomon*, *Lettre de Barnabé*, *Symbole des apôtres*, *Didachè*, *Pasteur d'Herma*s. Les mêmes textes, sauf *Odes de Salomon*, se trouvent dans : *Les Pères apostoliques*, Cerf 1963.

« Sources chrétiennes » a publié : *Didachè*, *Lettre de Barnabé*, *Pasteur d'Herma*s (N° 248, 172, 53).

Dans « Points Sagesse » *Les Pères apostoliques*, Paris, Seuil 1980, trad. Quéré (*Didachè*, *Barnabé*)

### Études

Outre les introductions aux diverses éditions (*Quand vous prierez*, *Sources chrétiennes*) le seul ouvrage fondamental, de niveau technique, est :

J. DANIELOU, *Théologie du judéo-christianisme*, Paris, 1958 (trouvable en bibliothèque)

Sur la vie spirituelle, voir :

*La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles*, réédition, G. BARDY – A.G. HAMMAN, Desclée et Cie, 1968, t. 1, p. 21-68.

## APPENDICE

### LA BIBLE ET SES TRADUCTIONS

Rédigée en hébreu, la Bible (mot grec qui signifie livre ou livres) a été successivement traduite :

#### EN GREC :

Septante,  
mot qui provient de la légende qui en fait l'œuvre de 70 rabbins.  
(III-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.),  
Puis par Aquila (v. 130 ap. J.-C.).  
Symmaque (II<sup>e</sup> siècle), Théodotion (II<sup>e</sup> siècle).

#### EN SYRIAQUE:

Peshitto. Ancien Testament au II<sup>e</sup> siècle.  
Nouveau Testament au V<sup>e</sup> siècle.

#### EN LATIN :

Itala, versions latines antérieures à Jérôme.  
Vulgate : éditions commune, en partie l'œuvre de Jérôme  
(4 évangiles, Ancien Testament,  
sauf les deutérocanoniques) plus Tobie et Judith.



## Leçon 2

### LES PREMIÈRES LETTRES DES PASTEURS

Hors du monde juif, les premiers écrits de l'Église de la mission qui, d'Antioche, part à la conquête du monde gréco-romain, appartiennent plus à la vie qu'à la littérature. Ce sont des lettres de pasteurs : Clément, évêque de Rome, Ignace, évêque d'Antioche, Polycarpe, évêque à Smyrne, Papias (l'auteur des Logia ou Sentences du Seigneur), à Hiérapolis.

La lettre est un lien de communauté à communauté, de pays à pays, du pasteur aux fidèles. Les églises s'écrivent pour signifier leur unité, les pasteurs entretiennent entre eux et avec les communautés une correspondance qui va de l'information à l'exhortation. Les premières lettres proviennent des évêques, chefs de communautés d'origine surtout pauliniennes, assistés d'un diacre. De l'organisation synagogale à la responsabilité épiscopale, il y eut un temps de flottement qui s'acheva par l'association et l'intégration.

#### I – CONTEXTE HISTORIQUE

Si la première communauté chrétienne s'est constituée en milieu juif, rapidement, déjà sous l'action de l'apôtre Paul, le christianisme se tourne vers la conquête du monde païen. Dans cette pénétration, il adopte la langue grecque qui lui permet de s'adresser à tout le bassin méditerranéen.

##### 1. L'EMPIRE MÉDITERRANÉEN ET LA RELIGION

L'empire romain assurait la sécurité, la paix et la prospérité. Un vaste système de routes reliait les diverses cités de l'empire où circulait la poste impériale. La mer Méditerranée était une immense voie de communication de l'Orient à l'Occident. Si les campagnes conservaient les anciens idiomes comme le punique, le celte, le syriaque ou l'araméen, les villes parlaient le latin et surtout le grec, par où les Hellènes marquaient leur conquête intellectuelle.

L'ancienne religion de Rome était sans âme et sans poésie. Nulle part il serait possible d'y trouver l'équivalent des sanctuaires de Delphes, de Délos ou de Pergame, qui continuaient à attirer les foules des pèlerins. Pline peut écrire : « Les temples sont à peu près abandonnés. »

L'empire introduit le culte de Rome et d'Auguste, dont le but est de provoquer le loyalisme politique à l'endroit de l'État. Les populations orientales,

accoutumées depuis des siècles à l'adoration de leurs souverains, y opposent peu de résistance. Les chrétiens, en revanche, comme l'atteste l'Apocalypse, en furent ébranlés par les usurpations sacrilèges de l'empereur Domitien.

La conquête de l'Orient et de l'Égypte introduisit dans le panthéon romain de nouvelles divinités : la Grande Mère de Phrygie, Isis d'Égypte, les Baals de Syrie, Mithra de Perse. Tous ces cultes d'origine et de sens divers coexistent, laissant à chacun le soin de choisir selon ses goûts ou ses commodités, dans la mesure où les structures de l'État et de la cité étaient respectées.

L'élite de l'Empire abandonnait ces croyances religieuses à la curée populaire, se drapant dans un noble scepticisme, allié, chez les meilleurs, à une morale austère. Les écoles philosophiques offraient aux âmes d'élite le moyen de s'élever au-dessus des passions et des contingences terrestres, afin de réaliser l'union avec la divinité. Le stoïcisme d'un Épictète ou d'un Marc-Aurèle enseignait à l'homme d'accepter la nécessité universelle, à l'intérieur d'un univers gouverné par des lois intangibles. Les traces de stoïcisme chez Clément de Rome et chez Ignace prouvent que leurs meilleurs adeptes trouveront dans le message évangélique la réponse à leurs aspirations les plus profondes.

## 2. Le christianisme dans l'empire

Deux villes principales jalonnent la route de la conquête chrétienne qui suit le chemin inverse des légions romaines : **Antioche, Rome**. Dès la première génération chrétienne, Antioche, ville-carrefour, est pour la Syrie le grand centre d'évangélisation. C'est de là que Paul part planter la croix en Asie mineure et en Grèce. L'Apocalypse nous fournit déjà le nom de sept églises, groupées dans la partie occidentale de l'Anatolie.

*Antioche* demeure un foyer de grande vitalité chrétienne au long des premiers siècles. Elle fournit, dès le II<sup>e</sup> siècle, un grand évêque, Ignace, et donnera, au IV<sup>e</sup> siècle, Jean Chrysostome à la capitale Constantinople. Sa liturgie va pénétrer et influencer profondément l'Église grecque. Sur sa route, qui d'Antioche le conduit à Rome, Ignace trouve jusqu'à Philippes des églises organisées avec un évêque à leur tête.

L'Occident était en retard sur cette expansion orientale, sauf Rome, qui fut touchée de bonne heure. L'Afrique est rapidement atteinte par l'Évangile. L'Église y est implantée au milieu du II<sup>e</sup> siècle. Les Actes des martyrs de Scilli, bourgade insignifiante, en 180, est le premier texte chrétien écrit en latin. Rome rayonne l'Évangile dans les autres cités occidentales.

## 3. Évangile et culture grecque

La pénétration du monde païen va provoquer un choc en retour dont l'importance constitue l'événement capital de l'époque, si bien que la littérature que nous allons trouver subit une profonde mutation. Le christianisme accueille **l'influence de la pensée grecque**. Il suffit de comparer les effusions mystiques d'Ignace à celles des *Odes de Salomon* pour mesurer le chemin parcouru. Les chrétiens de la gentilité ne conservent de l'héritage juif que les valeurs strictement bibliques et spirituelles.

Clément et Ignace pensent naturellement grec. Ils empruntent à l'hellénisme la forme littéraire, les images, les comparaisons, les catégories philosophiques et jusqu'à l'idéal moral dans lesquels ils expriment désormais le message chré-

tien. « De Paul à Clément, écrit le P. Daniélou, il y a la différence d'un missionnaire qui s'adapte à l'indianisme à un Indien qui repense le christianisme. »

#### 4. Premiers évêques écrivains

Les premiers écrits chrétiens sont signés des **évêques** de Rome, de Smyrne, d'Antioche et d'Hiérapolis. Ce sont les recueils de lettres attribuées à Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne, et ce qui subsiste d'un exposé des traditions de la communauté chrétienne d'Asie : l'explication des *Sentences du Seigneur*, de Papias d'Hiérapolis.

Dans un premier temps, les communautés d'origine judéo-chrétiennes sont dirigées par le conseil des anciens ou presbytres. Peu à peu, quand les communautés surtout d'origine paulinienne s'organisent de manière stable, nous trouvons un **évêque**, chef d'église, assisté d'un diacre. De l'organisation collégiale à la responsabilité épiscopale, il y eut un temps de flottement qui s'achèvera par l'association et l'intégration.

L'Église de Rome jouit d'une **situation privilégiée** du fait qu'elle est l'Église de Pierre et de Paul. Dès la fin du 1<sup>er</sup> siècle, Clément intervient dans le différend de Corinthe. L'adresse de la lettre qu'Ignace envoie aux Romains témoigne de la prééminence attachée à la chrétienté romaine. L'épithète d'Abercius, à sa manière, proclame « la majesté de l'Église de Rome, reine du monde chrétien ». Dans *Prières des premiers chrétiens*, nouv. éd. DDB, N° 93 (121).

#### 5. Laïcs dans l'Église

Les laïcs jouent un rôle considérable dans l'instruction des nouveaux convertis. Priscille et Aquilas apprennent au juif Apollos d'Alexandrie l'œuvre de Jésus et le baptême chrétien (Ac 18, 24-26). Parmi eux, se recrutent des maîtres qualifiés, les docteurs, qui instruisent les catéchumènes, dans les réunions liturgiques le rôle des laïcs est subalterne mais réel.

L'expansion du christianisme est, en grande partie, l'œuvre non de missionnaires professionnels, qui sont le petit nombre et l'exception, mais des simples fidèles, artisans, commerçants, soldats, esclaves ou maîtres, femmes, qui répandent la bonne nouvelle autour d'eux, d'abord dans les communautés juives, puis parmi les païens. C'est ainsi que la communauté de Lyon est constituée en partie de Syriens et de Phrygiens, venus pour faire négoce. Mêlés à la pâte, ils deviennent le ferment évangélique.

#### 6. Les premiers pasteurs (hors d'Ignace)

*Clément de Rome écrit à Corinthe*

Ce premier écrit fut rédigé vers 96 au moment où l'apôtre Jean vivait encore à Éphèse. L'Église romaine envoie trois députés, porteurs de la lettre à Corinthe, ce qui affirme l'autorité de la communauté. Bien que jamais nommé, Clément en est l'auteur. Il intervient dans une communauté turbulente où de jeunes éléments avaient écarté des membres chevronnés du collège presbytéral. Il écrit en homme qui veut être obéi.

La pensée de Clément se meut dans un climat nouveau, qui n'est plus le monde judéo-chrétien. Si Clément cite l'Écriture, il ne s'y meut pas comme le Pasteur d'Hermas. Avant l'épître de Barnabé, il donne une interprétation allégo-

rique de l'épisode de Rahab. Il célèbre la beauté et l'harmonie de l'univers, ce qui rappelle la Bible, mais révèle autant l'influence stoïcienne.

La lettre de Clément nous renseigne sur la vie de l'Église primitive : l'habitude de l'hospitalité, qui caractérise Corinthe, la ville-carrefour, la succession apostolique, le service de Dieu, à heures fixes, la situation du laïc, la composition de la hiérarchie d'évêques et de diacres dont la fonction est de célébrer la liturgie. La lettre s'achève par une prière qui nous fournit un modèle de la forme improvisée de la liturgie primitive. Les intentions sont universelles, l'émotion est maîtrisée, grave et majestueuse, en même temps vibrante des joies et des espérances chrétiennes.

### *Polycarpe de Smyrne écrit à l'église de Philippes*

La lettre de Polycarpe n'a pas la fougue de celle d'Ignace. Elle paraît même pâle, imitant assez étroitement celle de Clément aux Corinthiens. L'homme valait mieux que son talent littéraire. Les plus belles pages sont celles qu'il écrira avec son sang, « ferme comme l'enclume, solide comme le roc ». (Pol. 3, 1)

Polycarpe a pour nous un intérêt exceptionnel : il est un des rares évêques au début de ce siècle qui nous soit connu. Il se rend à Rome pour discuter avec le pape Anicet la date de la célébration pascale. Il témoigne dans cette affaire de son attachement à la tradition, de son souci de l'unité de l'Église, de la vénération dont il est l'objet à Rome comme à Smyrne. Nous voyons aussi les liens intiment qui unissaient les communautés entre elles.

La lettre à la communauté de Philippes ne fait mention d'aucun évêque, ce qui fait croire que dans la ville, et peut-être en Grèce, l'Église était encore gouvernée par un conseil de prêtres. La communauté a été attristée par le scandale du presbytre Valens et de sa femme. Polycarpe en profite pour condamner l'avarice et recommander la chasteté et la sincérité. Ailleurs il insiste sur l'importance de l'aumône, le soutien des nécessiteux. Enfin, comme le pape Clément, il fait profession de loyalisme à l'égard de l'État, et ordonne des prières pour les autorités civiles.

A Rome, pour honorer l'évêque de Smyrne, le pape Anicet lui fait célébrer l'Eucharistie. Ce qui prouve qu'à cette époque la liturgie romaine était encore proche de celle d'Asie mineure.

## II – ÉTUDE D'UN AUTEUR : IGNACE D'ANTIOCHE (+ VERS 110)

### A. VIE ET ŒUVRE

Antioche de Syrie est une métropole. Jean Chrysostome, enfant de la ville, estime au IV<sup>e</sup> siècle la population à quelques 200 000 habitants, qui dans leur majorité sont syriens. C'est le cas d'Ignace. Grecs et juifs représentent de fortes minorités. La culture de la ville est grecque. La langue grecque est la langue à la fois commerçante et culturelle de la ville.

Pierre lui-même a séjourné dans la ville. Il ne semble toutefois pas qu'il ait été évêque de la cité. Sa présence suffit pour que le siège bénéficie d'une primauté sur les autres sièges apostoliques. Nous connaissons le nom d'Evodius auquel succède Ignace, à la naissance du II<sup>e</sup> siècle.

## Biographie

De la vie d'Ignace, nous ne savons presque rien. Qui l'a institué évêque ? Qui lui a imposé les mains ? Tardivement, trop tard, Jean Chrysostome veut y voir une initiative de Pierre lui-même. Eusèbe (H.E. III, 22 et 36) nous fournit quelques bribes. Fils de Syrie, Ignace devait être d'origine assez modeste, sans doute païenne. Sa culture est incontestable ; il utilise les procédés de la diatribe stoïcienne et connaît les raffinements de la rhétorique asiatique. Écrivain par accident, il n'écrit pas, il parle, il témoigne, il traduit l'exaltation de sa foi en mots qui éblouissent et respirent.

Sous l'empereur Trajan, vers 110, l'évêque est arrêté. Condamné à mort, il n'est pas décapité mais jeté en pâture aux fauves.

Avec d'autres chrétiens condamnés, Ignace est conduit sous bonne escorte à Rome. La cohorte suit la voie romaine, d'Antioche à Philadelphie, la même route que suivit Paul en son deuxième voyage apostolique. Il est à Smyrne, le 24 août. De toutes parts viennent les délégations des églises : Éphèse, Magnésie, Tralles, souvent avec diacres et évêques. A Smyrne, le confesseur commence à dicter ses lettres. Il dicte les dernières à Troas.

## Le recueil des lettres

Polycarpe (ep. Phil. 13) mentionne déjà un recueil de lettres d'Ignace. Irénée (A.H. V, 28, 4) mentionne la lettre aux Romains et en cite un fragment. Eusèbe (H. E. III, 36) connaît et cite les sept lettres et apporte un fragment de la lettre aux Romains.

Les lettres furent remaniées au IV<sup>e</sup> siècle, elles reçurent des additions, de nouvelles lettres (apocryphes) furent composées. Si bien que les lettres arrivèrent au XVI<sup>e</sup> siècle sous trois recensions : courte, longue et moyenne. La forme courte s'est avérée un abrégé, la forme longue, une collection de treize lettres dont les sept authentiques augmentées d'interpolations, plus six lettres apocryphes. Cette recension longue fut à l'origine imprimée en version latine et en grec.

La publication des lettres, selon le manuscrit Mediceus de Florence, permit de rejeter la forme longue comme « faux ». Les Protestants mirent en doute l'authenticité des lettres d'Ignace pour des raisons internes. Ligthfoot et Harnack, en revanche, établirent définitivement leur authenticité, universellement admise aujourd'hui.

## Analyse des lettres

Voici comment se présente la collection des sept lettres :

Quatre sont écrites à Smyrne : Trois lettres à Troas :

- |                   |                                     |
|-------------------|-------------------------------------|
| 1. Aux Éphésiens  | 5. Aux Philadelpiens                |
| 2. Aux Magnésiens | 6. Aux Smyrniotes                   |
| 3. Aux Tralliens  | 7. A l'évêque de Smyrne : Polycarpe |
| 4. Aux Romains    |                                     |

Quelles sont les données communes de ces diverses lettres ? Toutes les lettres, sauf celles aux Romains qu'Ignace ne connaît pas et dont l'objet est tout autre, ont une structure analogue et un contenu semblable :

- Salutation.
- Éloge des qualités de la communauté.

- Recommandations pressantes : fuir l'hérésie, tenir l'unité avec l'évêque.
- Salut final et demande de prières pour l'Église de Syrie.

Contre quelles hérésies Ignace met-il principalement en garde ? Le judéo-christianisme qui contamine la foi d'éléments (rites et pratiques) du judaïsme, et le docétisme qui nie la réalité du corps du Christ et donc de l'Incarnation.

### Enseignement d'Ignace

Comme Irénée après lui, Ignace s'appuie sur la **confession de foi** qui est la norme de l'enseignement et la tradition, héritée des apôtres. Les formules sont déjà fixées par l'usage liturgique du baptême et de l'eucharistie (Trall. 9, 1-2 ; Smyrn. 1, 1-2 ; cf. Magn. 11. cf. 1 Co 15, 3).

L'idée maîtresse qui porte toute la doctrine d'Ignace est l'**unité**. Unité de Dieu (Magn. 8, 2), unité entre Dieu et le Christ (Magn. 7, 2 ; Éph. 21, 1 ; Phil. 1, 1). L'Unité divine et Trinité, qui se retrouve dans l'économie du salut et de la grâce (Éph. 9, 1 cf. Magn. 13, 1).

Unité dans le Christ, comme l'affirme la confession de la foi, dans la dualité de ses deux natures. Unité du chrétien avec le Christ, qui commande toute la vie spirituelle (Magn. 1, 2 ; 6, 2 ; Éph. 8, 2). Unité des chrétiens dans l'Église, visiblement signifiée par l'Évêque (Phil. 7, 2. Magn. 13, 2 ; Smyrn. 1, 2 ; Éph. 3, 2. Smyrn. 8, 2 ; Trall. 3).

Au centre de tout cet enseignement, qui se devine plus qu'il ne s'affirme, se trouve **le Christ**, source de sa théologie, de sa sotériologie, son ecclésiologie, sa vie spirituelle. Avec insistance, Ignace affirme le réalisme de son incarnation, de sa passion et de sa résurrection (Éph. 7, 2 ; Smyrn. 4, 1-2 ; Trall. 2, 1 ; 11, 2 Smyrn. 1, 2 ; 2). Pour vivre selon Dieu et selon la foi, il faut « imiter Jésus-Christ » (Trall. 1, 2 ; 2, 1 ; Phil. 7, 2). L'unité du modèle doit se manifester dans l'unité qui rassemble tous ceux qui se réclament de lui.

L'Église « **catholique** », dispersée à travers le monde, trouve son unité et sa cohésion dans l'unité de la Tête, qui réunit tous les membres (Éph. 4, 2 ; Trall. 11, 2). Elle se rassemble autour de la table eucharistique : une seule chair, une seule coupe, un seul autel, un seul évêque nous offrent « la chair de Jésus-Christ notre sauveur, cette chair qui a souffert pour nos péchés et que le Père dans sa bonté a ressuscitée ». L'eucharistie est, pour nous, antidote contre la mort et gage d'immortalité (Smyrn. 7, 1).

L'autre signe d'unité dans l'Église est l'**évêque**. Nous nous trouvons, sans doute, à un moment critique où fusionnent une organisation presbytérale avec une structure monarchique, à l'égard de laquelle les judéo-chrétiens, omniprésents, sont particulièrement allergiques. D'où l'insistance sur l'unité avec l'évêque, représentant du Christ (Magn. 6, 1 ; 3, 1 ; Trall. 6 ; Phil. 3 ; Éph. 4 ; Smyrn. 8, 1-2).

L'enseignement spirituel, plus vécu qu'exposé par Ignace, s'inspire de la doctrine paulinienne de l'union du Christ et de l'Église et de la pensée johannique de la vie en Christ. L'Évêque en dégage son thème favori sur l'imitation du Christ (Éph. 8, 2 ; Rm 6, 3).

La mystique d'Ignace évolue autour de deux pôles : **l'eucharistie** et **le martyre**. Ignace voit dans la Cène le moyen de réaliser la communion avec Dieu dans et par le Christ. L'Eucharistie et non pas le baptême commande ici toute la vie spirituelle. La participation au mystère eucharistique réalise la communion à la mort rédemp-

trice en crucifiant chaque jour les passions, l'éros, la Croix où s'est révélée l'agapè (charité) de Dieu. Ce pourquoi Ignace lui donne le nom d'agapè (Smyrn. 8, 2).

Le martyre est parfaitement symétrique à l'eucharistie. Tous deux tirent de la passion du Christ toute leur valeur. Ignace présente le martyre comme une liturgie. Les termes qu'il choisit : rançon, offrande, sacrifice ont une résonance liturgique. Nous en trouvons le développement le plus complet dans Romains et Éphésiens, les textes les plus riches de tout l'épistolier (Éph. 8, 1 ; 21, 1 ; Rm. 2, 2 ; 4-7). Tout le monde connaît le texte cité déjà par Irénée : « Je suis le froment du Christ, et je suis moulu par la dent des bêtes pour être trouvé un pain immaculé de Dieu » (Rm. 4, 1).

Le martyre apparaît donc à Ignace comme une offrande liturgique et communautaire, car la communauté s'y associe en chantant l'anaphore de l'action de grâce ; elle en tire bénéfice, car c'est pour elle que le martyr s'immole : comme l'eucharistie, son sacrifice devient source de salut pour l'Église. Porté par la foi et par la charité, les deux pôles de la vie chrétienne, unis comme la chair et le sang, l'offrande du martyr est à la fois le suprême acte d'espérance et le plus court chemin pour rencontrer le Père.

### La foi, dans la lettre aux Ephésiens

Chronologiquement, la lettre d'Ignace aux Éphésiens semble la première écrite. L'évêque, condamné aux bêtes, a quitté Antioche et fait route par terre, par Philadelphie jusqu'à Smyrne où il séjourne quelque temps. C'est là qu'il reçut la délégation d'Éphésiens conduite par son évêque Onésime, le diacre Burrhus et trois autres frères. Burrhus s'attache à son service : par l'évêque et le diacre, Ignace connaît la situation de l'Église d'Éphèse à qui il écrit de Smyrne (Éph. 21, 1).

Comme il s'agit d'une lettre, le ton est familier et la rédaction détendue. Il ne faudrait donc pas chercher de plan trop rigoureux. La lettre se déroule comme une causerie, à bâtons rompus, avec des retours en arrière, en particulier sur l'hérésie. Il nous faut donc dégager le plan avant d'en analyser le contenu.

#### • Plan :

Salutation,

Hommage aux Éphésiens 1-2

Exhortations

- unité et soumission à l'évêque 3,
- fuir l'hérésie 4-9,
- donner l'exemple des vertus évangéliques 10,
- chercher le Christ, source d'unité 11-13,

Directives pastorales

- foi et charité, caractéristiques du disciple 14,
- ne pas céder à l'hérésie 15-17,
- La foi de la communauté chrétienne 18-20,
- salutations finales. Prier pour l'Église de Syrie 21.

#### • Doctrine de la foi

Pour dégager les lignes essentielles, nous disposons ici principalement de trois chapitres (18-20) qui nous fournissent un condensé de la foi. Mais il faudra tenir compte de toutes les notations dispersées à travers toute la lettre.

### 1. Traces de la confession de foi

Nous en trouvons deux dont la forme stéréotypée se réfère à une formulation consacrée par l'usage baptismal, liturgique.

- a) Dans le premier cas, la confession est axée sur le mystère du Christ qui, visiblement, fait problème (7, 2) et provoque des dissidences qu'Ignace stigmatise violemment ici, se référant à la règle de foi : « Il n'y a qu'un seul médecin... Jésus, Notre Seigneur. » Les antithèses s'accroissent :
- chair et esprit
  - engendré et non engendré
  - Dieu fait chair
  - vraie vie au sein de la mort
  - né de Marie, né de Dieu
  - d'abord passible, maintenant impassible.

Nous avons ici juxtaposition de deux entités, de deux réalités, de deux mondes différents : chair – esprit ; engendré – inengendré ; Dieu – chair.

Et la perspective d'une histoire du salut qui se situe dans le temps et dans l'histoire, la naissance terrestre dans le sein de Marie, la condition de passible qui par la victoire sur la mort se mue en impassibilité maintenant.

- b) Le deuxième cas se réfère plus explicitement à l'économie du salut, dessein inscrit dans l'histoire humaine du Christ, en rappelant l'antithèse (issu du sang de David... et du Saint-Esprit).

Les étapes, naissance miraculeuse de Marie, baptême, passion (18, 1), trois mystères opérés dans le silence qui « échappèrent au prince de ce monde » (19, 1).

En attendant un nouvel écrit qui n'a pas laissé de traces, Ignace récapitule brièvement « le plan divin relatif à l'homme nouveau » (20, 1)

- Fils de David selon la chair, à la fois fils de l'homme et Fils de Dieu.
- Donateur de la vie et de l'antidote contre la mort, grâce à l'eucharistie.

Ici, les termes foi et eucharistie sont intimement liés et vecteurs de la même foi et de la même espérance en la résurrection (20, 2)

### 2. Le mystère du Christ

Les textes analysés montrent que le mystère de Jésus se déploie en deux sphères : celle de Dieu et celle de la création. Les antithèses rencontrées l'ont suffisamment mis en évidence.

Son épopée humaine s'inscrit dans l'histoire de son temps, dans la généalogie davidique. Il a accompli les promesses, connu une naissance charnelle, été porté dans le sein de Marie, il a parcouru les étapes de l'existence humaine, baptême, passion, mort sur la croix (16, 2 ; 18, 1), mais il partage dans sa résurrection la gloire de Dieu (2, 2 ; 7, 2). Ses titres sont : Médecin (7, 2), Homme nouveau (20, 1), Seigneur (7, 2), Révéléateur du Père (17, 2), Sauveur (1, 1).

### 3. Le mystère de Dieu

Toutes les activités humaines de Jésus sont imputées à la personne du fils de Dieu, au point qu'Ignace parle du « sang de Dieu » (1, 1). Ailleurs, il affirme que Jésus est notre Dieu (3, 2 ; 4, 2 ; 5, 1). Dieu est à la fois unique et Père (9, 2 ; 21, 2). Dieu est Trinité : Père, Fils et Esprit (18, 2). L'action de Dieu est commune aux

trois Personnes. La naissance miraculeuse de Jésus dans le sein de Marie est explicitement attribuée à l'Esprit (18, 2). L'œuvre du salut est commune aux trois personnes divines : ceci est admirablement mis en évidence dans un texte remarquable (9, 2). Dieu-Père est principe de tout (9, 1), mais aussi fin de toute l'économie, de la recherche et du cheminement de toute la caravane humaine. (12, 2 ; 21, 2).

#### 4. Structure de l'Église

L'Église est le rassemblement de ceux qui ont foi dans le Christ (2, 2 ; 20, 2). Elle est la construction de Dieu (9, 1) parce qu'elle réalise son dessein du salut. Elle est le Temple du Père (9, 1). La foi au Christ rassemble, l'hérésie divise (7, 1) ; il faut donc fuir l'hérésie comme la peste.

L'évêque est le signe visible du Seigneur invisible et la garantie de l'unité de la communauté. Il faut donc que les chrétiens réunis autour de lui ne fassent qu'une seule et même pensée (4, 1). Ignace a une conscience aiguë du rôle indispensable comme rassembleur et unificateur de l'évêque. Il revient à de nombreuses reprises sur l'action pour « l'harmonie de l'universelle unité (5, 1 ; cf. 1, 3 ; 4, 1 ; 20, 2).

La structure de la hiérarchie est aussi tout ordonnée dans l'unité. Autour de l'évêque, le sénat des presbytres ou *presbyterium* (2, 2 ; 4, 1 ; 20, 2). Curieusement il est moins question ici des diacres qui ont un rôle vital dans la communauté. La description du diacre Burrhus, envoyé par les Éphésiens pour soutenir l'évêque, « comblé de toutes les bénédictions et qu'il voudrait garder avec lui » met en évidence l'importance du diacre, main droite de l'évêque.

L'eucharistie est à la fois le sacrement de la présence du Christ, signe du rassemblement, louange et action de grâce de la communauté (13, 1), et sacrement de la foi puisqu'elle est vecteur de l'espérance en la résurrection et de l'incorruptibilité (20, 2). Cette attente embaume l'Église entière comme un parfum (17, 1).

#### 5. L'Existence chrétienne

De ces considérations doctrinales, Ignace tire un certain nombre de conclusions existentielles et concrètes. La première est le rôle vital de la foi et de la charité en Jésus-Christ sur laquelle il revient à plusieurs reprises (1, 1 ; 14, 1-2 ; 20, 1). La fermeté dans la foi (10, 2) consiste essentiellement, selon l'expression johannique ici reprise, à « demeurer en Christ » (10, 2 ; 11, 1 ; 15, 3 ; 20, 2). Faisons donc toutes nos actions avec la pensée qui habite en nous : nous serons ainsi des temples et lui-même sera notre Dieu résidant en nous (15, 3). Affirmation non seulement de la présence du Christ mais de l'inhabitation trinitaire (Jn 14, 23).

Ignace ne se contente pas d'affirmer fortement l'importance de la foi et de la charité, principe et fin de la vie, de déclarer la charité comme étant « la perfection » de la vie chrétienne, il entre dans le détail, fournit nombre de directives concrètes : actions charitables à l'égard des confesseurs de la foi (1, 1 ; 2, 2), patience et longanimité (3, 2), louer Dieu par les bonnes œuvres (4, 3), hospitalité et accueil (5), douceur, humilité, prière (10, 2).

Toute la lettre est portée par une tension eschatologique qui est d'abord pour l'évêque la préparation à son martyre tout proche au bout de sa pérégrination, à la fois achèvement et imitation de l'oblation de Jésus (8, 2), mais surtout

raccourci pour atteindre Dieu (12, 2 ; 21, 2). Nous entendons déjà les premières notes de la lettre aux Romains qui va expliciter l'attente du confesseur.

Mais toute la communauté doit prendre conscience qu'elle pèrègrine vers Dieu le Père (21, 2), qu'elle mange le pain de l'incorruptibilité, qui est la vie éternelle (3), invulnérabilité contre la mort, promesse de la résurrection corporelle et signe d'un bouleversement universel qui renouvelle la création entière (19, 3).

A. G. HAMMAN, ofm

### III – EXPLICATION DE TEXTE

Lettre aux Éphésiens VII, 1-2.

*« Car des hommes à la ruse perverse ont l'habitude de porter partout le Nom mais agissent autrement et de manière indigne de Dieu ; ceux-là, il nous faut les éviter comme des bêtes sauvages. Ce sont des chiens enragés qui mordent sournoisement. Il faut vous en garder, car leurs morsures sont difficiles à guérir. Il n'y a qu'un seul médecin, charnel et spirituel, engendré et inengendré, venu en chair, Dieu, en la mort vie véritable, né de Marie et né de Dieu, d'abord passible et maintenant impassible, Jésus-Christ notre Seigneur ».*

1. Ignace, évêque d'Antioche aux premières années du II<sup>e</sup> siècle, entend toucher personnellement toutes les communautés chrétiennes qu'il connaît, en leur envoyant un message épistolaire : d'où les sept lettres dans lesquelles Ignace, candidat au martyre, livre son testament spirituel. Trois thèmes caractérisent ses lettres :

- Le rôle fondamental et irremplaçable de l'évêque, signe de l'unité de l'Église locale.
- La défense de la réalité de l'incarnation du Christ.
- Il veut être disciple et imitateur du Seigneur : en s'offrant lui-même comme « froment de Dieu » à la gueule des bêtes.

Le passage que nous vous proposons d'étudier est tiré de la lettre aux Éphésiens et propose une réflexion sur le Christ. Que Jésus soit le Fils de Dieu, c'est un dogme familier à Ignace. Il ne connaît pas l'expression archaïque d'enfant de Dieu (« *païs Theou* ») qui manque de force expressive pour exprimer l'idée de filiation, mais celle, univoque, du Fils de Dieu (« *Uios Theou* »). Mais cette filiation est-elle éternelle ou temporelle ? Le Christ est-il Fils de Dieu en tant qu'incarné ou par sa nature divine ?

2. Le texte célèbre des Éphésiens peut nous éclairer : en effet, mettons le § 2 sur deux colonnes :

Il n'y a qu'un seul médecin	
charnel	et spirituel
engendré	et inengendré
venu en chair	et Dieu
en la mort	et né de Dieu
d'abord passible	et maintenant impassible
Jésus-Christ notre Seigneur.	

Les deux natures du Christ sont ici exprimées en deux séries d'attributs par le jeu d'une symétrie d'oppositions. Dans ce texte qui peut être un écho des professions de foi ou une formule liturgique, Ignace dévoile les deux faces de la réalité unique du Christ. Par cette affirmation antithétique, il cite les attributs convenant à sa nature humaine et ceux qui sont propres à sa divinité. Mais, remarquons le, car cela peut faire difficulté, on doit comprendre que le Christ est Fils de Dieu par nature et qu'il ne l'est pas devenu par l'incarnation.

3. En effet, en suivant le rythme de ce mouvement de pensée, on est porté à distinguer naturellement ces deux filiations « de Marie » et « de Dieu » : il faut donc interpréter l'une de la filiation humaine, l'autre de la filiation divine, *mais ne pas les rapporter l'une et l'autre à l'incarnation*.

Car ce n'est pas en tant que chair, c'est en tant qu'esprit que le Christ est « de Dieu ». La réalité de la filiation divino-éternelle est désignée par le mot « *pneumatikos* » (spirituel) qui, dans le contexte de l'époque, signifie une condition divine préexistante. On retrouve cette affirmation de la filiation éternelle dans d'autres lettres ; ainsi le Christ réside auprès du Père avant les siècles (Magn. 6, 1), il est invisible, impalpable, impassible (Polycarpe 3, 2) et ce dernier adjectif est utilisé ici.

Enfin, dans cette symétrie, l'adjectif « inengendré », attribué au Christ, heurte notre foi à l'écoute du Credo de Nicée « *genitum non factum* ». Mais pour les Pères antérieurs à ce concile, le terme « inengendré » n'est pas rapporté à la personne divine : Fils-engendré, père-inengendré, mais s'entend de l'essence divine dont le propre est d'être sans principe, sans commencement. Donc ici, « inengendré » caractérise la transcendance divine, mais ne se rapporte pas au mystère de la génération du Verbe.

4. Dans ce très court passage, nous voyons l'effort de l'évêque d'Antioche pour souligner le réalisme de l'Incarnation. Bien avant le concile de Chalcédoine, où l'on affirmera Jésus vraiment Dieu et vraiment homme, Ignace a su dégager les deux natures et trouver un juste équilibre. Le centre de sa réflexion théologique est constitué par le mystère de la personne du Christ envisagé de manière concrète et selon des perspectives johanniques et pauliniennes. Mais n'oublions pas qu'Ignace dut s'opposer au docétisme, une des premières hérésies, qui prétend que le Christ « n'a souffert qu'en apparence » (Trall. 10 ; Smyrn. 2 ; 4, 2).

L'évêque d'Antioche, en luttant contre le docétisme, a ainsi élaboré une pensée théologique toujours plus affinée des insondables profondeurs du donné révélé. Ce « mini-traité » sur le Christ, proche de la formulation de la foi, en est un très bel exemple.

P. CHAUVET

## DEVOIR ÉCRIT

### ***EUCHARISTIE ET MARTYRE DANS LA LETTRE AUX ROMAINS***

#### *Plan de travail :*

1. *Relisez, la plume à la main, toute la lettre d'Ignace aux Romains, en relevant toutes les allusions qui parlent à la fois de l'offrande eucharistique et du martyr : – termes sacrificiels, allusions au culte juif ou chrétien, – images eucharistiques : froment, pain, manne, breuvage.*
2. *Esquissez les liens qui existent pour Ignace entre l'eucharistie et le martyr.*

*N.B. Trois des six devoirs qui sont proposés sont obligatoires. A vous de les choisir.*

## BIBLIOGRAPHIE

*(limitée et raisonnée)*

### Textes

On trouvera les textes dans « l'Empire et la Croix », coll. Ichtus. De même dans les ouvrages cités dans la précédente leçon. Enfin, dans les « Sources Chrétiennes » 10 ; 167 (Introductions très documentées).

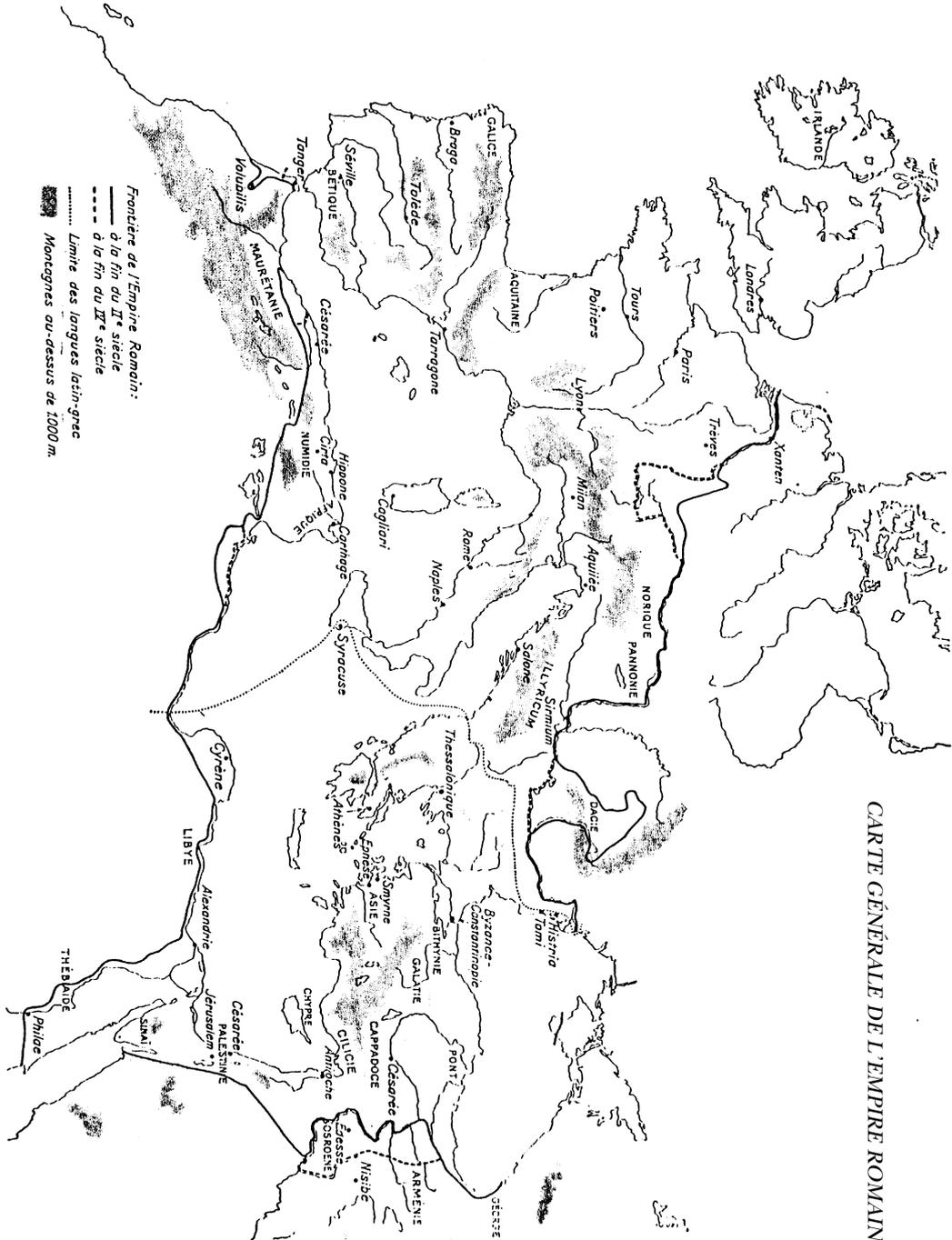
### Etudes

- « Lire les Pères de l'Église », Sœur Gabriel Peters, (bonne analyse des textes).
- « Vie quotidienne des premiers chrétiens », A. G. Hamman, Hachette 1981, 3<sup>e</sup> éd. (analyse du milieu culturel et quotidien de l'époque).
- « La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles », G. Bardy, Paris 1968, t. 1 pp. 67-122. (les questions spirituelles).

## EXERCICE PRATIQUE

Ci-joint une carte générale de l'Empire Romain, exercez-vous à localiser les régions, les lieux monastiques, les lieux théologiques (les Conciles, synodes, etc.), les Pères de ces grands centres, etc. Recherchez aussi le pourquoi de l'inscription de certains noms, puis refaites vous-mêmes, par cœur, une carte que vous confronterez avec celle-ci.

CARTE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE ROMAIN



J. DANIELOU, H. MARROU, NELLE Histoire de l'Eglise T.I, Paris 1963 [p. 608].



## Leçon 3

### LES APOLOGISTES : JUSTIN

#### I – CONTEXTE HISTORIQUE ET CULTUREL

Tout au long du I<sup>er</sup> siècle, le christianisme s'est répandu dans tout le bassin méditerranéen, de la Palestine à l'Asie mineure, puis en Égypte, en Afrique et jusqu'à Rome. Il n'a pas cessé d'être en contact avec ses racines juives et pourtant a rencontré peu à peu la culture hellénique et le monde romain.

Le second siècle est une période de grande expansion, et vers 200, il y a des communautés chrétiennes florissantes dispersées pratiquement sur tout le territoire de l'Empire. En même temps, surtout à partir de la chute de Jérusalem, le poids du judéo-christianisme décline peu à peu, et par ailleurs, pour les païens, le christianisme cesse tout à fait d'être une hérésie juive. Ce lien, plus ou moins net, avec le judaïsme avait l'avantage de donner une couverture juridique à la religion du Christ : les chrétiens pouvaient se couvrir plus ou moins de la tolérance légale dont bénéficiaient les juifs en face des autorités romaines. Maintenant on se pose la question : qui sont les chrétiens ?

Par ailleurs le christianisme est une « religion de salut », la religion d'un Dieu sauveur mêlé au monde, et une autre question se pose : comment la foi au Christ va-t-elle se distinguer des autres religions de salut, des religions orientales en particulier, car elles sont elles aussi des religions de salut et, qui plus est, comme elle, à prétention universelle, au-delà des cultes des cités.

Ainsi le II<sup>e</sup> siècle est celui où le christianisme se pose la question de son identité en face du monde païen, du pouvoir romain, et aussi de la forme de religiosité que nous connaissons sous le nom très général de gnosticisme.

A la première question, en face du monde païen, vont répondre les écrivains connus sous le nom générique d'Apologues. A la seconde, affirmer l'identité et exposer l'authentique foi chrétienne en face du gnosticisme, est attaché le nom d'Irénée de Lyon dont traitera la quatrième leçon.

#### 1. LES APOLOGISTES

Si les chrétiens ne sont plus une simple secte juive, que sont alors ces gens qui vivent parmi d'autres hommes mais s'en distinguent par leur vie morale, leurs rites religieux, spécialement leur refus de pratiquer la religion officielle qui intègre le citoyen à la cité. Qui sont-ils ?

*Calomnies*

La rumeur populaire les accuse de rites abominables, de mœurs infâmes, et leur reproche d'être la cause des malheurs publics par leur refus de sacrifier aux dieux tutélaires. De plus, en s'écartant du culte de Rome et d'Auguste, ou de la Fortune de l'empereur, qui est devenu comme un signe officiel de loyauté envers le gouvernement, les chrétiens tombent sous le coup d'accusations de lèse-majesté, ou sont soupçonnés de trahison. Le résultat concret pour les chrétiens, c'est la menace continuelle d'une dénonciation et d'une condamnation, presque toujours capitale, s'ils veulent rester fidèles au Christ.

*Réponses*

De cet affrontement vont naître les Apologies, documents où des chrétiens lettrés, philosophes ou rhéteurs, sous forme de supplique à l'autorité ou d'appel à l'opinion, demandant justice pour les persécutés, respect de leur foi religieuse. Nous y trouvons : – la réfutation des calomnies, – le rejet de l'idolâtrie et du polythéisme, affirmation du Dieu unique, – enfin, un exposé de la foi et des rites du christianisme.

L'argumentation des apologistes s'appuie sur la valeur morale des chrétiens, spécialement sur leur amour fraternel chaste et efficace, ce qui permet de réfuter les accusations de mauvaises mœurs. Face au monde païen, le christianisme affirme sa foi en la résurrection que Marc-Aurèle traite de « faste du tragique ». C'est l'enjeu des procès intentés aux chrétiens, que nous rapportent les actes des martyrs. Vis-à-vis de la philosophie grecque, le christianisme d'un Justin s'efforce de la mettre au service de la foi. Pour Justin, l'évangile nouveau rassemble les vérités partielles, éparpillées dans les livres des philosophes, inspirées par la Sagesse divine. Platon puise à la Bible, dit Justin.

Les premiers écrivains chrétiens présentent leur doctrine dans le vocabulaire et les catégories familières à leur public. Par là s'élabore la première théologie, où la philosophie sert la foi. C'est le cas d'Athénagore, de Justin surtout. Irénée, affronté au gnosticisme, s'en tient de préférence à la tradition ou à la doctrine reçue de l'Église.

## 2. QUI SONT-ILS ?

Un certain nombre de ces auteurs nous sont à peine connus : seuls leurs noms et parfois un court fragment sont parvenus jusqu'à nous. Tels sont MILTIADE, un rhéteur d'Asie mineure, APOLLINAIRE, évêque de Hiérapolis, QUADRATUS, lui aussi de cette Asie qui était alors la région la plus profondément christianisée.

De TATIEN, né au pays des Assyriens, qui vécut ensuite à Rome, mais resta toujours marqué par les modes de pensée et les coutumes de la chrétienté syrienne, nous avons un *Discours aux Grecs*, fanatiquement opposé à toute la culture hellénique. Il est aussi l'auteur du *Diatessaron*, la première harmonie des *Quatre Évangiles*, écrite en syriaque, que commentera plus tard saint Ephrem de Nisibe.

L'*Apologie* que semble avoir composée l'évêque MELITON de Sardes (encore en Asie mineure), est perdue, mais on ne peut passer sous silence son admirable « *Homélie pascale* », où il montre comment la Pâque juive s'achève dans la mort et la croix, et la Pâque chrétienne.

ARISTIDE d'Athènes s'attache, dans son *Apologie* présentée probablement à l'empereur Hadrien (117-138), à montrer le caractère raisonnable de l'unité de Dieu – et à partir de cette notion, il juge les autres religions –, et, à défendre les chrétiens des accusations infamantes que l'on fait courir sur eux.

Un autre philosophe d'Athènes, ATHÉNAGORE, adressa une *Supplique pour les chrétiens* à l'empereur Marc-Aurèle (vers 177), où il cherche de même à prouver l'unicité de Dieu, à exposer une première ébauche d'une théologie de la Trinité, afin de laver les chrétiens du soupçon d'athéisme. Puis il réfute les accusations de désordres sexuels dont ils étaient l'objet.

Contrairement à Tatien, Athénagore comme Justin, est ouvert à la philosophie et à la culture grecque. Ce qui lui permet de faire progresser la théologie chrétienne.

THÉOPHILE, évêque d'Antioche, nous a laissé trois traités, adressés à un païen, regroupés sous le titre « *A Autolyclus* », composés peu après la mort de Marc-Aurèle (180). Le païen Autolyclus interroge le chrétien : « Montre-moi ton Dieu ». Théophile s'efforce de donner de son Dieu l'image la plus concrète possible : Dieu est visible dans l'univers qu'il a créé parce qu'il témoigne à la fois de la puissance, de la sagesse et de la bonté de son auteur.

A ces auteurs grecs, il faut joindre le premier texte littéraire écrit en latin dans l'extrême fin du II<sup>e</sup> siècle : l'« *Octavius* ». Son auteur est Romain, l'avocat Minucius Felix, esprit fin et cultivé, de parfaite urbanité, ne se laissant jamais aller à la moindre allusion blessante. Son but, sous la forme d'un dialogue fictif, est d'amener un païen, Cecilius, à la conversion. Il met pour cela en œuvre tous les arguments de raison de la philosophie, sans user, à la différence des autres apologistes, de l'argument tiré des Écritures, et sans employer aucun des mots du vocabulaire proprement chrétien. Par la langue, par l'art de la composition, c'est un vrai joyau de la latinité qui fait honneur à la jeune littérature chrétienne.

A ces auteurs dont les noms nous sont parvenus, ajoutons enfin un ouvrage – jusqu'ici anonyme – l'« *Épître à Diognète* », écrite vers 200.

Découverte au XV<sup>e</sup> siècle dans les emballages d'un marchand de poissons de Constantinople, c'est une apologie. Elle commence par répondre à huit questions que se posent les païens et les juifs au sujet des chrétiens, continue par une présentation du rôle des chrétiens dans le monde et une sorte de catéchèse élémentaire, et s'achève par un appel à la conversion. Dans sa brièveté, c'est un des plus beaux textes de l'antiquité chrétienne et en même temps un des plus actuels. Là se trouve le fameux texte : « Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. Détenus dans la prison du monde, ils permettent au monde de vivre. » (ch. 6).

## II – JUSTIN, PHILOSOPHE CHRÉTIEN

La littérature chrétienne prend corps au milieu du II<sup>e</sup> siècle, quand apparaissent des écrivains de métier, qui affrontent le public gréco-romain, pour présenter le vrai visage du christianisme et le défendre contre les calomnies, d'Aristide, de Tatien, d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, l'auteur de la lettre à Diognète (voir ci-dessus). Parmi eux, Justin joue un rôle de pionnier et occupe une place éminente.

S'il est apologiste, Justin est plus encore philosophe chrétien, soucieux d'exprimer et de penser sa foi. Il ne se contente pas de répéter les formules traditionnelles. Les faisant siennes, il les assimile et les exprime en mots nouveaux.

## 1. VIE ET PROFIL

Justin naquit à Naplouse, en Samarie, à mi-chemin entre Jérusalem et la Galilée, où les Romains avaient installé une colonie prospère. Fils de Priscos, fils de Bacheios (qui portent des noms grecs), Justin descend de colons aisés, de culture et de langue helléniques. Il n'a pas besoin de gagner sa vie, il peut voyager, fréquenter les philosophes de diverses écoles, mû moins par la curiosité intellectuelle que par le désir de connaître Dieu.

Chemin faisant, Justin rencontre à Éphèse un vieillard, qui lui découvre « les prophètes qui seuls ont annoncé la vérité » (*Dial.* 7). Il continue son autobiographie : « Un feu s'alluma en mon âme. Je fus pris d'amour pour les prophètes et pour ces hommes amis du Christ. Je repassais en moi-même toutes ces paroles, je reconnus que c'était la seule philosophie sûre et profitable » (*Dial.* 8). Justin se convertit, vers 133.

Le nouveau converti vint à Rome, où il fit plusieurs longs séjours, pendant lesquels il ouvre une école chrétienne, sorte d'école du seuil. Il y accueille des disciples, suscite la jalousie de ses collègues, qui le dénoncent à l'autorité romaine. Il meurt martyr vers 163, sous le préfet Rusticus, décapité, avec six de ses compagnons dont un esclave impérial. Nous possédons les *Actes* de son martyre.

Le philosophe chrétien a fasciné chercheurs et écrivains. Péguy voit dans sa conversion la réconciliation entre l'âme platonicienne et l'âme chrétienne. Non point que Justin propose un nouveau système philosophique mais il cherche à aborder la philosophie de manière constructive, à l'intégrer à la pensée chrétienne, tout en affirmant une autorité absolue du donné de la foi sur son expression culturelle.

Justin est dans toute sa vie et dans toute son œuvre l'homme du dialogue. *Dialogue* avec la pensée des philosophes, *dialogue* avec le judaïsme, à partir d'un même texte biblique. Pour lui, philosophie et judaïsme, jalons providentiels vers le christianisme, se situent à l'intérieur d'une même économie de salut en marche.

## 2. L'ŒUVRE

L'œuvre littéraire de Justin fut énorme. L'historien Eusèbe lui consacre tout un chapitre de son « *Histoire* » (IV, 18) où il énumère neuf ouvrages. De la plupart il ne reste que le titre et quelques fragments. Irénée lui-même cite deux extraits d'un « *Contre Marcion* » perdu (*A.H.* IV, 6, 2 et V, 26, 2). Sont conservés :

### a) Deux Apologies

La première Apologie (que nous appelons la Grande, dans l'édition 1994), adressée à l'empereur **Antonin** le pieux, est un des textes les plus précieux de l'ancienne littérature chrétienne. Le plan n'est pas rigoureux, les digressions sont nombreuses. Le ton est noble. Justin parle avec l'assurance de la vérité et la conscience de la rectitude.

Dans la première partie (1-22), il proteste contre l'attitude officielle à l'égard des chrétiens. Il critique la procédure judiciaire du gouvernement romain qui poursuit les chrétiens. Ceux-ci ne sont ni athées, ni ennemis de l'État, ni criminels. Justin les lave des accusations mensongères lancées contre eux : ce sont de pures calomnies.

La deuxième partie (23-60) est consacrée à justifier la vérité chrétienne. L'auteur démontre d'abord l'action des démons dans le monde, puis traite du Verbe et de l'œuvre du Christ, afin de démontrer l'ancienneté de la religion chrétienne.

Justin prouve que le Christ est le Fils de Dieu et le fondateur de la religion chrétienne par les prophéties. Les ressemblances entre la pensée et le culte chrétiens avec le paganisme s'expliquent par les emprunts faits à l'Ancien Testament.

La plus précieuse pour nous est sans aucun doute la troisième partie (61-68), qui décrit la liturgie du baptême et de l'eucharistie, la vie sociale des chrétiens et le jour du Seigneur. C'est la première description explicite et autorisée de l'assemblée chrétienne, qui nous permet de découvrir la vie intérieure de l'Église, sa foi vivante axée sur le sacrement eucharistique, reçu de la tradition du Seigneur.

#### **b. La seconde Apologie ou Requête au Sénat**

Prend appui sur la condamnation de trois chrétiens, condamnés par le préfet de Rome, sur le simple aveu de christianisme.

Elle répond à deux objections courantes :

– pourquoi ne vous tuez-vous pas vous-mêmes pour aller plus vite à votre Dieu ?

– Pourquoi Dieu ne vient-il pas vous délivrer de vos persécuteurs ?

Justin reprend sa thèse sur l'action des démons dans le monde.

#### **c. Dialogue avec le juif Tryphon**

Postérieur à *Apologie*, le *Dialogue avec Tryphon* est le débat chrétien le plus ancien que nous ayons avec les juifs. Le texte n'est malheureusement pas complet, conservé dans un seul manuscrit, il y manque l'introduction et une grande partie du chapitre 74.

*Contenu :*

Le *Dialogue* rapporte une longue discussion avec un juif instruit, qui s'est échelonnée sur deux jours. L'interlocuteur semble être le rabbin Tarphon, mentionné dans la Mishna. Le *Dialogue* nous fournit un résumé des problèmes débattus entre juifs et chrétiens au II<sup>e</sup> siècle. Beaucoup des allégations ont été retrouvées dans des écrits rabbiniques.

L'ouvrage est d'une longueur considérable, d'une lecture assez ardue. La composition n'est pas rigoureuse et les digressions particulièrement nombreuses. Les développements ne sont ni rigoureusement délimités ni logiquement enchaînés.

*Plan et division :*

Il est difficile de déceler le plan. L'ouvrage commence par un récit autobiographique qui raconte la formation philosophique de Justin et les circonstances de sa conversion. Pour le reste, trois parties se dégagent des 142 chapitres :

– *Première partie* : caducité de l'ancienne Alliance (9-47). La loi de Moïse n'avait qu'une valeur temporaire, son rôle comme celui de l'ancienne alliance est de préparer et de figurer la nouvelle. Seul le christianisme fournit à l'humanité la loi définitive et universelle.

– *Deuxième partie* : Le Logos préexistant et incarné (48-108). Toutes les prophéties débouchent sur le Christ, qui a souffert sous Ponce Pilate et qui est entré dans la gloire. Il est le Fils de Dieu, en qui le Père s'est manifesté dans l'Ancien Testament (théophanie). L'adoration du Christ ne contredit pas la foi au seul Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

– *Troisième partie* : Le vrai peuple de Dieu (109-142). Les nations qui croient dans le Christ et suivent sa loi constituent le véritable peuple élu et le nouvel Israël.

Le *Dialogue* s'achève sans que Tryphon se convertisse, ce qui est plus conforme à la vraisemblance et caractérise l'honnêteté de Justin. Ce dernier, comme Paul, achoppe à l'incrédulité d'Israël, qui illustre la thèse que Justin tire de l'Écriture : Israël se récusé et les païens prennent sa place (à comparer avec la « *Prédication apostolique* d'Irénée). Le *Dialogue* s'achève sur une note de tristesse qui relaie une certaine animosité rencontrée au cours de la discussion, devant l'obstination de Tryphon.

### 3. POINTS ESSENTIELS DE LA DOCTRINE

Il serait fastidieux de passer en revue tous les points doctrinaux qu'effleure Justin. Mieux vaut cerner les points caractéristiques propres au philosophe. Celui-ci se situe et situe le christianisme face à deux réalités : l'hellénisme et le judaïsme. Les chrétiens devaient se définir dans la continuité, la rupture, le dépassement.

#### a. Dieu et son mystère

Le philosophe lui-même affirme que sa quête fondamentale était d'atteindre Dieu (*Dial.* 3). Pour cette raison, il s'était adressé aux représentants des diverses écoles philosophiques. Il sait que Dieu est innommable (1 *Apol.* 63, 1). « Recevoir un nom suppose en effet quelqu'un de plus ancien qui donne ce nom. Les mots Père, Dieu, Créateur, Seigneur, Maître ne sont pas des noms mais des désignations motivées par ses bienfaits et ses actions » (2 *Apol.* 6, 1-2).

Le Dieu inaccessible et innommable ne peut être perçu que par une démarche dont il prend l'initiative lui-même. Nous le connaissons par ce qu'il s'est fait connaître, en se dévoilant. Il se révèle par son action créatrice motivée par son amour de l'homme et pour amener ce dernier à imiter ses perfections et l'amener à partager sa propre vie. Tout est dit dans un texte essentiel : 1 *Apol.* 10, 1-3.

Dieu se dévoile ensuite dans les théophanies de l'histoire sainte et dans les prophéties de l'Ancien Testament (*Dial.* 127, 2), Isaïe surtout. Il s'est révélé avant tout dans son Verbe, le Logos, distinct de lui, non seulement en puissance intelligente mais en personne. « Il a été prouvé que cette Puissance que le texte prophétique appelle Dieu, comme nous l'avons longuement démontré, et Ange, n'est pas seulement nominalement distincte du Père comme la lumière l'est du soleil mais qu'elle est quelque chose de numériquement distinct » (*Dial.* 128).

Justin reconnaît – thèse qui lui est chère – que les philosophes et les législateurs du paganisme, Socrate, Héraclide, ont pu découvrir des parcelles de la véri-

té. *Captatio benevolentiae*, sans doute. Mais en même temps, affirmation que le Logos de Dieu, médiateur entre lui et le monde, illumine toute âme de bonne volonté. Justin lui applique volontiers ce que le stoïcisme affirme du *Logos spermatikos* : raison séminale, raison immanente au monde, loi qui le régit, force vitale qui l'anime. (Voir 2 *Apol.* 8, 2 ; 10, 1 ; 13, 2).

Mais la pleine lumière n'est donnée que par la grâce de Jésus Christ, dans sa venue et l'épreuve de sa passion et de sa croix, qui le mènent à la gloire de Dieu. Face à Tryphon surtout, Justin insiste sur le scandale de la croix, annoncé par les prophètes (*Dial.* 34, 2 ; 36, 1 ; 40, 1 ; 49, 2 ; 89, 2 etc.). Il n'est pas moins explicite dans les Apologies (1 *Apol.* 32, 7 ; 66, 2 ; 2 *Apol.* 13, 4).

Le point focal de Justin n'est pas la spéculation platonicienne ou stoïcienne sur le Logos mais la foi confessée au baptême, qui l'a fait naître à une autre vie et a illuminé sa vie « en remplissant de lumière son esprit ». Foi axée sur le Christ, qui lui a permis de pénétrer dans le mystère trinitaire de Dieu qui est Père, Fils et Esprit (1 *Apol.* 13, 1, 3 ; 61, 3 ; 10-13 ; 65, 3, 67, 2).

L'Esprit qui se présente « en troisième lieu » participe lui aussi à toute l'histoire du salut. Si sa théologie est un peu estompée encore, elle apparaît comme prophétique, messianique et sainte. Trois notes qui caractérisent sa doctrine.

### b. Valeur spirituelle de l'Écriture

L'apologiste en Justin ne doit pas donner le change sur son approche véritable de l'Écriture. Elle n'est pas pour lui un arsenal d'arguments, en face de païens, d'hérétiques et de juifs, elle est dévoilement du mystère de Dieu rendu accessible en Jésus crucifié. Dévoilement qui exige une démarche de foi, qui seule permet de lire l'Écriture, selon sa teneur véritable, dans l'Esprit, qui l'inspire, et dans la prière qui y introduit (*Dial.* 44 et 84).

Toute sa vie Justin est fidèle au conseil du vieillard : « Avant tout prie pour que les portes de lumière te soient ouvertes ; car personne ne peut voir ni comprendre si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre (*Dial.* 7, 3 ; cf. 29, 5). Ce qui distingue la foi des spéculations humaines, c'est qu'elle ne se contente pas de raisonner, elle agit, comme l'a fait remarquer le vieillard (*Dial.* 3, 3) ; pour cela il faut la grâce de Dieu et l'effort personnel. (*Dial.* 92, 1).

L'Écriture n'est pas seulement objet de connaissance, elle exige l'expérience de la foi, elle est une force transformante, qui change les comportements et divinise l'homme. Elle est une praxis, qui seule permet de pénétrer dans le mystère de la croix (*Dial.* 138, 2). Le Christ lui-même a appuyé sa doctrine sur ses actions pour mener à la foi (*Dial.* 69, 6-7). Seule la pratique de la charité fait le juste : « Qui aime Dieu et le prochain est véritablement juste » (*Dial.* 93, 3 ; 1 *Apol.* 15).

## 4. LA FOI SELON LA PREMIÈRE APOLOGIE DE JUSTIN

Diverses lectures peuvent être faites de l'*Apologie* de Justin, soit que l'on mette l'accent sur la défense du christianisme, soit que l'on y cherche une présentation constructive de la foi chrétienne. En définitive, le véritable objet du livre est d'éclairer les esprits païens et de leur développer ce qu'est en réalité la condition chrétienne, dans la foi et par les rites qui l'expriment.

Les grandes lignes du plan sont nettes, mais il faut tenir compte du goût de l'*excursus* qui caractérise le philosophe chrétien. Ainsi des fables païennes, de

Simon le magicien, de l'exposition des enfants, de l'hérésie de Marcion, jetés dans la démonstration. Ce qui explique qu'ici, plus encore dans le *Dialogue*, à force de digressions, le plan et le sujet finissent par s'estomper. Les anciens écrivent différemment de nous.

## 1 - Plan

1. La foi au vrai Dieu de Jésus-Christ, face aux calomnies qui circulent (2-22) :
  - le nom chrétien 4, 22, 23
  - le vrai Dieu, 6
  - le vrai culte, 10, 13.
  - l'espérance chrétienne, 11, 17, 18.
  - la morale du chrétien 14
    - chasteté 15
    - charité 15
    - autres préceptes 16
    - loyauté civile 17.
2. Démonstration de la vérité chrétienne (23-59)
  - l'argument des prophéties, 30-42
  - prophétie et liberté 43
  - valeur morale, 44
  - annonce des souffrances, 50, 55
    - de la gloire, 51
    - du retour, 45, 47, 52
  - aveuglement des juifs, 49
  - la mort du chrétien, 57.
3. Vie liturgique de la communauté, 60-68
  - l'initiation chrétienne : le baptême et ses contrefaçons, 61-64
  - l'Eucharistie, 65-66
  - le dimanche, 67.

## 2. L'enseignement sur la foi chrétienne

De l'enseignement de l'Apologie, nous allons, fidèles au thème d'année, dégager ce qui concerne la foi, ses exigences, ses rites, en nous efforçant de mettre en évidence les composantes qui apparaissent fondamentales. On verra la correspondance entre les principes et la pratique (61-68).

Le vrai Dieu

*Dieu et les idoles*

La première chose qui importe est de mettre en évidence la foi au Dieu unique, face à l'idolâtrie païenne. Les idoles non seulement n'ont aucune consistance mais sont une invention des démons qui veulent induire en erreur les hommes. Thème radical à l'égard de la religion païenne, qui perdure jusqu'à la *Cité de Dieu* (Ap. 5 ; 26 ; 28 ; 55).

Jouant sur les mots, Justin peut donc affirmer que les chrétiens sont athées, c'est-à-dire sans dieux. ils n'ont ni divinités, ni mythologie, ni idoles, mais l'unique Dieu, le Dieu universel. Ils rejettent à la foi les génies du bien et du mal et les prétendus dieux des païens (5).

D'ailleurs, parmi les Grecs, Socrate a déjà rejeté les divinités païennes pour parvenir à la notion du véritable Dieu. Mal lui a pris, il a été condamné comme

athée, sous prétexte qu'il introduisait des divinités nouvelles et rivales (5). Même les barbares ont parfois eu l'intuition de cette vérité (5).

### *Qui est Dieu ?*

Ici il faut rassembler comme un puzzle tous les éléments dispersés. Dieu d'abord est unique. « Il est le Dieu vrai, père de la justice, de la sagesse et des autres vertus (5). » Il est aussi père du monde (45). Il est innommable et il est bonté (10). Il est immuable, éternel (13), inengendré (14). Il est le créateur universel : il a fait sortir l'univers de la matière informe, à cause des hommes. La création existe donc pour l'homme (10, 13), selon un dessein qui lui est tracé (10).

### *Dieu un et trine*

C'était à la fois la question épineuse et inconcevable pour les païens : le Dieu unique a une vie interne, il est un et il est trine. Justin l'exprime dans une formule proche de la confession de la foi qui affleure à de nombreuses reprises (13, 31 ; 42 ; 61 ; voir aussi 6 ; 21).

« Nous adorons justement celui qui nous a enseigné des choses et qui a été engendré pour cela, Jésus-Christ, qui fut crucifié sous Ponce-Pilate, gouverneur de Judée, au temps de Tibère César, en qui nous voyons le Fils du vrai Dieu et que nous mettons au second rang, et, en troisième lieu, l'Esprit prophétique. » (13).

### *Jésus-Christ*

Pour cerner les deux autres réalités divines, Justin procède de manière avant tout empirique. Le Dieu « de second rang », qui est fils de Dieu – Dieu est donc Père – Jésus-Christ nous a initiés à ce mystère, il est venu à nous, il nous l'a enseigné. Ce dernier occupe donc un rôle-charnière entre Dieu et nous. Sur lui nous pouvons recueillir de nombreuses précisions.

Dans sa relation à Dieu, Jésus est le Verbe, le Logos, Celui qui « émet » la vérité (5). Il lui est associé comme un fils, il en procède, sans opération charnelle (21), il en est le premier-né. Il est le messager de son dessein (12). Justin le décrit longuement (22) : le Fils de Dieu, Verbe de Dieu, est né de Dieu par un mode particulier de génération contrairement à la loi ordinaire (22).

Il s'est manifesté dans les théophanies, tantôt sous forme de feu, tantôt sous forme incorporelle, à Moïse et aux autres prophètes. Puis par la volonté de Dieu (63), il est venu, annoncé par les prophètes, né d'une vierge, parvenu à l'âge d'homme, il nous a donné ces enseignements (13). Il a multiplié les prodiges, guérissant toute maladie et infirmité (31), il est devenu notre Sauveur (61). Il a souffert et fut crucifié sous Ponce-Pilate (13). Il est ressuscité et enlevé par le Père (45), il est monté au ciel où il règne (42), non sans avoir envoyé ses apôtres dans le monde entier proclamer le message (*Ibid.*). Il est désormais salut pour tous ceux qui croient en lui (63).

### *L'Esprit-Saint*

L'Esprit-Saint apparaît chaque fois que Justin énonce de manière exhaustive le mystère de Dieu surtout en 13. Voir aussi 31 ; 42, et dans la formule trinitaire qui accompagne le baptême (61) et l'eucharistie (67). Description un peu estompée étant donné que la pneumatologie (= théologie du Saint-Esprit) n'est pas encore très développée.

L'Esprit est avant tout présenté comme l'Esprit prophétique (32), il est porté sur les eaux créatrices (64), il est lié à l'Écriture. C'est lui l'auteur des diverses prophéties de l'Ancien Testament (30-59). il a surtout annoncé « toute l'histoire de Jésus ».

C'est précisément parce que le Dieu chrétien implique également le Fils, qui s'est déjà manifesté dans les théophanies, « ange et apôtre du Père », et l'Esprit des prophéties que la foi chrétienne va plus loin que la foi juive qui ne connaît ni le Père ni le Fils et qui ignore que le « Verbe, premier-né de Dieu » est Dieu (63).

#### b- L'initiation chrétienne

Nous nous limiterons ici à la foi baptismale (pour l'Eucharistie, voir la dernière partie du cahier). Ceux qui écoutent l'enseignement qui leur a été donné et y adhèrent par la foi, promettent de « vivre selon les normes de cet enseignement » (61). Il s'agit là d'un véritable engagement qui lie et qui se traduit dans le comportement journalier exposé plus loin.

#### *La prière*

Ce qui exige un certain temps, pendant lequel se fait la catéchèse (enseignement élémentaire mais complet). Le catéchisé apprend entre autres à prier. Allusion sans doute au Pater. « Nous n'adorons donc que Dieu seul » (17). Plus loin, l'*Apologie* semble faire allusion au Notre Père quand elle cite : « Que ta volonté soit faite ! » (68). « Nous adorons, dit Justin, Dieu qui est le créateur de l'univers et notre Père » (13). Nous le louons, selon notre pouvoir, par des hymnes de piété et d'action de grâces. Les motifs en sont « la vie qu'il nous a donnée, le soin qu'il a de nous conserver en santé, la qualité des choses, les changements de saisons (13). Nous lui demandons en particulier ce qui importe avant tout : l'immortalité future (13). Nous prions également pour les autres, naturellement pour nos frères, mais même pour nos ennemis. Les chrétiens, loin de maudire leurs persécuteurs, cherchent ainsi à les gagner ; ce qui explique la démarche de l'*Apologie*.

Le culte chrétien inclut également le Christ, le Verbe venu de Dieu. « Nous vénérons, nous adorons, nous honorons en esprit et en vérité le Fils venu d'auprès de lui » (6), Fils du vrai Dieu (13). Comme Justin avait affirmé que le chrétien n'adore que Dieu, il s'ensuit qu'il considère que Jésus est Dieu (17). Il ne parle pas explicitement de l'Esprit.

#### *Le baptême (1 Ap 61)*

La préparation immédiate au baptême se fait, outre la prière, par le jeûne. Non seulement le catéchumène mais la communauté, en premier lieu le baptiseur jeûne avec le candidat, pour que Dieu lui remette les péchés. L'action sacramentelle n'a donc rien de magique et implique un retournement intérieur de tout l'homme.

– Le rituel : « Nous le conduisons en un endroit où il y a de l'eau ». Comme il n'existe pas encore de lieu réservé au culte, il existe encore moins un baptistère (ce mot, à l'origine, signifie salle de bain). Toute eau est donc valable. Justin pense sans doute à une source, une rivière, une fontaine, un bord de mer. A Rome, peut-être le Tibre. Le rituel utilisé est le même, pour toute forme de baptême que Justin appelle ici « nouvelle naissance ».

Le catéchumène semble entrer dans l'eau et s'y tenir. Peut-être le célébrant verse-t-il de l'eau, ce qui explique son expression « ceux qui sont lavés ». Pendant ce temps, « le ministre » utilise la formule trinitaire : « On invoque dans l'eau le nom du Père », c'est-à-dire les trois personnes divines : « Au nom de Dieu le Père et le maître de toutes choses, et de Jésus-Christ, notre Sauveur, et du Saint-Esprit. Ils sont lavés ». Formulation strictement trinitaire, énonçant les trois personnes sur le même plan, comme dans la finale de Matthieu 28, 19, reprise par la *Didachè* (7, 1-3)

– *Signification doctrinale* : Il s'agit dans le baptême d'une autre naissance que celle de la chair. Ce n'est pas de la chair mais de l'Esprit que naît le baptisé, grâce qui lui est accordée, s'il croit d'une part, s'il rompt avec sa vie antérieure, dans la mesure où elle pouvait n'être pas conforme à la doctrine du Christ. Il s'agit donc d'une véritable conversion, d'un changement de manière de vivre.

Le texte d'Isaïe cité (1, 16-20) précise qu'il ne suffit pas de fuir le péché, le re-né doit exercer un comportement nouveau, acquérir des mœurs chrétiennes, ce qui implique des œuvres de miséricorde et de bienveillance, de partage et de justice.

Rien de comparable avec la première naissance, où la liberté de l'homme n'est pas impliquée, « fruit de la nécessité et de l'ignorance dont nous n'avons nulle conscience ». Ici au contraire, l'homme est engagé avec sa pleine lucidité et toute sa responsabilité. Il doit savoir et choisir, en connaissance de cause, ce qui implique en même temps rupture avec les habitudes mauvaises, les inclinations perverses qui ont présidé jusque-là.

Tout en invoquant le mystère trinitaire, Justin a soin de préciser qu'il est ineffable, indicible, innommable, transcendant, incapable d'être étreint par une formulation. Justin considère ici que le mystère de Dieu demeure incommunicable et que nous ne pouvons le percevoir qu'à travers les manifestations du Christ et de l'Esprit. Irénée développera la même doctrine.

Outre « régénération », le baptême est également appelé « illumination ». Justin justifie cette appellation traditionnelle, qui plonge ses racines en Paul et dans l'Épître aux Hébreux, en expliquant : « Ceux qui reçoivent cette doctrine ont l'esprit rempli de lumière » (61).

Justin n'ignore pas que les païens connaissent eux aussi des ablutions et même un déchaussement. Loin de chercher l'analogie, il souligne la radicale différence d'origine, de signification, d'efficacité, car tout acte de culte païen tient du démon, n'atteint pas Dieu, mais sert l'Adversaire (62).

A. G. HAMMAN

\* \*  
\*

## III – EXPLICATION DE TEXTE

## L'Eucharistie, 1 Apologie 66 et 67

**66, 1-2** *Nous appelons cet aliment Eucharistie, et personne ne peut y prendre part s'il ne croit à la vérité de notre doctrine, s'il n'a reçu le bain pour la rémission des péchés et la régénération, et s'il ne vit selon les préceptes du Christ. Car nous ne prenons pas cet aliment comme un pain commun et une boisson commune. De même que par la vertu du Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Sauveur a pris chair et sang pour notre salut, ainsi l'aliment consacré par la prière formée par des paroles du Christ, cet aliment qui doit nourrir par assimilation notre sang et nos chairs, est la chair et le sang de Jésus incarné : telle est notre doctrine.*

**67, 1-7** *Après cela, dans la suite, nous continuons à nous rappeler le souvenir de ces choses, ceux qui ont du bien viennent en aide à tous ceux qui ont besoin, et nous nous prêtons mutuellement assistance. Dans toutes nos offrandes, nous bénissons le Créateur de l'univers par son Fils Jésus-Christ et par l'Esprit-Saint. Le jour qu'on appelle le jour du soleil, tous, qu'ils habitent les villes et les campagnes, se réunissent dans un même lieu. On lit les Mémoires des apôtres et les écrits des prophètes autant que le temps le permet. La lecture finie, celui qui préside prend la parole pour avertir et exhorter à imiter ces beaux enseignements. Ensuite nous nous levons tous et nous prions ensemble à haute voix. Puis, comme nous l'avons déjà dit, lorsque la prière est terminée, on apporte du pain avec du vin et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel les prières et les actions de grâce autant qu'il a de force, et tout le peuple répond par l'acclamation « Amen ! ».*

*Puis ont lieu la distribution et le partage des aliments consacrés à chacun et l'on envoie leur part aux absents par le ministère des diacres. Ceux qui sont dans l'abondance, et qui veulent donner, donnent librement chacun ce qu'il veut. Ce qui est recueilli est remis entre les mains du président, et il assiste les orphelins, les veuves, les malades, les indigents, les prisonniers, les hôtes étrangers, en un mot, il secourt tous ceux qui sont dans le besoin.*

*Nous nous assemblons tous le jour du soleil, parce que c'est le premier jour, où Dieu, tirant la matière des ténèbres, créa le monde, et que, ce même jour, Jésus-Christ notre Sauveur ressuscita des morts. La veille du jour de Saturne, il fut crucifié, et le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le jour du soleil, il apparut à ses apôtres et à ses disciples et leur enseigna cette doctrine, que nous avons soumise à votre examen.*

Justin nous fournit à deux reprises une description de l'*Eucharistie*, la première fois, en achèvement de l'initiation baptismale (65), la seconde, au cœur de la célébration dominicale (67). Nous avons là les premières descriptions globales de la synaxe (rassemblement) eucharistique. Il faut ici éclairer la première description par la première qui est supposée connue pour avoir une vue aussi complète que possible.

**1. Les termes utilisés**

Nulle trace du mot « fraction du pain », qui a disparu avec le repas introductoire. Le terme *eucharistie*, ici employé, signifie à la fois la réalité des produits consacrés (pain et vin) et la prière, en forme d'action de grâce, qui les consacre (par métonymie).

« Celui qui préside ». Justin n'utilise ni le nom d'*évêque*, ni celui de presbytre dans ses ouvrages. Seul le diacre est nommé parmi les ministères. La formule vague veut sans doute tenir compte de la diversité des situations. Tantôt Justin a vu présider un évêque (probablement à Éphèse ou à Smyrne), tantôt les presbytres (à Rome), où la communauté est éparpillée en réunions synagogales, répartie en groupes ethniques, dirigés par les Anciens.

**2. Description**

D'ordinaire la réunion dominicale commence par « la lecture des Mémoires des apôtres et les écrits des prophètes ». Qui lit ? Un lecteur. C'est un

métier, peut-être un ministère déjà. Il n'est pas sûr que le président sache lire. Lecture tirée de l'A.T. et du N.T. Nous n'apprenons rien sur le choix des lectures. Qui les a choisies ? Selon quels critères ?

Le président exhorte « d'imiter ces beaux exemples ». Les jours de baptême, toute cette première partie tombe. Il faut veiller à finir la célébration à l'aube, le jour n'étant pas férié, pour se rendre au travail, qui commence à six heures.

« Puis on apporte du pain et une coupe d'eau et de vin » (65) ou plus nuancé : du pain avec du vin et de l'eau (67). Le vin est coupé à la mode palestinienne, parce qu'il est trop fort (jusqu'à 17°). L'eau n'a pas de signification particulière.

« Celui qui préside » improvise une prière consécatoire, en forme d'action de grâce, appelée à cause de cela eucharistie. Il n'existe pas encore de formule fixe, et le président peut ne pas savoir lire. « Improvisée » ne signifie nullement une liberté absolue mais un développement souple sur un schème fixé, qui a une structure trinitaire, et suit le développement de la confession baptismale. (Les deux se correspondent, la première inspirant la seconde et non pas l'inverse).

Justin résume ailleurs le contenu : « Dans toutes nos offrandes, nous bénissons le Créateur de l'univers, par son Fils Jésus-Christ et par l'Esprit-Saint ». De plus, la prière eucharistique est faite au pluriel, au nom de tous les participants. Et pour marquer que célébrant et fidèles sont soudés et ne forment qu'un, tout le peuple conclut en poussant ensemble l'acclamation hébraïque *Amen*, mot qui signifie : d'accord !

La prière ainsi achevée, commence la distribution des oblats (pain et vin), aux fidèles. Dans un deuxième temps, les diacres portent les oblats aux absents (malades, vieillards, prisonniers) dont ils tiennent la liste, étant les assistants sociaux de la communauté. L'historien Eusèbe (Hist. Eccl. VI, 43, 11), nous dit par exemple qu'à Rome, en 250, les chrétiens prenaient en charge 1500 pauvres. Il est vrai qu'aujourd'hui, les communautés chrétiennes sont plus grandes et plus nombreuses.

### 3. Signification de l'Eucharistie

Comme il avait expliqué le mot baptême, Justin explique ici le mot eucharistie, comme nous l'avons vu. Pour participer à la célébration dominicale, il faut être re-né de l'eau et de l'Esprit, et en même temps confesser la foi, non seulement en paroles, mais en vivant selon les préceptes du Christ.

Cette même soumission explique la reprise des paroles du Christ, au moment de l'institution, en affirmant que le pain et le vin sont désormais « le sang et la chair de Jésus incarné ». Justin fait référence aux Écritures et au témoignage des apôtres. Ce n'est pas l'invention d'hommes, mais un ordre de Jésus, et l'Église ne fait que reprendre ces paroles du Christ. Ceci est important, car ce sont les paroles de Jésus contenues dans la prière qui transforment cet aliment en eucharistie.

Ce qui veut dire que nous devons assimiler le Christ comme nous assimilons une nourriture. L'Eucharistie nourrit le chrétien, le transforme, développe sa vie spirituelle et le soutient dans son itinéraire vers Dieu. Le texte dit littéralement le corps, le sang du Christ nous nourrissent « *per metagolèn* », qu'Archambault traduit « par assimilation » et Jourjon plus exactement « en vue de la transformation ». Allusion à la résurrection future, dont l'eucharistie est le germe et

la promesse, comme le dira Irénée (*A.H.* IV, 18, 5 et V, 2, 3). La synaxe eucharistique est fixée « au jour du Seigneur », c'est-à-dire le jour de la résurrection, le lendemain du sabbat. La célébration veut donc commémorer l'événement pascal, axe et épine dorsale du message chrétien. Festus avait parfaitement résumé l'enjeu des chrétiens : « leur contestation avec les juifs touchait un certain Jésus, qui est mort *et que Paul affirme être vivant* » (*Ac.* 25, 25).

Ce qui réunit les fidèles, c'est la foi au Ressuscité, pierre fondamentale de la communauté. Aussi le jour chrétien par excellence est-il celui où Jésus est ressuscité (En russe, dimanche se dit : Résurrection).

Justin va plus loin encore. « Nous nous assemblons tous le jour du soleil, parce que c'est le premier jour où Dieu, tirant la matière des ténèbres, créa le monde, et que, ce même jour, Jésus-Christ notre Seigneur ressuscita ». Justin esquisse ici une fresque du temps chrétien. Le dimanche est à la fois le premier et le huitième jour. Il célèbre l'œuvre de la création, l'ère des préparations, signifiée par la semaine sabbatique qui s'achève par et dans la résurrection du Christ, le huitième jour. Croix et résurrection ouvrent les derniers temps, l'ère nouvelle, l'ère de l'Église, qui ne s'achèvera qu'avec la parousie. L'Eucharistie est donc à la fois action de grâce pour l'œuvre du salut accomplie et attendue, pour les fidèles, du retour du Seigneur. Elle sacramentalise toute la durée du temps, des commencements à la consommation.

Achevons en notant le lien très fort entre eucharistie et charité. C'est le président qui reçoit les dons et fait le partage par les soins du diacre. C'est dire que l'Eucharistie nous engage au partage. C'est là un aspect que l'on néglige parfois : d'une part, je suis sauvé, mais d'autre part, en recevant le Corps du Christ je dois vivre la réalité communautaire, vivre « la charité » reçue. On notera que Justin revient à plusieurs reprises sur la question de partage avec les pauvres, toujours en lien avec l'eucharistie.

P. CHAUVET et A. G HAMMAN

## PHILOSOPHIES

**Aristotélisme** Philosophie appelée péripatéticienne d'Aristote (384-322), précepteur d'Alexandre le Grand. Elle est fondée sur l'observation et la raison. Dieu y est l'âme du monde, lequel est coéternel à lui. Exerce une influence limitée sur l'Église ancienne.

**Platon** *Platon*, disciple de Socrate (427-348), né à Athènes. Sa philosophie idéaliste distingue le sensible, qui n'a pas de valeur réelle, ni de durée, et le monde des Idées, qui seul a consistance. Seule l'âme est une émanation de la divinité qu'elle aspire à retrouver.

*Philon*, mort vers 50 après J.-C. Philosophe juif. Il utilisa le platonisme pour interpréter la Bible.

*Plotin*, (204-270) a renouvelé le système platonicien à Alexandrie. Pour lui, l'homme appartient par le corps au monde sensible, par son âme au monde divin, et peut le retrouver par la purification, la méditation, l'extase, et s'unissant à l'Un suprême.

**Stoïcisme** Philosophie grecque qui remonte à Zénon (342-270), enseignée sous le Portique d'Athènes. Dieu est le principe actif, l'esprit igné du monde. Tous les êtres forment des parcelles d'un Tout homogène, dirigé par l'âme cosmique et régi par des lois immuables. Constitué de quatre principes (feu, air, eau, terre), l'univers s'achèvera dans une conflagration cosmique. Philosophie dont la rigueur morale influença les premières générations chrétiennes, surtout Tertullien.

## DEVOIR ÉCRIT

### *Analyse des chapitres 65 et 67 de la première apologie*

a) en confrontant les renseignements fournis par les deux chapitres sur la célébration eucharistique, dégagez d'abord le déroulement des diverses phases de la célébration elle-même, de manière assez schématique.

b) Décrivez en deux pages une célébration eucharistique au II<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle se dégage des textes de Justin.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous disposons d'une nouvelle édition de Justin, martyr, *Œuvres complètes*, coll. Bibliothèque », éditions J. P. Migne, 17 rue d'Alembert – Paris, XIV<sup>e</sup>. Avec des notes annexes une table analytique, une bibliographie abondante.

## ÉTUDES

### *Sur l'homme et l'œuvre*

– G. BARDY-HAMMAN, *La vie spirituelle...*, t. 2, pp. 125-148 (étude de l'aspect spirituel)

– J. DANIELOU, *Message et culture hellénistique aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s.*, Paris, 1961 (étude technique sur l'exégèse et les emprunts philosophiques).

– Dict. Spir. art. Justin VIII 1640-1648 (présentation d'ensemble, avec excellente bibliographie, jusqu'en 1974).

A.G. HAMMAN, *Vie quotidienne des premiers chrétiens*, Paris, 1979, 3<sup>e</sup> éd. (analyse du II<sup>e</sup> siècle, au niveau de la vie journalière et concrète, et de sa problématique).

### *Sur l'exégèse et la théologie*

– B. de MARGERIE, *Introduction à l'histoire de l'exégèse*, Paris, 1979, pp. 37-63 (dit l'essentiel et fournit une bonne bibliographie).

– P. PRIGENT, *Justin et l'Ancien Testament*, Paris, 1964 (travail d'érudition d'un historien protestant).

– J.N.D. KELLY, *Initiation à la doctrine des Pères de l'Église*, Paris, 1968 (bonne présentation théologique).

PÈRES APOLOGISTES (150-200)

Histoire générale	Histoire de l'Église	Auteurs chrétiens et ouvrages
150	139 Marcion à Rome	150 <i>Apologie</i> de Justin
160 161-180 Marc-Aurèle empereur	154-166 Anicet, pape 160 <i>Dialogue</i> de Justin	
161 Guerre des Parthes	163 Martyre de Justin	
167 Peste à Rome	166-174 Soter, pape	
170	170 Apparition du montanisme 177 Martyrs de Lyon	169 Théophile év. d'Antioche 177 Irénée, évêque de Lyon. Tatien rentre en Orient. <i>Supplique</i> d'Athénagore
180 180-192 Commode empereur		
190	189-190 Querelle pascale	v. 190 Méliton de Sardes. Irénée: <i>Contre les hérésies</i> . v. 192 <i>Prédication apostolique</i>
193-211 Septime-Sévère empereur		
200		v. 200 Mort d'Irénée. Lettre à Diognète



## Leçon 4

### IRÉNÉE DE LYON († début III<sup>e</sup> siècle)

Antioche, Rome, Lyon : les étapes des hommes sont les étapes de l'Évangile, de l'Orient à la Gaule. Une colonie de Levantins avait précédé le nouvel arrivant dans la capitale de la Gaule. Le vieil évêque Pothin a quatre-vingt-dix ans au moment de son martyre, en 177, ce qui permet de déduire qu'il avait environ la soixantaine quand il prit la direction de la communauté.

De l'observatoire de Lyon, Irénée assiste à une crise majeure de la jeune Église, qui risque d'atomiser les fondements mêmes de la foi : le ou les gnosticismes. Crise venue de l'Égypte, principalement, qui bouleverse l'Afrique, Rome et la Gaule. Voyons cela de plus près.

#### I – CONTEXTE CULTUREL ET DOCTRINAL

##### LE GnosticISME

L'œuvre de saint Irénée ne se comprend que si on la replace dans le contexte religieux de son temps, où la foi subit l'assaut des divers courants religieux et philosophiques du monde méditerranéen où elle s'est répandue. La question est si aiguë que le christianisme risqua un moment d'y perdre son identité, et c'est le rôle essentiel de saint Irénée, dans l'histoire de la pensée chrétienne que d'avoir su dire la vraie foi en face de tous les systèmes où elle risquait de se diluer, en particulier de ces systèmes religieux organisés que l'on regroupe sous le nom général de gnosticisme.

##### LA GNOSE

Le terme de gnose signifie connaissance. Le judaïsme, qui utilise le mot, lui donne le sens d'expérience, d'intimité avec... La Vierge dit ainsi : « je ne *connais* pas d'homme ». Quand la *Didachè* demande dans la prière la connaissance, il s'agit là d'une pénétration dans le mystère de Dieu, d'une démarche existentielle et non simplement intellectuelle.

Irénée aurait souscrit sans ambages à la définition de Clément d'Alexandrie : « La gnose est l'intelligence de l'Évangile. » L'antiquité chrétienne et l'évêque de Lyon en premier lieu, réservent à l'Église « la véritable gnose ». mais celle-ci est contrainte de se définir par rapport aux gnosés hétérodoxes ou pseudo-gnosés. De quoi s'agit-il ?

La gnose est le fait d'intellectuels mal convertis qui affluent en nombre, vers 120-130. Loin d'accueillir la foi selon la tradition de l'Église, ils s'évertuent à l'infléchir dans le sens de leur philosophie ou même de leurs élucubrations. Chez eux le désir légitime de la connaissance est devenu déviation et non plus accueil de la vérité.

A l'époque où nous sommes, la littérature gnostique est plus considérable que l'orthodoxe. Elle envahit tout, la Bible, la théologie et jusqu'à la poésie. Le gnosticisme se répand de la mer Noire et d'Alexandrie à Rome ; il finit par atteindre la Gaule et Lyon.

### FAUSSE GNOSE

En quoi consistait la prétendue gnose à laquelle va répliquer l'évêque de Lyon ? Elle place Dieu dans une sphère inaccessible à l'esprit humain. Entre lui et le monde se situent des cascades d'intermédiaires ou *éons* qui dégradent progressivement l'étincelle primitive qui vient du premier principe. Un dualisme foncier traverse les divers systèmes gnostiques. Marcion oppose au Dieu de l'Ancien Testament, à qui il donne un congé définitif, le Dieu bon, révélé en Jésus-Christ, ce qui provoque un antisémitisme intellectuel qui récuse désormais la signification de l'Ancien Testament.

Le dualisme de Valentin d'Alexandrie n'est pas moins radical. Il oppose le monde à Dieu. Les hommes se divisent en pneumatiques ou spirituels et en psychiques. La gnose rend parfait l'élément spirituel et tous les spirituels constituent une sorte d'aristocratie, l'Église des parfaits. L'Église ordinaire ou des psychiques doit se sauver péniblement par la continence et la bonne conduite. Les doctrinaires se rangent évidemment dans la classe des parfaits, les matériels, enfin, ou « hyliques » sont voués à la destruction ! (*Contre les hérésies*, 1, 5, 4-5.) De ces prémisses se dégage une opposition entre Dieu et la création, entre l'esprit et la matière et une double imperméabilité, la matière, et donc le corps, n'est ni sauvable, ni sauvé. L'esprit par contre, n'est pas capable de souillure. Les pneumatiques, eux, sont inéluctablement « semence d'élection ». Le péché est lié au corps et non pas œuvre de la volonté libre. Le dualisme gnostique rendait inconcevable l'Incarnation, brisait l'unité dans l'économie du salut, culpabilisait le corps et donc le mariage, détruisait, ou niait, la liberté de l'homme, excluait la matière et le cosmos de l'œuvre du salut. Comment affirmer dès lors que le Verbe s'était fait chair, si la chair était mal et Malin à la fois ? La fausse gnose volatilisait l'épine dorsale du christianisme et la véritable foi.

### DIVERSITÉ DES SYSTÈMES

On a longtemps considéré le gnosticisme comme un phénomène purement chrétien. Thèse aujourd'hui récusée. Il a existé un gnosticisme juif avant le christianisme. Simon le Mage semble bien en avoir été un représentant. Il semble avoir fait dévier la gnose juive dans un sens anti-biblique.

Le groupe des gnostiques d'Alexandrie est surtout composé de Basilide, Valentin, Carpocrate, Ptolémée, Théodote, dont Clément d'Alexandrie a conservé des extraits. La bibliothèque, récemment retrouvée à Nag Hammadi atteste l'implantation en Égypte. Irénée analyse avant tout les systèmes de Ptolémée et de Valentin. Il s'en prend aux agissements d'un messager oriental, Marc le Mage, disciple de Valentin, qui perturbe la communauté de Lyon.

Marcion, qui vient de la mer Noire et se fixe à Rome, où il reçoit le baptême, se distingue des gnostiques. S'il conserve un dualisme fondamental, il laisse tomber les cascades des *éons* et intermédiaires, pour opposer les deux principes, l'esprit divin et la matière, et superposer deux dieux, le démiurge, créateur et Dieu de l'Ancien Testament, déité inférieure, et le Dieu bon et sauveur de Jésus-Christ. De plus, il organise une véritable anti-église, avec sa structure et sa hiérarchie. Tertullien écrit contre lui son important « contre Marcion », en cinq livres.

## II – IRÉNÉE DE LYON

### 1. L'HOMME ET L'ŒUVRE

Venu du Moyen-Orient (sans doute de Smyrne), Irénée retrouve une colonie de ses compatriotes à Lyon, capitale et centre commercial.

Il est déjà prêtre au moment de la persécution où meurent martyrs l'évêque Pothin, Blandine, et leurs compagnons en 177. Il succède à saint Pothin, remplit diverses missions de pacification des esprits, à Rome, entre communautés d'origines diverses. Il mérite bien son nom qui en grec signifie « l'artisan de la paix ».

Une de ses préoccupations majeures est l'évangélisation de la Gaule jusqu'en Germanie. A ce titre il est un des « fondateurs de l'Église de France ».

Irénée se situe, doctrinalement, dans le sillage de Justin et de Théophile surtout, au point qu'on a voulu mettre en doute l'originalité de sa pensée. Ce qui était aller un peu vite en besogne. Une analyse attentive permet au contraire de mesurer à quelle perfection il mène les intuitions de ses prédécesseurs.

L'« *Adversus Haereses* » (« Contre les hérésies, cité *A.H.*), conditionné par l'analyse et la réfutation des positions gnostiques, qui provoque la réplique d'Irénée et le cheminement de sa doctrine, nous fournit une pensée drue, complexe, cohérente en définitive, pour qui fait preuve d'esprit de finesse. Plus tard, la « Prédication apostolique » se dégage quelque peu de la polémique anti-gnostique, pour fournir un abrégé de la foi chrétienne. Le texte nous a été conservé en arménien.

Irénée meurt, vraisemblablement martyr, vers 202.

### 2. PLAN DU « CONTRE LES HÉRÉSIES »

#### *livre 1*

Préface : but du livre.

1. La gnose valentinienne de Ptolémée : 1, 1-10, 3.

Les autres systèmes valentiniens : 11-22.

Généalogie de la gnose : 23-31.

Conclusion : pour les vaincre, il suffit de les démasquer : 31, 3.

## **livre 2**

Préface : résumé du précédent livre, but du présent.

1. Réfutation de la doctrine valentiniennne : 1, 1-29, 9.
2. Réfutation des doctrines non valentiniennes : 31-35.

## **livre 3 (le plus important)**

Préface : résumé de ce qui précède : preuves par les Écritures. Leur vérité transmise par la Tradition de l'Église : 1-5.

1. Un seul Dieu : 6, 1-15, 3.
2. Un seul Christ : 16, 1-23, 8 :
  - a) témoignage des apôtres 16, 1-16, 9,
  - b) l'Esprit est descendu sur Jésus : 17, 1-18, 7,
  - c) Jésus n'est pas un simple homme 19, 1-21, 9,
  - d) récapitulation totale dans l'unique Christ Adam-Christ ; Ève-Marie 21, 10-22, 4.

## **livre 4**

Préface : Réfutation par les Écritures (suite).

- A) 1. Les paroles du Seigneur lui-même 1-11.
  2. Les ordonnances de l'Ancien et du Nouveau Testament : 12-18.
  3. Traité des prophéties : 20, 17-25, 3.
  4. Retour au thème : prophètes et Christ relèvent du même Dieu : 34.
- B) Réfutation par les paraboles : 36-41.

Conclusion : les paroles du Seigneur annoncent un seul et même Dieu : 40, 4.

## **livre 5**

Préface : but du livre, réfuter les hérétiques par les écrits apostoliques.

1. Les paroles de Paul sur la résurrection de la chair : 1-14.
2. La récapitulation : 15-20.

Adam-Christ 16-17.  
Ève-Marie 18.

Conclusion 20. Tentation 21-24 ; traité de l'Antéchrist 25-30 ; Millénarisme 30-36.

### 3. LA DOCTRINE

Saint Irénée est l'auteur chrétien du II<sup>e</sup> siècle qui a le plus pleinement maîtrisé l'ensemble du donné traditionnel, ce qui fait de lui le premier théologien de l'Église. Ses sources sont nombreuses, il connaît parfaitement la littérature antérieure, surtout saint Justin, auquel il doit beaucoup, et dont il utilise sans cesse les matériaux. En face du gnosticisme qui use avec intempérance de toutes les ressources de la dialectique, et aussi de l'imagination, pour répondre aux questions de l'homme, Irénée s'en tient avec une grande discrétion au « donné » biblique et même aux expressions de l'Écriture transmises depuis les apôtres par la tradition des Églises principales et leurs évêques. Cet enseignement traditionnel est pour lui, vraiment LA RÈGLE DE FOI (A.H. III, 3 ; III, 24, 1). Il est le premier à donner cette présentation devenue classique et reprise par tous, de l'unité de la tradition apostolique et de la tradition ecclésiale. C'est sur cette base, au-dessus de toute interprétation personnelle, qu'il va présenter la « vraie gnose » dont le maître-mot est unité : un seul Dieu, un seul Christ, un seul homme, une seule Église, une seule foi (A.H. IV, 6, 7).

## Dieu

La « vraie gnose » doit nous faire connaître, non pas les secrets de la vie intime de Dieu, mais l'œuvre de son amour pour l'homme, ce qu'Irénée appelle « *économie* ». Ce dessein se déploie à travers l'histoire du salut, à partir de la vie de la Trinité elle-même, et conduit l'homme, de la création jusqu'à la divinisation et l'entrée dans la vision de Dieu. (Lire *A.H.* IV, 9, 2 ; et le Credo d'Irénée *A.H.* I, 10, 1-2 ; III, 4, 2 ; et *Præl.* 6).

La première certitude d'Irénée concerne Dieu : « Il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de celui qui nous a créés et modelés » (*A.H.* IV, 32, 1), et donc il n'y a pas de salut en dehors de lui, de son Verbe, de son Esprit, qui sont comme « ses deux mains ». On voit se dessiner chez Irénée les premiers linéaments d'une théologie trinitaire encore balbutiante, alors que la doctrine sur le Christ, homme et Dieu, est déjà plus développée.

## L'homme

La création est donc bonne, même la matière, et apte au salut. Cet enseignement se continue dans une anthropologie qui donne une vision optimiste de l'homme et de son unité. Loin d'imaginer des âmes préexistantes ou simplement prisonnières du corps, à la manière des spéculations de la philosophie grecque, l'évêque de Lyon situe la création de l'homme au cœur de la matière : l'homme n'est pas pour lui un esprit tombé dans le corps, mais un corps « spiritualisé », habité par l'Esprit. Cette présence de l'Esprit est la garantie de son unité et de son incorruptibilité. Loin de la « catabase », (descente ou chute) des rêveries gnostiques, Irénée propose l'« anabase », la montée lente et progressive de l'homme vers la ressemblance parfaite avec Dieu (*A.H.* V, 16, 2). Irénée insiste sur la liberté de l'homme et sa responsabilité dans cette montée, réponse libre à la proposition de Dieu. L'homme, en effet, est image de Dieu parce que modelé, jusque dans son corps, à l'image du Fils qui devait s'incarner. « Dieu a manifesté sa gloire dans l'homme façonné, en le modelant sur son Fils qui devait naître » (*A.H.* V, 6, 1).

La venue du Christ, dans la perspective de la théologie primitive, n'est donc nullement liée au péché, accident de parcours incapable d'entraver le dessein de Dieu et la marche de l'histoire. Loin de faire d'Adam un surhomme, Irénée et toute la tradition primitive déjà rencontrée chez Théophile d'Antioche, le considèrent comme un enfant qui, peu à peu, s'éveille, fait l'expérience de ses facultés (*Præl.* 12). L'histoire de l'homme connaît donc des échecs, le péché, conséquence non pas de sa nature corporelle, mais de sa liberté, de sa fragilité, d'un manque de docilité à s'intégrer à l'économie de Dieu (*A.H.* IV, 39, 2).

Le péché lui-même, jamais sous-estimé, ne peut pas entraver la marche de l'histoire du salut qui opère finalement l'œuvre d'approche de Dieu et le lent apprivoisement de l'homme. La pédagogie de Dieu consiste à préparer peu à peu l'homme à sa visite pour le disposer à l'accueil et entrer en communion avec lui, sans l'effaroucher (*A.H.* III, 20, 2). Par là, l'évêque de Lyon répond déjà à la question lancinante, si souvent posée par les Pères de l'Église : Pourquoi le Christ est-il venu si tard ?

## La venue du Christ

Approche progressive, au cours du temps, où Dieu parle à Abraham, à Moïse, à David. Partout dans l'Écriture est semé déjà le Fils de Dieu. « Il prépa-

rait les prophètes à habituer l'homme sur la terre à porter son Esprit et à posséder la communion avec lui » (A.H. IV, 10). L'histoire atteint, avec et dans le Christ, le sommet où se dévoile le mystère du dessein de Dieu, l'économie du salut. Jésus, pour Irénée, est le centre lumineux à partir duquel tout s'éclaire, tout s'explique, l'harmonie se rétablit, tout se rassemble. Voilà l'icône qui a servi de modèle. « Par l'incarnation, le Christ fait descendre Dieu dans l'homme par l'Esprit, et il fait remonter l'homme jusqu'à Dieu en réalisant en lui-même l'œuvre par lui modelée » (A.H. V, 1, 1).

Pour Irénée, le Fils de Dieu a voulu, dans un corps et une vie d'homme, faire l'expérience de tous les âges de l'existence (A.H. II, 22, 4). Le Christ, de la sorte, a « récapitulé en lui-même la longue histoire des hommes » (A.H. III, 18, 1) et de la création à partir de la chair tirée de la terre, avec ses joies et ses échecs, ses pesanteurs, son attente. Et Irénée emprunte à saint Paul le maître-mot de « *récapitulation* » (Eph. 1, 10) pour signifier que le Christ, nouvel Adam, chef et tête de l'humanité, l'assume pour la rénover et la mener à son achèvement (A.H. III, 18, 1-2).

L'Incarnation du Christ n'est pas pour l'évêque de Lyon l'exaltation de l'homme, dans une sorte d'humanisme gratuit, mais le salut par la croix. La théologie irénéenne plante la croix comme un arbre, réplique de l'arbre de vie (A.H. V, 17, 4 ; *Præd.* 34). A travers la Passion et la croix, le Sauveur entre dans la gloire de Dieu, il y installe l'humanité assumée, à la droite du Père. Premier-né de ceux qui sont morts et qui meurent, il apporte à tous l'espérance de l'incorruptibilité.

L'action du Christ, nouvel Adam, rétablit et accomplit : il remodèle en quelque sorte le visage de l'homme, ravagé par le péché. Il ressoude en même temps la caravane humaine disloquée et refait le peuple de Dieu. Cette marche est à la fois saisie et tension, dans et par l'Esprit, et montée vers l'achèvement. Ce mouvement imprimé à l'histoire lui donne à la fois sens et direction, but et consistance. L'impulsion première, donnée par le Père, ramène finalement à lui la création entière.

### L'Esprit et l'Église

Cette admirable fresque de l'histoire se termine dans une dernière phase : celle de l'Église. L'économie du Christ s'achève dans l'économie de l'Esprit (A.H. III, 17, 1-2). Du Christ, l'onction de l'Esprit ruisselle sur tout le corps ecclésial, sur chacun de ses membres. Il y établit sa demeure. Il communique à tout le corps son souffle, sa dimension, sa grâce et son parfum. « Là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu, et là où est l'Esprit de Dieu, là est l'Église » (A.H. III, 24, 1). L'Esprit fait la cohésion, à la fois subtile et essentielle, entre la vie et la doctrine, la fidélité et le progrès.

« La prédication de l'Église est la même partout, elle demeure égale à elle-même, appuyée sur toute l'économie de Dieu. Elle réside à l'intérieur de la foi que nous avons reçue de l'Église et que nous conservons. Cette foi, toujours sous l'action de l'Esprit, comme un parfum de prix, conservé dans une amphore de qualité, embaume le vase qui le contient » (A.H. III, 24, 1).

La foi, semée en nous par le baptême, lève en charité, plénitude de la Loi, perfection à réaliser. Le fruit visible de l'Esprit est de mûrir la chair pour la rendre capable d'incorruptibilité. Lente maturation où la patience de Dieu use nos impatiences, conforte notre fragilité pour nous disposer librement – mot

royal d'Irénée – à l'accueil. Car l'amour vrai ne peut être que libre et spontané, à la ressemblance de la tendresse qui lui a donné jour.

L'homme, remodelé par Dieu, est transformé dans tout son être et devient selon le mot presque intraduisible d'Irénée **capax Dei**, capable de Dieu, icône de Dieu, en qui s'accomplit la transfiguration du Christ, diaphane à la grâce, nouvelle épiphanie de la gloire de Dieu. Ce qu'Urs von Balthasar appelle « l'admiration étonnée » qui de l'œuvre jaillit sur l'artiste. Voilà l'homme de la nouvelle création selon Irénée.

« La gloire de l'homme, c'est Dieu. Mais le chef-d'œuvre de toute sagesse, de toute la puissance de Dieu, c'est l'homme » (*A.H.* III, 20, 2). Car la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, mais la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu » (*A.H.* III, 20, 7).

Texte souvent cité, qui n'a de sens que si l'homme, de par tout son être, dans le déploiement de toutes ses ressources, est un vivant hymne d'action de grâce, une confession sans équivoque de l'action omniprésente de Dieu.

### L'eucharistie

Le signe donné à l'Église pour exprimer à la fois son action de grâce et son attente est celui du pain et du vin eucharistiés. L'eucharistie, chez Irénée, est en quelque sorte le dernier volet de son histoire du salut. Il la situe au cœur de la vision du monde.

Pourquoi lui donner une telle place ? Rappelons-nous les thèses gnostiques qu'il cherche à réfuter : la fausse gnose avait rejeté comme mauvaise la matière qui ne pouvait être ni sauvée, ni sauvable. L'eucharistie s'oppose de toute la force, de tout le dynamisme de son mystère, aux thèses gnostiques (*A.H.* IV, 18, 4-5). Le sacrifice de l'autel résume et accomplit la longue histoire de toutes les offrandes de la terre, des prémices du sol et des troupeaux, perpétuel effort de l'homme pour atteindre Dieu (*A.H.* IV, 17, 5).

Histoire et effort qui aboutissent enfin, une fois, et une fois pour toute la durée du temps, dans le Christ. Il est l'unique offrande agréable à Dieu. Il est retour du don reçu, prémices de la terre nouvelle. L'eucharistie exprime désormais, et jusqu'à la fin du monde, sous le fragile signe du pain et du vin, l'universel retour du temps et de la création, de ses fleurs et de ses fruits, vers celui qui est « le Père de qui vient tout don » (*A.H.* V, 2, 2-3). L'histoire du pain est l'histoire du monde. Dans l'eucharistie, les produits du sol, prémices de la terre nouvelle, des ciels nouveaux, nous rappellent sans cesse toute la caravane qui marche, qui progresse, à la suite de son chef, prémices vivantes, déjà parvenu en gloire. L'histoire du pain est l'histoire de chacun de nous, il célèbre notre action de grâce et notre attente, le déjà présent et le mûrissement des promesses.

### Les 2 Adam, les 2 Ève

La théologie de l'histoire, de l'économie, selon le mot paulinien (Ep. 1, 10 ; 3, 2) qu'il a fait sien, permet à Irénée de montrer l'unité et la progression du dessein de Dieu, la correspondance des deux Testaments : aux figures prophétiques de l'Ancienne Loi répondent les réalisations messianiques. C'est le thème fondamental de la *Prédication Apostolique* (voir plus bas).

Une telle vue de l'histoire du salut fait une place particulière à la Vierge Marie (*A.H.* III, 21-23) et Irénée est le premier théologien à situer la Vierge au cœur du mystère chrétien, associée à l'œuvre du Christ. Comme le Christ est le

nouvel Adam, Marie est la nouvelle Ève. (Bon résumé de la pensée d'Irénée dans *Préd.* 31-33).

### L'homme nouveau vit de l'esprit

Façonné dans sa chair, à l'image de l'Homme-Dieu, chaque homme reçoit la ressemblance par l'Esprit, qui lui est donné au baptême comme « une semence vitale ». Même si cette dernière expression est valentinienne, Irénée n'y voit pas le privilège d'une caste supérieure mais le don accordé à tous les croyants.

Le baptême se présente comme une œuvre trinitaire, synthèse sacramentelle de toute l'économie, de la création à la récapitulation, qui s'achève en eucharistie.

« Tel est donc l'*ordre*, tel est le *rythme*, tel est le *mouvement* par lequel l'homme créé et modelé devient à l'image et à la ressemblance du Dieu increé : le Père décide et commande, le Fils exécute et modèle, l'Esprit, enfin, nourrit et accroît, et l'homme progresse peu à peu et s'élève vers la perfection, c'est-à-dire s'approche de l'Increé, c'est-à-dire Dieu » (*A.H.* IV, 38, 3)

On notera la distribution ternaire : ordre, rythme, mouvement. Tout commence par l'ordre descendant du Père, qui s'exprime dès la création comme l'œuvre conjointe du Père et de ses deux mains, le Fils et l'Esprit : Le premier imprime à l'histoire son rythme montant et la récapitule, du commencement à la fin, par la venue de son Fils et sa médiation victorieuse.

L'Esprit, à l'œuvre dès le départ, et tout au long de l'ère des préparations prophétiques, opère l'Incarnation. Il est envoyé par le Ressuscité, à la Pentecôte, pour opérer dans l'homme et dans le corps ecclésial, la transformation sanctifiante, qui n'est autre que la ressemblance avec Dieu, dans une communion transfigurante.

Cette communion de la progression signifie dépassement de la contrariété essentielle entre créer et être créé, entre être et devenir, entre temps et éternité. « Autant Dieu n'a besoin de rien, autant l'homme a besoin de la communion avec Dieu. » (*A.H.* IV, 14, 1) C'est-à-dire Tout. Telle est la progression de l'homme et l'initiation à l'incorruptibilité.

La vie dans l'Esprit pour l'homme repose d'abord sur une passivité : pour grandir, il doit être façonné par les mains formatrices de Dieu et se livrer à elles. La créature est d'abord cette glaise à laquelle est infusé le souffle. Ce souffle, l'âme, n'est pas l'homme, « le véritable homme est l'âme dans le corps et la grâce dans les deux (le Saint Esprit qui habite dans l'âme et le corps comme dans un temple). » C'est pourquoi l'homme eschatologiquement accompli n'est pas l'âme séparée du corps, par la mort mais la chair ressuscitée, où s'affirment « la sagesse et la puissance artistique de Dieu. » (*A.H.* V, 3, 3)

L'homme tout entier, formé au départ à l'image et à la ressemblance, ne peut réaliser la ressemblance de l'image qu'à travers l'épreuve du temps, sous l'action de la grâce et de l'Esprit, qui jamais ne s'identifie à lui. S'il perd le lien avec l'Esprit il meurt, s'il le retrouve, il est invulnérable à la mort et obtient la vie éternelle. (*A.H.* V, 12, 1) L'Esprit est son principe d'incorruptibilité.

## LA PRÉDICATION DES APÔTRES

Nous avons déjà présenté, dans la première leçon, les grandes lignes de la catéchèse dans l'Église ancienne, avec l'étude de la *Didachè* : un des textes les plus significatifs de cet effort d'enseignement et de formation des premiers disciples du Christ.

La catéchèse élémentaire se développe suivant trois grandes lignes, un enseignement sur les vérités à croire, un enseignement moral, qui vise à guider la conduite du futur chrétien, et enfin une initiation liturgique. Au second siècle, la catéchèse dogmatique se compose de deux éléments, un exposé scripturaire pour initier les catéchumènes à l'intelligence de l'Écriture et un exposé des vérités à croire sous la forme d'un commentaire du symbole baptismal.

Nous présentons ici un des manuels de catéchèse dogmatique les plus achevés, la « *Prédication des Apôtres et ses preuves* » ou « *Démonstration de la foi apostolique* » de saint Irénée. Le livre était perdu depuis le Moyen Age, lorsqu'on le retrouva à la bibliothèque d'Erivan, en Arménie, en 1904, en traduction arménienne, avec une partie du « *Contre les hérésies* » (livres IV et V). L'ouvrage a certainement été écrit en grec, mais nous n'en avons que cette version, faite à Constantinople, sur la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Le texte (*Préd.* 99) fait référence au *Contre les Hérésies*, il a donc été écrit postérieurement, soit entre 190 et 200. On y sent de nombreuses allusions au gnosticisme (cf. n° 2, 8, 11, 38, 44, 46, 97, 99).

Adressé à un certain Marcianus, son but est d'exposer la prédication de la vérité afin d'affermir la foi (*Préd.* 1). Pour cela l'auteur rédige, en 100 chapitres, « une sorte de mémoire sur les points les plus importants pour que le lecteur saisisse l'ensemble de ce corps de vérité, et tienne les preuves des dogmes divins » (*Préd.* 1). Cette connaissance est ordonnée à la vie et à l'action : Irénée veut nous faire « recueillir les fruits de salut et confondre ceux qui sont dans l'erreur ». On reconnaît la manière de l'évêque de Lyon où connaissance et vie sont toujours unies. On voit aussi se dessiner le plan de l'ouvrage qui donne à la catéchèse classique toute son ampleur.

Trois parties composent l'ouvrage :

1. La prédication des Apôtres n° 1-42.
2. Le Christ, accomplissement des Écritures 43-85
3. Le Christ et la Loi nouvelle, l'Évangile, 86-100.

L'ouvrage s'ouvre sur le symbole de foi (*Préd.* 6) puis développe les grandes étapes de l'histoire du salut (9-42), depuis la création jusqu'au Christ, en dégageant les grandes articulations, les « *mirabilia Dei* » (les hauts faits de Dieu). Cette manière d'exposer la Bible peut surprendre le lecteur moderne ; pour Irénée, faits et paroles dans la promesse s'accomplissent dans le Christ et demeurent inachevés sans lui. L'Incarnation est ainsi la charnière des deux Testaments, ce qu'il exprime par un mot emprunté à saint Paul, la « *récapitulation* » (Rm 13, 9. Ep. 1, 10, emploie le verbe).

Une seconde partie constitue la démonstration proprement dite : « chaque manifestation de Dieu est en fait une intervention du Verbe et la figure de ce qui devait arriver au Verbe incarné » (cf. *Daniélou*, « *Catéchèse...* p. 98). Les prophéties sont ainsi des arguments de la vérité de la foi et en même temps une révélation du sens des mystères de la vie du Christ ; nous découvrons ainsi par la lumière conjuguée des deux testaments comment s'opère le salut de l'homme.

Cette seconde partie correspond à la première en la complétant : seul le Christ permet de lire les Écritures du dedans, en étant lui-même l'accomplissement des prophéties. Irénée est ici fidèle à la parole du Christ : « *Scrutez l'Écriture, elle me rend témoignage* » (Jn 5, 39).

La troisième partie prolonge l'histoire du salut jusqu'à l'Église. L'histoire ne s'achève pas avec la Résurrection mais se continue par la prédication des apôtres et de l'Église au monde entier. Les nations viennent prendre la place de la synagogue défaillante. Désormais l'Esprit travaille dans l'Église et dans chaque chrétien. La foi semée en nous au baptême lève en charité, plénitude de la loi et perfection à réaliser (*Préd.* 87).

Irénée rattache la *Prédication des apôtres* à la confession trinitaire du baptême et à la règle de foi, qui permet de découvrir le mystère de Dieu. Nous y découvrons notre Père, à travers son Fils Jésus, par l'illumination de l'Esprit (*Préd.* 7). La foi est en même temps saisie et tension dans et par l'Esprit, qui guide notre marche jusqu'au Père, principe et terme de notre itinéraire et de toute l'histoire (*Préd.* 46, 55, 89, 90).

### Conclusion :

#### *Premier théologien et première théologie de l'histoire*

L'évêque de Lyon, à la fin du II<sup>e</sup> siècle, apparaît d'abord comme une vigie pour défendre la tradition vivante de l'Église, accueillie dans la foi, malmenée par les élucubrations gnostiques, qui la vident de sa substance : Irénée leur oppose « l'édifice de Dieu, fondé sur la foi » (*A.H.* III, 12, 13).

Là où le dualisme déchire l'unité en multipliant les oppositions et les ruptures, Irénée multiplie les points de suture entre l'homme et le cosmos dont il est issu, entre les hommes et Dieu, l'unique, par la grâce du Christ, le Rassembleur universel.

En assumant notre chair, le Sauveur a assumé la longue cosmogénèse, qui va de la matière à l'esprit, l'espace comme le temps, la longue chaîne des hommes, pour leur découvrir enfin le visage de Dieu. Venant dans le temps, il s'inscrit dans son rythme et accepte les lois de la croissance dont il veut faire l'expérience. Il accomplit toute chose « en temps opportun », (*A.H.* III, 16, 7), attendant son Heure, qui est celle du Père, « pour faire coïncider la plénitude de la grâce avec la plénitude du temps ».

La perspective irénéenne ne dédramatise pas le péché ni la désobéissance des premiers parents. Il ne faut pas perdre de vue que la *Prédication apostolique* (37) affirme « que le Fils de Dieu est venu pour subir la passion qu'il a endurée pour abolir la mort et ressusciter la chair » Mais pour Irénée c'est le dessein du salut et non le péché qui se trouve au centre de l'histoire. L'homme peut contre-carrer, retarder, non compromettre ni empêcher Dieu de mener son œuvre souverainement à son achèvement. La victoire du Christ le montre parfaitement.

Peu d'écrivains chrétiens ont mieux mis en évidence le don royal de la liberté, octroyé à l'homme, qui demeure responsable et libre, même pécheur. Liberté donnée pour être conquise de haute lutte. Ainsi s'expliquent la tentation et l'échec, car la balle elle-même est utile à la maturation du bon grain, dit Irénée (*A.H.* V, 29, 1).

Sans avoir eu l'ambition d'écrire une théologie de l'histoire, comme le fera Augustin, avec la *Cité de Dieu*, Irénée en esquisse néanmoins une éblouissante fresque. L'économie du salut commence avec la création de l'homme, où le Père sculpte, dans la chair, les traits du Fils à venir et la ressemblance de l'Esprit. Elle s'accomplit dans l'Incarnation et s'achève dans la Résurrection, celle du Christ,

prémices de toute l'humanité. Par elle, la création entière participe à la récapitulation et au ressaisissement universel.

Modestement, sans prétention philosophique, Irénée a patiemment tissé, comme une tapisserie, une théologie de l'homme, à l'intérieur de l'économie ; elle lui a été en quelque sorte arrachée par le péril que couraient la foi et l'Église. Sans prétendre composer une anthropologie proprement dite, à l'aide de la seule foi reçue et vécue, il construit avec d'humbles matériaux sa doctrine de l'homme, image de Dieu.

Ceux qui vont suivre pourront élaborer, systématiser, à l'aide de la philosophie, une théologie de l'image, faire preuve de plus de vigueur spéculative, personne mieux qu'Irénée n'a ouvert la route, ramassé et dit l'essentiel, sans jamais porter atteinte à l'unité de l'homme, à l'unité de l'économie, où Dieu se dévoile. Face à ceux qui vont lui succéder, l'imiter ou s'écarter de lui, Irénée conserve une position unique, une actualité surprenante, une fraîcheur de source.

A. G. HAMMAN

PETIT LEXIQUE DES TERMES TECHNIQUES D'IRÉNÉE

<i>Accoutumance</i> :	Pédagogie divine qui prépare et dispose l'homme à saisir et accueillir Dieu.
<i>Communion</i> :	Lien avec Dieu, avec le Seigneur, par l'action de l'Esprit.
<i>Démiurge</i> :	Chez les gnostiques, un intermédiaire entre Dieu et la création. Souvent ce terme a le sens d'artisan, de créateur.
<i>Économie</i> :	Litt. Normes de la construction d'une maison. Dessein de salut par lequel Dieu se révèle au cours du temps.
<i>Homme</i> :	Constitué de trois principes : corps, âme, Esprit.
<i>Incorruptibilité</i> :	Caractéristique de Dieu Un et Trine, qu'il communique à l'homme tout entier, et jusqu'au corps.
<i>Main</i> :	Le Fils et l'Esprit sont habituellement appelés « Les deux mains de Dieu » surtout dans la création de l'homme.
<i>Modelage</i> :	Action de Dieu, des mains de Dieu sur le limon primitif, membre et modelage.
<i>Presbytres</i> :	Anciens, dans les communautés primitives, qui avaient une tâche de direction et d'enseignement. D'origine juive.
<i>Récapitulation</i> :	Litt. rendre une tête. Le Christ qui achève la création achève la longue histoire des hommes et les rassemble en lui.

## III – EXPLICATION DE TEXTE

## Prédication apostolique 3 ; 7.

**3. La règle de foi**

*Tel ne sera pas notre sort, si nous tenons la règle de foi inaltérable ; si nous accomplissons les commandements de Dieu, en croyant en lui, en le craignant, parce qu'il est le Maître, en l'aimant parce qu'il est Père. Ce comportement est le fruit de la foi, « si vous ne croyez pas, dit Isaïe, vous ne comprendrez pas non plus » (Is. 7, 9). La vérité mène à la foi, car la foi se fonde sur la réalité des choses, afin que nous croyions aux êtres tels qu'ils sont, et qu'en croyant de la sorte, nous gardions toujours à leur égard la fermeté de nos convictions. Or, comme ce qui concerne notre salut dépend de la foi, il est nécessaire d'en avoir le plus grand soin pour trouver le véritable sens des choses.*

**7. Du baptême de la trinité**

*Pour cette raison, lors de notre nouvelle naissance, le baptême évoque ces trois articles, en nous faisant renaître en Dieu le Père, par la médiation de son Fils, avec le Saint-Esprit. Car ceux qui portent l'Esprit de Dieu sont amenés au Verbe, c'est-à-dire au Fils, et le Fils les prend et les offre à son Père, et le Père leur communique l'incorruptibilité. Ainsi donc sans l'Esprit, on ne peut voir le Verbe de Dieu : et sans le Fils nul ne peut arriver au Père ; puisque la connaissance du Père c'est le Fils, et la connaissance du Fils de Dieu s'obtient par le moyen de l'Esprit-Saint ; mais c'est le Fils qui, par office, distribue l'Esprit, selon le bon plaisir du Père, à ceux que le Père veut et comme le Père le veut.*

**1. Situer le texte**

Irénée, originaire d'Asie mineure où il fut disciple de Polycarpe de Smyrne, fut le second évêque de Lyon, après Pothin, martyrisé en 177, et mourut lui-même probablement martyr, vers 202.

Postérieur à son ouvrage, « *Contre les hérésies* », la « *Prédication des Apôtres* », courte catéchèse dont la traduction arménienne (seule subsistante) fut retrouvée en 1904, se présente comme une lettre adressée à un certain Marcianus, qui se trouve au loin. Irénée lui envoie un « mémoire sur les points les plus importants » du christianisme, une « prédication en abrégé de la vérité, afin de l'affermir dans la foi ». Ainsi affermi, Marcianus pourra répondre aux questions des païens et garder ses frères dans le droit chemin, leur évitant de s'égarer dans les chemins de traverses des hérésies. Plus courte et moins technique que le « *Contre les hérésies* », la *Prédication des Apôtres* met à la portée du peuple chrétien les grandes orientations de cet ouvrage.

**2. La règle de foi**

La chrétienté du II<sup>e</sup> siècle est menacée par de nombreuses erreurs : la seule façon de ne pas se laisser corrompre par les doctrines pestilentiennes est de tenir fermement la « règle de foi ». Le terme grec sous-jacent est sans doute « *kanon* » (canon) ; c'est un terme technique qui désigne la doctrine transmise par les apôtres (la prédication apostolique) et confessée par les nouveaux baptisés (ce qu'on nommera plus tard « symbole de foi ») : elle porte essentiellement sur Dieu et sur l'incarnation du Fils de Dieu. Dans cette expression, la foi est indissolublement liée à la vérité ; on trouve la « règle de vérité » dans le « *Contre les hérésies* ».

sies » (I, 9, 4 : celui qui garde en soi, sans l'infléchir, la règle de vérité qu'il a reçue par son baptême » ; I, 22, 1 etc.).

La foi est également inséparable de la pratique des commandements de Dieu. Mais Irénée n'a pas une conception « moraliste » des commandements de Dieu ; pour lui, ils expriment les trois attitudes du croyant envers Dieu : la foi, la crainte et l'amour.

La foi n'est pas un sentiment, elle est la réponse de la raison humaine à la vérité, vue comme « la réalité des choses », « les êtres tels qu'ils sont », « le véritable sens des choses ». Vérité et réalité s'opposent au mensonge, à la fiction, bref, à la fausse gnose et à ses fables.

Cette foi est réponse à la parole de Dieu, énoncée par l'Écriture et les prophètes, accomplie par le Christ, dans son message et sa vie, que pour cette raison les chrétiens appellent le Maître. Écouter et mettre en pratique, ce que Jean appelle « demeurer » en lui.

La foi reçue des apôtres garde le croyant contre ces chimères mortifères. L'enjeu n'est pas purement intellectuel mais concerne le salut ; comme « le salut dépend de la foi », la vérité de ce qui est cru est vitale. Le grand tort des hérétiques n'est pas de prétendre que le salut vient d'une gnose (connaissance), mais d'offrir à leurs adeptes une fausse gnose qui les coupe du salut. Pour Irénée, le salut est bien lié à une connaissance, mais à la véritable connaissance des vérités de la foi transmises par les apôtres, assimilées par une expérience existentielle, une praxis (action).

### 3. Du baptême à la Trinité

Irénée parle dans le « *Contre les hérésies* » de la « règle de vérité reçue au baptême ». Cette règle concerne essentiellement la Trinité puisque le baptême est donné « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (Mt 28, 19). Salut (donné par le baptême), foi (confessée au baptême) et Trinité (proférée lors du baptême) vont ensemble et s'opposent ensemble aux erreurs gnostiques : contre le dualisme qui sépare le Dieu créateur mauvais du Dieu sauveur, Irénée insiste sur l'unité et la complémentarité des trois personnes de la Trinité ; cf. également A.H. I, 22, 1 : la « règle de vérité » exprime « un seul Dieu qui a tout créé par son Verbe et son Esprit ». Très inséré dans les problèmes de son époque, cet enseignement sera précieux pour les siècles suivants qui connaîtront les grandes controverses trinitaires.

Les trois personnes de la Trinité contribuent ensemble au salut de l'homme, mais leurs rôles sont bien différenciés. La source et la fin du salut est le Père ; le Fils est médiateur mais il agit par l'Esprit. Par l'Esprit, on connaît le Fils (cf. 1 Co 12, 3), le Fils mène au Père (Jn 14, 6), le Père donne l'incorruptibilité, c'est-à-dire la vie éternelle. On retrouve ce mouvement ascendant du salut dans A.H. V, 36, 2 : « Par l'Esprit ils monteront au Fils, puis par le Fils ils monteront au Père ».

Il s'agit bien d'une gnose : il s'agit de voir Dieu (cf. Jn 14, 9), de connaître le Père (Jn 17, 3) : le contexte est johannique, ce qui est habituel chez ce disciple de Polycarpe. Or la vision du Fils est donnée par l'Esprit et la connaissance du Père est le Christ lui-même qui est révélation du Père. Au siècle précédent, Ignace d'Antioche écrivait aux Éphésiens : « la gnose de Dieu, c'est Jésus-Christ ». Connaissance et vision de Dieu, salut, unité de Dieu-Trinité, volonté du Père : tous ces thèmes expriment la vision de salut chez Irénée, qu'il développe

dans un tableau plus grandiose dans *A.H.* IV, 20, 5-6 : « Dieu, s'il le veut, sera vu des hommes, de ceux qu'il veut, quand il le veut et comme il veut (...). L'Esprit préparant d'avance l'homme pour le Fils de Dieu, le Fils conduisant le Père, et le Père lui donnant l'incorruptibilité et la vie éternelle, qui résultent de la vue de Dieu pour ceux qui voient. »

La dernière phrase, qui semble subordonner (mais en réalité coordonne) l'action de l'Esprit à la volonté du Père et du Fils, fait peut-être allusion à une autre erreur commune à cette époque et dont la chrétienté de Lyon était également menacée : la doctrine de Montan qui prétendait établir le règne du Paraclet, en dehors de l'Église gardienne de la « règle de foi ». Contre les gnostiques, Irénée affirmait l'unité du Père (créateur) et du Fils (sauveur) ; contre les montanistes, il affirme l'unité de l'Esprit (sanctificateur avec le Père et le Fils), qui construit l'Église.

M. H. CONGOURDEAU

## DEVOIR ÉCRIT

Vu l'importance d'Irénée, nous fournissons deux sujets, de manière cerner des aspects complémentaires.

### 1<sup>er</sup> sujet : La récapitulation

Les textes essentiels où Irénée s'explique sont : *Prédication*, 6. 30. 37. 95 puis *Contre les Hérésies* (III, 18, 1-2) :

« Lorsque le Fils de Dieu s'est incarné pour devenir homme, il a récapitulé en lui-même la longue chaîne des hommes et nous a procuré le salut, en le ramassant dans sa chair, de sorte que ce que nous avons perdu en Adam – c'est-à-dire notre qualité d'image et de ressemblance de Dieu – nous pourrions le retrouver dans le Christ Jésus.

Comme il n'était pas possible à l'homme une fois vaincu et brisé par la désobéissance de se remodeler lui-même et d'obtenir la victoire, que de plus il n'était pas possible à l'homme tombé au pouvoir du péché de recevoir le salut, le Fils a opéré l'un et l'autre : Verbe de Dieu, il est descendu jusque dans la mort. Il a achevé l'économie de notre salut (*A.H.* III, 18. 1-2) ».

1. A partir de l'enseignement paulinien (Rom 3, 9 ; Ep 10 et le Christ-Tête) dégagez de l'image tête-corps ce qu'elle veut exprimer au plan de la connexion : Christ-humanité et de l'histoire du salut. (Ne pas oublier que *ana*, en grec exprime le mouvement de bas en haut et montant que signifie *anaképhalaiousthai*, récapituler.)
2. Faites l'inventaire des divers éléments qui se dégagent de l'image dans la doctrine d'Irénée.
3. Esquisser une théologie de l'histoire du salut d'après Irénée, quand il parle de récapitulation.

### 2<sup>e</sup> sujet : Les deux Ève (*Prédication*, 13. 33)

1. Quelle est la physionomie d'Ève, avant la chute ?
2. Que devient l'Ève pécheresse ? En quoi est-elle représentative de l'humanité ?
3. En quoi Marie est-elle nouvelle Ève, ou réalisation de ce qu'a manqué la première Ève ?

## BIBLIOGRAPHIE

### TEXTES

*Contre les hérésies*, existe, en un seul volume, publié par les édition du Cerf, Paris, 1984 (à la fois commode et de prix abordable).

La *Prédication apostolique*, a paru dans « Les Pères dans la foi », DDB 1977 (disponible). Il existe une nouvelle édition dans « Sources chrétiennes ». On trouvera les textes caractéristiques d'Irénée sur l'Écriture, dans « Lire la Bible avec les Pères » (PDF n° 66 (paraît en mars 1997)).

#### ÉTUDES

- G. BARDY - A. HAMMAN, *La vie spirituelle des trois premiers siècles*, I, p. 155-195.  
URS VON BALTHASAR, *La gloire et la croix*, II, 1975, p. 27-84 (aperçu génial).  
A. BENOÎT, *Saint Irénée*, Introduction à l'étude de sa théologie, Paris, PUF 1960 (niveau universitaire et technique, mais lisible).  
L. REGNAULT, art. « Irénée », dans *Dict. Spiritualité*, VII, 1970, 1923-1969.

## Leçon 5

# L'AFRIQUE CHRÉTIENNE AU III<sup>e</sup> SIÈCLE

## I – CONTEXTE HISTORIQUE ET CULTUREL

### 1. SITUATION GÉNÉRALE

#### Croissance

Au cours du III<sup>e</sup> siècle, l'Église est en pleine croissance. Croissance qui s'affirme spécialement sur le plan de la production théologique. De Palestine, le christianisme progresse en direction de l'Arabie. A Antioche, l'évêque est une puissance dans la cité. En Syrie, l'évangélisation progresse en direction d'Edesse et de l'Arménie romaine. Le Pont-Euxin – la mer Noire – est systématiquement évangélisée. Grégoire le Thaumaturge porte l'Évangile en Cappadoce. En Égypte, Alexandrie devient rapidement un centre d'intense activité théologique. L'Afrique du Nord connaît une pénétration chrétienne que la paix relative va favoriser. Peu après 200, l'évêque Agrippinus peut y réunir soixante-dix évêques ; Cyprien, en 256, quatre-vingt-dix. En Gaule, Cyprien connaît les évêques d'Arles et de Lyon. Nous savons qu'il en existait également à Toulouse, Narbonne, Vienne, Paris, Reims, Trèves.

#### Persécution

La progression va mettre en éveil l'autorité. L'Empire traverse en ce troisième siècle une crise grave qui met en péril sa cohésion. Les empereurs soldats vont être amenés à chercher dans les rites du culte impérial un garant sûr de la loyauté des citoyens. Les chrétiens seront donc persécutés comme ennemis de l'empire (voir le martyre de Cyprien en 258 dans « *les premiers martyrs de l'Église* », p. 117 s.). Septime Sévère, en 203, inaugure une nouvelle tactique : la persécution par mesure officielle. Dèce déchaîne, en 250, une persécution générale, par édit impérial. Valérien, en 257, réédite et aggrave ces mesures dont Cyprien sera la victime. Cet affrontement provoque une littérature : actes et passions des martyrs, la geste du sang. En même temps se multiplient les livres d'exhortation aux confesseurs : « *Aux martyrs* » de Tertullien, « *Exhortation au martyre* », d'Origène.

#### Législation

La progression de l'Église exige un effort d'organisation, comme le montrent deux écrits : « *la Didascalie des douze apôtres* », en Syrie, la « *Tradition apostolique* ».

lique » à Rome. Les candidats au baptême sont désormais soumis à un temps de préparation, généralement de trois ans, selon la *Tradition apostolique*, 17. Il s'agit d'armer les chrétiens et d'éviter l'apostasie, en temps de persécution. Des centres sont créés à Carthage et à Alexandrie pour la formation des catéchumènes. A côté de l'Initiation chrétienne, se pose le problème de la réconciliation, particulièrement des « *lapsi* », ceux qui ont sacrifié en temps de persécution. Tenants du rigorisme et de la modération s'affrontent, comme en témoignent Tertullien, Cyprien, Origène. A la même époque se pose, surtout en Afrique, la question du baptême des hérétiques. Le gnosticisme continue à sévir, ainsi que les divers mouvements hétérodoxes.

L'Église atteint les milieux les plus divers : l'élite et les couches moyennes, les classes commerçantes et les fonctionnaires. Le milieu cultivé fournit à l'Église, en Orient des philosophes, en Occident des juristes et des rhéteurs, convertis avec armes et bagages, mettant au service de la foi une solide formation classique. Cette formation philosophique et littéraire permet à Clément et à Origène de faire servir toutes les sciences humaines au message évangélique. Tertullien et Cyprien forgent la langue théologique latine, en recourant principalement aux termes juridiques. Le droit permet à Tertullien de plaider à son tour devant l'empire la cause des chrétiens (*Apologétique*). L'opposition païenne se manifeste particulièrement dans les couches populaires et dans les milieux intellectuels (Celse, Porphyre).

### Crise

L'Église se développe, les communautés ne cessent de croître, mais la qualité marche rarement au rythme de la quantité. Le niveau baisse, la ferveur se relâche. Origène s'en plaint. Cyprien, au moment de prendre en mains la communauté de Carthage, la trouve engourdie par 50 ans de paix (« *De lapsis* », 6) La persécution sonne l'alarme, elle sert de fouet pour réveiller les endormis et secouer les médiocres. Pour Cyprien, Origène, pour de nombreux chrétiens connus ou inconnus, le martyre est l'heure du suprême témoignage, auquel ils n'ont cessé de se préparer

## 2. ESSOR LITTÉRAIRE ET THÉOLOGIQUE

Le III<sup>e</sup> siècle fournit en Orient et en Occident des écrivains de grande carrière : Tertullien et Origène sont des écrivains de métier et des hommes de génie, qui rayonnent sur toute l'antiquité chrétienne. Pour l'Église, avoir produit deux siècles après sa fondation un homme de la stature d'Origène tient du prodige. Deux centres émergent : Alexandrie et Carthage.

Vers la fin du II<sup>e</sup> siècle, le christianisme latin reçoit sa première expression littéraire, grâce à l'œuvre monumentale de Tertullien, africain de Carthage. Il n'est pas inutile de jeter d'abord un regard sur le milieu où il a vécu.

A. H.

## 3. L'AFRIQUE ROMAINE AU TOURNANT DU II<sup>e</sup> AU III<sup>e</sup> SIÈCLE

Dans l'Empire romain de l'époque, l'Afrique du Nord constitue un des pôles de la vie politique, économique et culturelle. L'ancien territoire punique

auquel César avait annexé le royaume de Numidie forme l'Afrique proconsulaire. Depuis l'organisation de l'Empire par Auguste, c'est une des deux principales provinces « sénatoriales » – l'autre étant l'Asie mineure occidentale. Le gouvernement en est confié à un ancien consul.

Dans la population se mêlent trois éléments principaux : les descendants des navigateurs et commerçants phéniciens, établis sur la côte depuis le XII<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle, fondateurs de Carthage au IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – les autochtones, pâtres, cultivateurs ou artisans berbères – enfin les soldats et colons romains. Le mélange produit « des êtres de violence et de tendresse, de passion incontrôlée et de ferveur excessive (A. G. Hamman). Rome favorise une compénétration étroite des immigrés et des autochtones, ce qui ne suffit cependant pas à abolir toute opposition à son pouvoir. La résistance à l'assimilation peut se manifester par exemple par le maintien de la langue punique dans certains milieux, ou par une révolte armée, comme celle du Numide Tacfarinas sous l'empereur Tibère.

En revanche, l'établissement d'un réseau très dense de petites cités permet à un grand nombre d'Africains de s'exercer au partage des charges publiques. Cet entraînement conduira plusieurs d'entre eux à de hautes fonctions administratives, à Rome ou dans diverses provinces de l'Empire. En 193, un Africain de Leptis Magna, Septime Sévère, accède même au trône impérial, qu'il occupera jusqu'en 211. C'est un contemporain (plus âgé de quelques années) de Tertullien.

Du point de vue économique, la province est florissante à l'époque qui nous intéresse. De son agriculture dépend la vie de Rome, qui reçoit d'elle une bonne partie de son blé et de son huile – sans parler des éléphants et des bêtes fauves nécessaires aux spectacles de l'amphithéâtre.

Dans le domaine culturel, les Africains montrent une remarquable aptitude à assimiler les formes les plus brillantes – et parfois les plus clinquantes – de la civilisation du Haut-Empire. On les verra jongler en maîtres avec les finesses de la rhétorique ou de la dialectique, et s'intéresser aux aventures spirituelles les plus audacieuses.

L'homme le plus représentatif de cette culture, du côté païen, est sans doute Apulée de Madaure, dont la vie couvre les deuxième et troisième quarts du II<sup>e</sup> siècle. Personnage déconcertant, ses intérêts vont de l'occultisme aux fioritures d'un style « artiste », en passant par les mystères égyptiens et la philosophie platonicienne. Dans l'ordre littéraire, le chrétien Tertullien ne manque pas d'affinités avec lui.

Le *christianisme* pénètre relativement tôt en Afrique, il y connaît une prompt expansion. Le grec, première langue liturgique, semble y être supplanté par le latin plus tôt qu'à Rome. Et c'est d'Afrique aussi que nous vient le premier document chrétien datable de langue latine : il s'agit des *Actes des martyrs de Scillium*, condamnés à mort et exécutés le 17 juillet 180. Le compte rendu de leur interrogatoire par le proconsul Saturninus est impressionnant dans sa simplicité. Au passage, on y trouve une indication précieuse sur l'existence, dès cette époque, d'une traduction latine au moins partielle du Nouveau Testament.

En dépit des persécutions sporadiques, les communautés chrétiennes s'agrandissent rapidement. Tertullien, compte tenu de l'exagération rhétorique, fournit un témoignage étonnant sur le nombre des chrétiens et leur présence dans toutes les classes de la société : en 212, dans une lettre ouverte au proconsul Scapula qui reprend la persécution, il imagine ce qui se passera si les chrétiens

décident de venir s'offrir spontanément au martyr : « Que feras-tu de tant de milliers de personnes, hommes et femmes, de tout âge, de toute condition, qui se livreront à toi ? De combien de bûchers, de combien de glaives auras-tu besoin ! Que de souffrance pour Carthage, décimée par toi, quand chacun reconnaîtra là des parents, des voisins, quand il verra des hommes et des femmes peut-être de ton rang, des personnages fort importants, des proches ou des amis de tes amis ! » (Scap. 5, 2).

Vers la même époque, on a connaissance d'un premier concile africain qui groupait soixante-dix évêques autour d'Agrippinus, évêque de Carthage.

## II – TERTULLIEN (environ 160-220)

### 1. VIE DE TERTULLIEN

La pauvreté des données biographiques concernant Tertullien contraste étrangement avec le relief que prend sa personnalité aux yeux de tout lecteur. Les éléments à peu près sûrs de cette biographie sont vite résumés.

Tertullien naît à Carthage, vers 155-160, de parents païens. Son père est centurion de la cohorte proconsulaire. Il reçoit une éducation poussée, dont les fruits se voient dans son œuvre : maîtrise du latin et du grec (plusieurs ouvrages perdus ont été écrits en grec), familiarité avec la philosophie, la médecine, la dialectique, la rhétorique (qui comprend les connaissances juridiques nécessaires à la pratique du barreau). A un certain moment, il passe du paganisme au christianisme. Dès lors, son existence, dans cette Carthage à laquelle il est profondément attaché, se confond avec l'histoire de ses ouvrages. Il est marié et son épouse est chrétienne.

Plusieurs autres circonstances de son « curriculum vitae » font l'objet d'hypothèses et de controverses sans fin : origine ethnique (berbère ou punique romanisé ?), éventuel séjour à Rome au temps de ses études, date et motifs de sa conversion (spectacle de l'héroïsme des martyrs chrétiens ?), ordination à la prêtrise (saint Jérôme l'affirme, mais aucune preuve décisive ne peut être déduite de l'œuvre de Tertullien), identité avec un Tertullien jurisconsulte dont le « *Digeste* » a conservé des fragments (opinion de moins en moins soutenue), date de sa mort (sans doute après 220), etc.

Si les circonstances extérieures de la vie de Tertullien sont souvent insaisissables, en revanche sa vie intérieure, reflétée dans son œuvre, offre une matière plus substantielle à l'étude. Cela ne signifie pas que la tâche soit facile, mais la personnalité de Tertullien se révèle attachante dans la mesure même où elle est complexe.

L'élément le plus frappant est une évolution intérieure (dans le domaine de la discipline ecclésiastique et de la morale plutôt que de la doctrine) qui le rapprochera progressivement de l'extrémisme des montanistes. A partir de 207 environ, on perçoit de plus en plus nettement dans ce qu'il écrit l'influence de ce mouvement illuministe et ascétique. Pourtant, même s'il juge trop laxistes les autorités de son Église, Tertullien ne s'en sépare pas encore. Finalement, son tempérament passionné et absolu l'entraîne, vers 213, à rompre avec la grande Église et à adhérer entièrement au montanisme.

Le prêtre phrygien Montan, secondé par deux prophétesses, Maximilla et Priscilla, avait fondé ce mouvement en Asie mineure dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle. Il se réclamait de visions et de révélations eschatologiques, et prétendait instaurer le règne du Paraclet. Ne remettant pas en question les dogmes fondamentaux, cette « Nouvelle Prophétie » avait de quoi séduire le tempérament intransigeant de Tertullien. Il n'aura désormais plus que mépris pour les « psychiques » de la grande Église, auxquels il oppose les « pneumatiques », c'est-à-dire « spirituels », « inspirés », de sa nouvelle communauté.

Dans les dernières années, Tertullien se brouilla même avec les montanistes, et fonda son propre conventicule, sans doute plus rigoriste encore. Saint Augustin nous apprend qu'un groupe de « Tertullianistes » existait encore à Carthage à son époque et possédait même une basilique.

Vue d'un seul regard, la vie de Tertullien apparaît comme celle d'un homme inquiet, ne tenant pas en place, cherchant toujours plus loin un progrès non pas spéculatif, mais moral. « Je n'ai pas honte de l'erreur à laquelle j'ai renoncé : je suis ravi d'y avoir renoncé parce que je me reconnais meilleur. Personne ne rougit de faire des progrès », dit-il dans son « *Traité de la pudicité* », peut-être son dernier ouvrage (1, 11).

On n'est pas très étonné de l'entendre avouer, dans un texte assaisonné d'humour, que la patience n'est pas son fort. C'est le préambule du « *Traité de la patience* » : « Je le confesse au Seigneur Dieu, je suis bien hardi, sinon même impudent, d'oser écrire sur la patience, alors que je suis totalement incapable d'en donner l'exemple, moi, en qui il n'y a rien de bon » (Pat. 1).

## 2. L'ŒUVRE

Trente et un ouvrages de Tertullien sont conservés. On connaît en outre les titres de plusieurs œuvres perdues.

La chronologie est malaisée à établir dans l'ensemble. Pour quatre ou cinq ouvrages, une allusion à un événement ou un personnage historiques permet une datation précise. Dans la majorité des cas, il faut se contenter d'une chronologie relative, en tirant parti des renvois d'une œuvre à l'autre, ainsi que des indices de l'évolution de l'auteur. On peut ainsi attribuer les œuvres à l'une des trois périodes de la production littéraire de Tertullien : catholique (environ 197 à 206), semi-montaniste (environ 207 à 212) ou montaniste (environ 213 à *post* 217).

En revanche, une classification plus aisée consiste à répartir les œuvres en trois groupes, selon le genre auquel elles appartiennent : œuvres apologétiques, œuvres dogmatiques et polémiques, œuvres de morale et de discipline ecclésiastique.

Nous illustrerons chaque catégorie par un ou deux exemples.

### A. Œuvres apologétiques

Le premier sujet qui incite Tertullien à mettre son talent au service de la communauté chrétienne est la défense de ses coreligionnaires contre les attaques des milieux païens. Le chef-d'œuvre incontesté de cette catégorie d'ouvrages est l'« *Apologétique* », publié en 197. Ce plaidoyer, adressé aux magistrats chargés d'instruire les procès contre les chrétiens, peut être considéré comme le point d'aboutissement de tout l'effort des apologistes grecs du II<sup>e</sup> siècle. En même

temps, l'auteur y donne la preuve de sa connaissance profonde de la tradition rhétorique latine. En effet, comme l'a montré R. Braun, l'ouvrage est construit solidement, même si sa structure n'apparaît pas au premier regard.

1. Exorde adressé aux magistrats : la vérité n'a qu'un désir : ne pas être condamnée par ignorance. Elle est en butte à la haine parce qu'on ne la connaît pas. En plus, la procédure qu'on lui applique est arbitraire et illogique. Tertullien veut montrer qu'en fait non seulement les chrétiens sont innocents des crimes qu'on leur impute, mais que ce sont les païens qui s'en rendent coupables. Si les lois au nom desquelles on condamne les chrétiens sont injustes, il faut les abroger (chap. 1-6).

2. Morceau central, divisé en trois parties de longueur approximativement égale :

- a. Défense des chrétiens contre les accusations de crimes secrets (infanticide, repas de sang, agapes incestueuses) et contre le grief d'impiété. A ce dernier grief, Tertullien répond qu'il n'est pas impie de refuser son adoration à des dieux qui ne sont que des hommes divinisés après leur mort (théorie avhémériste), représentés par des statues inertes, insensibles aux outrages que les païens eux-mêmes leur infligent. En conclusion de cette partie, et pour faire transition avec la suivante, Tertullien présente négativement la religion chrétienne : elle n'est pas le culte d'un âne, ni d'une croix, ni du soleil, ni d'un dieu à tête d'âne (chap. 7-16).
- b. Présentation positive de la religion chrétienne.
  - *monothéisme* : le Dieu unique, créateur du monde « *ex nihilo* », inaccessible aux sens, peut être connu à travers ses œuvres, par le témoignage spontané de l'âme « naturellement chrétienne » et surtout par les Écritures ;
  - *christologie* : les chrétiens adorent Dieu par le Christ ;
  - *démonologie* : les démons, dont la fonction est de perdre les hommes, agissent derrière les dieux païens (chap. 17-28, 2).
- c. Réfutation des griefs politiques
  - si les chrétiens refusent d'accorder aux empereurs des honneurs divins, ce n'est pas faute de loyalisme, mais parce qu'ils les mettent à leur juste place, priant pour eux le vrai Dieu de qui ils tiennent leur pouvoir ;
  - les chrétiens ne sont pas hostiles à l'Empire et au genre humain. La vie de leurs communautés respecte l'ordre et la morale ; par ailleurs, ils participent à la vie sociale et économique, sauf en ses aspects criminels ou idolâtres (chap. 28, 3-45).

3. Parallèle du chrétien et du philosophe : le christianisme n'est pas une philosophie parmi d'autres. Les philosophes simulent la vérité, tandis que les chrétiens la possèdent. La vie morale des uns et des autres ne peut être non plus comparée. Bref, « qu'ont de commun le philosophe et le chrétien, le disciple de la Grèce et celui du ciel ?... » L'attente eschatologique du chrétien (la résurrection) est plus rationnelle que la croyance en la métempsycose.

La péroraison, célèbre à juste titre, lance un défi aux juges païens :

« Elles ne servent à rien, vos cruautés les plus raffinées. Elles sont plutôt un attrait pour notre secte. Nous devenons plus nombreux chaque fois que vous nous moissonnez : c'est une semence que le sang des chrétiens ! » (50, 13).

Citons au moins deux autres œuvres apologétiques, *A Scapula* adressé au proconsul d'Afrique, sur le même thème ; *Le témoignage de l'âme*, où il affirme : « On ne naît pas chrétien, on le devient » (1). A. Schneider

## B. Œuvres polémiques et dogmatiques

Il est souvent difficile de dissocier ces deux catégories d'ouvrages, car c'est d'ordinaire, face à ses adversaires juifs et hérétiques surtout, que Tertullien précise ses positions sur les questions dogmatiques :

a) Le livre *Sur la prescription des hérétiques*, un des mieux charpentés et des plus achevés, demeure un des plus actuels, puisqu'il s'efforce de préciser le rôle de la tradition dans la vie de l'Église et de développer les rapports entre Écriture et Tradition. Face au pullulement des hérésies, Tertullien assène deux affirmations : Le Christ a chargé les apôtres et personne d'autre de prêcher sa doctrine. Les apôtres n'ont confié cette tâche qu'aux communautés qu'ils ont fondées. L'Église seule est en légitime possession de la foi et de l'Écriture. L'auteur déboute les illégitimes prétentions des hérétiques.

b) Dans ce groupe d'écrits, l'ouvrage « *Contre Marcion* » est le plus volumineux (c'est aussi de beaucoup le plus long de toute l'œuvre de Tertullien). Il comprend cinq livres, dont la rédaction s'est étalée sur plus de dix ans. Le texte qui nous est parvenu constitue la troisième édition, comme l'explique Tertullien dans le préambule. Cet ouvrage est aussi un des plus riches de substance.

Le premier livre réfute le dualisme de Marcion. Le deuxième explique que le créateur, le Dieu de l'Ancien Testament, est à la fois bon et juste, et qu'il est identique au Dieu de grâce qui a envoyé le Christ. Le troisième livre montre que le Christ venu sur terre est bien le Messie annoncé par les prophètes de l'Ancien Testament. Les quatrième et cinquième livres sont consacrés au canon de Marcion, qui avait taillé les évangiles et les épîtres à la mesure de ses idées, ne gardant que l'Évangile de Luc, lui-même mutilé, et dix épîtres revues et corrigées. Tertullien montre que les quatre évangiles font autorité auprès des églises apostoliques. Pourtant, il accepte de combattre sur le terrain choisi par son adversaire : dans son quatrième livre, il ne sera question que de l'évangile de Luc. Par une exégèse minutieuse, Tertullien démontre qu'il n'y a aucune opposition entre les deux Testaments, et que le Christ de Luc reste le Messie des juifs et du Créateur. Jésus ne détruit pas la Loi, mais l'accomplit et étend le commandement d'amour à tout le genre humain. Toute sa vie, et en particulier sa passion, prouvent que son corps était réel, contrairement à ce que prétend la théologie docète de Marcion. « J'ai pitié de toi, Marcion conclut Tertullien ; tu as travaillé en vain. Le Christ Jésus qui est dans ton évangile, c'est le mien ! » (IV, 43, 9).

c) Un des traités les plus importants et de plus des mieux composés est *La résurrection des morts*. Après un exorde : Chrétiens, païens, hérétiques, devant la résurrection de la chair (1-3), l'auteur développe d'abord les convenances et causes de la résurrection (4-18), puis dans une deuxième partie, il élabore une méthode herméneutique (18-28), passe en revue le dossier scripturaire (Ezéchiel, 29-32), les évangiles (33-38), enfin, l'enseignement de saint Paul (39-51). La dernière partie (52-56) expose que les corps ressusciteront transfigurés, mais seront substantiellement les mêmes que durant leur existence terrestre. Puis répond aux objections et conclut (63) :

« Ainsi, la chair ressuscitera, restant identique à elle-même et tout entière (ch. 63, 1).

La chair ressuscitée est déjà déposée aux cieux dans la personne du Christ, qui rendra l'homme à Dieu et Dieu à l'homme (ch. 63, 1).

Si l'âme est l'épouse du Christ, la chair est sa suivante. Mais, bien plutôt, dans la personne de Jésus, la chair est devenue l'épouse de l'Esprit (ch. 63, 2-3).

Sa disparition n'est que provisoire ; elle ne meurt pas définitivement. Il est impossible d'opposer son sort à celui de l'âme, à qui elle est étroitement associée (ch. 63, 4-5).

La vérité a été altérée, mais l'Esprit continue de nous instruire et de fustiger les hérésies : il est la source qui apaisera nos inquiétudes et étanchera notre soif de questions » (ch. 63, 6-10).

### C. Œuvres ascétiques et spirituelles

S'il est difficile de savoir si Tertullien a été prêtre comme l'affirme Jérôme, et le nie la plupart des historiens actuels, il ne fait pas de doute qu'il s'est voulu moraliste, éducateur, dans le grand nombre de ses ouvrages ascétiques et spirituels où il a tracé la ligne de conduite des chrétiens, en les mettant en garde contre le paganisme ambiant. Ces précieux petits traités sont aujourd'hui les préférés du lecteur moderne.

Nous présenterons ici les principaux, qui sont tous de la phase catholique, encore qu'il soit difficile de les dater avec plus de précision. Ils s'établissent dans une fourchette, entre 198 et 203.

#### a) *Le baptême*

Ce traité a une importance capitale dans l'histoire de la théologie sacramentaire et de l'initiation baptismale des catéchumènes. Il est le premier consacré à ce sujet, avant le concile de Nicée. Tertullien y expose aux catéchumènes la doctrine catholique du baptême, sa nécessité, ses effets, ses figures, ses rites. Pécheur, l'homme est arraché au mal par le Christ, – le poisson étant la figure du Christ – qui vient le délivrer. A l'image de l'Ictys divin, nous sommes comme de petits poissons qui naissons dans l'eau et nous ne pouvons nous sauver autrement qu'en demeurant dans l'eau (2). Cet élément qui a présidé à la création du monde préside au sacrement chrétien. Le baptême est nécessaire au salut, seul le martyr peut y suppléer. Tertullien connaît la pratique du baptême des enfants, mais mieux vaut attendre qu'ils aient grandi. Le baptême des hérétiques n'est pas valable. Tout le traité polémique contre les auteurs de schisme. Le temps le plus convenable pour administrer le baptême est la festivité pascale et le temps jusqu'à la Pentecôte (19). Les figures qui expliquent les propriétés sont la libération d'Israël à travers les eaux de la mer Rouge, le changement de l'eau amère en eau douce par Moïse, le baptême de Jésus au Jourdain et le miracle de Cana (9). Nous avons là le premier témoin de la catéchèse chrétienne, à la fin du II<sup>e</sup> siècle.

#### b) *La prière*

L'auteur raconte lui-même dans son traité du *Baptême* qu'il commentait le Pater aux catéchumènes. Son traité se compose de deux parties dont la première, selon Diercks, était adressée aux catéchumènes, la seconde aux chrétiens déjà baptisés. Le commentaire du Pater, cité selon la recension de Matthieu, cherche à mettre en relief l'entière nouveauté de la prière chrétienne. L'auteur veut faire découvrir surtout la dimension « intérieure » d'une attitude de foi, selon l'enseignement de Jésus (1-9). Tertullien paraphrase les demandes du Pater, en en soulignant le caractère eschatologique, l'attente de la fin du monde. La prière chré-

tienne pour lui est avant tout la prière de l'attente. Elle demande la venue et l'accomplissement du royaume. Le rhéteur de Carthage dégage en même temps la nouveauté de l'adresse au Père, dévoilé dans le Fils, dans la communion de l'Église. « Nommer le Père et le Fils, c'est proclamer la Mère, sans qui il n'est ni Père ni Fils (c. 2). La deuxième partie fournit des directives pratiques mais riches de renseignements sur la vie spirituelle de l'Église d'Afrique. C'est un recueil d'observations et de conseils sur la manière de prier, sur les coutumes légitimes et sur les déviations. Le dimanche, le chrétien prie debout, en souvenir de la Résurrection. La prière à genoux, les jours de jeûne et de station, exprime la pénitence et la prostration.

Outre la prière du matin et du soir, Tertullien recommande de prier trois fois en l'honneur de la Trinité. A la prière, il associe, comme Origène, les œuvres, spécialement l'hospitalité. L'auteur nous apprend la coutume d'ajouter au Pater l'acclamation *Alléluia* et des chants psalmiques, quand les fidèles sont réunis. Voilà donc le premier traité chrétien sur la prière, riche de formules brillantes, lapidaires, comme le mot : « L'oraison est la seule puissance qui puisse vaincre Dieu » (c. 29). Il fourmille d'observations précieuses sur la vie chrétiennes des premières communautés d'Afrique. Nous y trouvons des excursus, en particulier sur les femmes et plus spécialement sur les vierges, sujet préféré du maître de Carthage. Premier catéchisme de la prière, rédigé par un écrivain de génie.

#### c) *Aux martyrs*

L'écrit *aux martyrs* est un des plus courts des ouvrages de l'Africain. L'allusion finale semble faire allusion à la révolte d'Albinus contre Septime-Sévère et à la bataille de Lyon, qui eut lieu le 19 février 197. Ce qui n'est pas universellement admis. La lettre est adressée à un groupe de chrétiens en prison, qui attendent la sentence et se préparent à la mort prochaine. Ce sont vraisemblablement des catéchumènes, qui n'avaient pas reçu le baptême. Pour cette raison certains historiens, comme Pierre de Labriolle, proposent que l'écrit soit envoyé au groupe de chrétiens, arrêtés avec Félicité et Perpétue, lesquelles effectivement se trouvèrent être encore catéchumènes, lors de leur arrestation. L'écrit daterait alors de l'année 202. La lettre a d'ailleurs tellement de points communs avec la Passion de Perpétue et de Félicité qu'on a proposé Tertullien comme rédacteur de l'un et de l'autre écrits. De part et d'autre, même style, même vocabulaire, même langue, remarque Pierre de Labriolle. La rhétorique enflammée du début de l'écrit, qui décrit le monde comme une prison, où montent les odeurs nauséabondes, où pullulent nombre de criminels, semble bien préluder à l'effervescence, à l'intransigeance du futur montaniste. Exhortation virile, plus teintée de stoïcisme que de douceur évangélique, où perce déjà « la rigueur » d'un ascétisme, qui se ferait vite impitoyable pour l'ombre même d'une défaillance. » (P. de Labriolle)

#### d) *Asa femme*

Comme nombre d'ascètes, le rhéteur de Carthage s'est beaucoup occupé de la femme chrétienne. Sorte de compensation, à l'heure de la continence. Il ne l'a pas mieux comprise que Jérôme. Tertullien s'occupe des moindres détails. Fallait-il que la jeune fille porte le voile hors des réunions liturgiques ? Il a une longueur de son voile, indique comment le disposer par devant, par derrière et jusqu'où il

doit descendre, l'âge précis où il faut commencer à le porter. Rien n'est laissé à l'initiative privée par cet esprit autoritaire et pointilleux. Il s'occupe avec insistance de la coquetterie féminine, des soins de sa chevelure et de sa peau, de ses vêtements et de ses parfums. Il joue même de coquetterie littéraire, de raffinement dans le style, quand il écrit : « Empruntez à la simplicité votre blanc, à la pudeur votre rouge, peignez vos yeux de réserve et vos lèvres de silence... ainsi fardées, vous aurez Dieu pour amant. » *A sa femme*, composé entre 200 et 206, se présente comme une lettre, genre littéraire qui convient parfaitement au propos. En l'écrivant, Tertullien songe visiblement à la publier, car dès l'exorde, il prend en considération toutes les femmes « qui appartiennent à Dieu ». L'écrit se compose de deux livres dont le second fait figure de *retractatio* du premier. L'objet du premier livre est clair : Tertullien, demande à sa femme, au cas où il disparaîtrait, de ne pas se remarier. Il s'agit donc d'un testament spirituel et d'une recommandation, qui outrepassa les règles évangéliques. Saint Paul ne demande-t-il pas au contraire aux veuves encore jeunes de se remarier ? Le second livre veut décourager sa femme, en cas de veuvage, d'épouser un païen. Il pose là une des questions les plus épineuses pour l'antiquité chrétienne. Il a sans doute sous les yeux les désastres que de pareils mariages ont pu produire en une ville païenne comme Carthage.

La conclusion de l'écrit est une magnifique description du mariage chrétien, « la plus belle, incontestablement, que nous ait léguée l'Église antique » (Ch. Munier). « Comment suffirions-nous à décrire la félicité de cette union que l'Église dispose, que l'offrande confirme, que la bénédiction consacre, que les anges célèbrent. et qui fait la joie du Père ? Même sur la terre, les enfants ne peuvent contracter mariage légitime sans le consentement de leur père. Et quel merveilleux joug pour deux chrétiens, qu'une même espérance, une même loi, un même service ! Ils sont tous deux frères, tous deux compagnons d'esclavage. Rien ne les divise dans la chair ou l'esprit. Ils sont, en vérité, deux en une seule chair (Mt 19, 6 : Gn 2, 24), et là où est une seule chair est aussi un seul Esprit (1 Co 6, 17). Ensemble ils prient, ensemble se mettent à genoux, ensemble jeûnent. Ils s'instruisent l'un l'autre, s'exhortent l'un l'autre, se soutiennent l'un l'autre. Dans l'Église de Dieu, ils vont côte à côte, partageant le repas de Dieu, affrontant d'un même cœur les épreuves, les persécutions, ensemble se reconfortant »... (II, 9).

### 3. DOCTRINE ET SITUATION DE TERTULLIEN DANS L'HISTOIRE

Le premier écrivain chrétien d'Afrique est avant tout un pionnier. Il cherche sa voie au milieu d'une forêt vierge. Il crée la langue latine chrétienne, forge les termes théologiques, comme sacrement, prescription, personne, en puisant non dans la philosophie comme les écrivains grecs, mais dans le droit.

Dans l'histoire des idées, il est plus proche d'Irénée que des Alexandrins. Il tient la dragée haute aux philosophies, quelles qu'elles soient, il les juge avec hauteur et indépendance, sans s'inféoder à aucun système. Il sait butiner, en préservant sa liberté, quitte à se laisser séduire par l'effervescence montaniste.

#### a) La Règle de foi

Homme de discipline, Tertullien s'en tient en priorité, comme Irénée, à la Règle de foi, qui pour lui est une « loi de la foi » (*Prescription*, 14). Il l'énonce à

plusieurs reprises, dans ses écrits. Il lui attache une plus grande importance qu'à la gnose, dans le sillage d'Irénée. L'énoncé qu'il en fournit est proche de la confession baptismale. Ainsi dans le *Voile des vierges*, 1 :

« La règle de la foi est donc en même temps une, immuable et irréformable ; elle consiste à croire en un seul Dieu tout-puissant, Créateur de l'univers, et en son Fils, Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, crucifié sous Ponce Pilate, ressuscité des morts, le troisième jour, reçu dans les cieux, assis maintenant à la droite du Père, et devant venir pour juger les vivants et les morts lors de la résurrection de la chair. »

NB La question reviendra dans la première leçon de la troisième année.

## b) L'Écriture, c'est le Christ

La vérité transmise et prêchée dans l'Église est celle reçue du Christ et par lui confiée aux apôtres. (*Prescription*, 21). Le Christ lui-même est la source première de la doctrine chrétienne, à laquelle il importe sans cesse de se référer. Tertullien en donne l'exemple dans *La Prescription*, comme dans la *Résurrection des morts*...

Aussi la catéchèse baptismale, donnée aux catéchumènes, repose-t-elle sur la typologie biblique, où se manifeste « la paix qui existe entre la loi et l'Évangile », de l'ancien au nouveau Testament (*Marcion*, I, 10).

La Parole de Dieu, conçue de Dieu avant le temps, n'est autre que celui par qui le monde a été fait, qui s'est fait chair, a souffert, est ressuscité. C'est lui qui conduit l'histoire du monde, *la disposition* (économie) à son achèvement, de l'alpha à l'oméga, qui se correspondent : « L'économie s'achève comme elle a commencé, c'est-à-dire par le Verbe qui s'est fait chair » (*Monogamie*, 5, 2).

Cette venue en chair est inscrite dans la création du premier homme. Tertullien voit dans le parallélisme des deux Adam la dynamique de l'histoire du salut. Le Christ est le véritable Adam, qui éclaire, réalise et achève la création du premier homme. « A son image, c'est-à-dire du Fils, il a fait Adam, il est l'homme avec plus de vérité et de certitude, à l'image de qui l'homme a été fait, alors que Dieu a façonné la glèbe, image et ressemblance de l'homme véritable. » (*Contre Praxéas*, 12, 4 ; *Résurrection*, 5-6).

## c) L'homme, image et ressemblance

L'anthropologie se dégage tout naturellement de la christologie. Véritable Adam, le Christ est le modèle de l'humanité entière, selon Tertullien. Comme Irénée, Tertullien situe l'image et la ressemblance dans l'homme tout entier, car aucune de ses composantes ne peut seule la définir. Il rejette aussi bien la pré-existence des âmes que la métempsychose. Le corps précède l'âme dans la genèse de la création ; il participe à la responsabilité de cette dernière et en partagera la gloire dans la transfiguration finale. Comme Irénée, il met en évidence que la résurrection des corps est clef de voûte et point d'orgue de l'anthropologie.

Si le rhéteur de Carthage reprend les thèses de l'évêque de Lyon qu'il appelle « *omnium doctrinarum curiosissimus explorator* », – les deux mains de Dieu, l'économie, le rôle de l'Esprit, la liberté – il se montre néanmoins indépendant par rapport à lui. Il l'utilise mais le transforme, s'en inspire et le complète. C'est ainsi que, d'ordinaire, il ne reprend pas la distinction irénéenne entre l'image et la ressemblance. Il élabore une doctrine de l'âme là où Irénée n'était pas allé au bout de sa pensée.

Avec l'Église grecque, il affirme énergiquement la liberté de l'homme, qui le rend responsable de ses actes. Même la faute originelle ne peut priver l'homme de son libre arbitre, qui est essentiel à l'image de Dieu, indéfinissable. Le secours de Dieu lui-même ne viole jamais l'homme libre. Nous sommes loin des thèses augustinienne.

Trois caractéristiques se dégagent de la doctrine de l'image et de la ressemblance chez Tertullien :

- elle met en évidence l'unité de l'homme et du composé humain, tout entier frappé à l'effigie divine ;

- sa vision de l'histoire du salut lui permet de placer le Christ et non le péché au centre et au sommet de la création et de la ligne du temps : en lui la chair elle-même est transfigurée par la gloire de Dieu ;

- l'histoire et la condition chrétiennes sont tendues vers l'achèvement, l'achèvement, l'A par encastrement contient en figure le point  $\omega$  que déjà il prophétise et prépare. Cette dynamique de tension constitue la substance de l'image et de la ressemblance.

#### d) Vers l'*aeternitas* (éternité) ou l'eschatologie

Tertullien a vécu la condition chrétienne, dans une Église menacée, persécutée, où le martyr fait partie du quotidien, où le souvenir de Félicité et Perpétue demeure présent à tous les esprits. Le montanisme est venu accentuer, dramatiser, chez l'Africain, cette perspective eschatologique.

Dès le traité sur *La Prière*, Tertullien interprète la demande : Que ton royaume vienne ! de manière eschatologique. La demande attise l'attente dans le cœur du chrétien. La prière veut hâter l'avènement. Même si la prière ne nous en faisait pas une obligation, « nous aurions de nous-mêmes poussé ce cri, en nous hâtant d'aller étreindre nos espérances » (*La Prière*, 6).

Même perspective dans l'écrit *aux Martyrs*. « Même si le corps est enfermé, tout s'ouvre à l'esprit. L'esprit est au large, il a l'espace, non des avenues ombragées ou des portiques étendus ; mais devant toi s'ouvre la route qui mène à Dieu » (2, 9). Et plus loin : « Vous allez subir le valeureux combat où votre juge sera le Dieu vivant, votre conducteur l'Esprit saint, la couronne l'éternité, le trophée, la condition des anges, la patrie le ciel, la gloire pour les siècles des siècles. » (*Ibid.* 3, 3).

Toute la dynamique baptismale et chrétienne est téléguidée par l'*aeternitas* (éternité), elle est attente, promesse et préparation de la béatitude, notre résurrection et notre incorruptibilité (*Résurrection des morts*, 47).

A. G. HAMMAN

## APPENDICE :

### ÉCRIVAINS AFRICAINS DU III<sup>e</sup> SIÈCLE

#### CYPRIEN DE CARTHAGE († 258)

Une génération sépare Cyprien de Tertullien (comme Origène de Clément, à la même époque). Au moment de sa conversion, vers 247, Cyprien a la quarantaine. De famille païenne, de bonne extraction, il a été formé par l'école à la littérature et à la rhétorique. Il est un rhéteur fêté et enseigne avec éclat.

La lecture de la Bible, l'influence d'un prêtre, Cécilien, semblent avoir été déterminantes dans sa conversion qui fit sensation dans la ville de Carthage. Il l'a décrite dans « *A Donat* », sorte de Confession. Le converti distribua la plus grande partie de ses biens aux pauvres. Il devint rapidement prêtre, et, au début de 249, fut élu évêque de la ville, « par le jugement de Dieu et le suffrage du peuple », malgré l'opposition de plusieurs prêtres.

Tout disposait Cyprien au gouvernement : la clairvoyance et l'équilibre, la douceur et la fermeté, les qualités de chef, la passion de l'Église. Il se consacra, en pleine tourmente, au relèvement de la discipline, à la réforme des mœurs. Son épiscopat fut bouleversé par les deux persécutions de Dèce et de Valérien, et par la peste. Pendant la première persécution, l'évêque se tint caché, non loin de la ville, continuant à diriger, à encourager, à exhorter sa communauté désemparée.

A son retour, il régla le problème des apostats, prenant, d'accord avec Rome, une solution modérée. Il dut faire face à la dissidence menée par Felicissimus. Il réunit régulièrement les conciles bisannuels, à Carthage, qui traitaient des problèmes majeurs. Il est le primat de l'Afrique. Contrairement à Rome, il déclarait invalide, avec les autres évêques, le baptême des hérétiques. Arrêté en 257, il fut d'abord exilé. Il finit par être condamné à mort et décapité le 16 septembre 258. Il devint le plus illustre des martyrs d'Afrique.

#### L'écrivain

Cyprien est le premier évêque écrivain en Occident. Son œuvre est le prolongement de son action pastorale, de sa catéchèse, de sa prédication. Ses centres d'intérêt sont : l'Écriture, l'unité de l'Église, le baptême, la pénitence, le martyre. S'il n'a pas le panache de Tertullien, il en évite les excès et fait preuve de modération. Il écrit avec élégance au point qu'on a pu l'appeler le Cicéron chrétien.

#### Le lecteur de la Bible

Converti, Cyprien ne quitte plus la Bible. Il rassemble en deux *livres à Quirinus* – ou *Témoignages* –, dossier méthodique de textes bibliques, utilisé en catéchèse et dans la controverse avec les juifs. Lecture christique de l'Ancien Testament, l'Église étant le véritable Israël. L'auteur ajoute un troisième livre, de son cru, à l'usage des prédicateurs, où il développe les exemples bibliques qui doivent mobiliser les chrétiens.

#### Le champion de l'unité de l'Église

L'Afrique était frappée d'un mal endémique ; la division. Cyprien, plus tard Augustin, face au donatisme, ne cessent de lutter contre ce fléau. L'Église est la

passion de l'Évêque. Elle est de lui la parole célèbre : « Nul ne peut avoir Dieu pour Père s'il n'a pas l'Église comme mère. » Elle provient du traité « *de l'unité de l'Église* », premier traité d'ecclésiologie. Pour Cyprien l'unité repose sur l'unité du corps épiscopal, en union avec le siège apostolique, mais l'épiscopat local est le signe concret de l'unité ecclésiale. L'évêque cherche à défendre le particularisme africain, contre l'autoritarisme centralisateur. Cyprien écrit également un traité « *Sur ceux qui ont failli* », pour la réconciliation des *lapsi* (tombés), ceux qui ont sacrifié comme ceux qui ont acheté une attestation. Il préconise une pénitence, évaluée d'après la gravité de la faute.

### L'action pastorale de l'évêque

Cyprien prolonge son œuvre de pasteur, comme saint Paul, par des lettres dont il a soin de conserver copie. Quelques-unes sont de petits traités, comme la lettre 63 sur l'eucharistie. Nous en avons conservé 65, qui traitent des questions d'actualité : primat romain, schisme, baptême des hérétiques, baptême des enfants, vie quotidienne de la communauté de Carthage.

Enfin les petits traités sont consacrés aux problèmes de la vie ecclésiale et spirituelle : les œuvres de miséricorde (« *les œuvres et l'aumône* »), la non-violence et la paix (« *le bien de la patience* »), réconfort en temps d'épidémie (« *la mortalité* »), la vocation des vierges consacrées (« *l'état des vierges* »), initiation à la prière (« *la prière du Seigneur* »), l'exemple héroïque du martyr (« *exhortation au martyr* »).

Le martyr ajouta encore à la stature du pasteur, « une des plus belles figures d'évêque que présente l'histoire de l'Église », une des œuvres les plus copiées, les premières imprimées et traduites. Cyprien est grand et comme sans effort, héroïque sans contraction, parce que l'heure et l'exemple l'exigent. Seule la mort donne sa pleine mesure à sa vie.

### ÊTRE HUMANISTE ET CHRÉTIEN : LACTANCE (mort après 330)

Lactance est un homme-charnière. Il naît en Afrique peu avant le martyr de Cyprien. Dioclétien lui confie une chaire à Nicomédie. Devenu chrétien entre temps, la persécution l'oblige à renoncer à son enseignement. Il reste dans la ville jusqu'à ce que Constantin l'appelle à Trèves. Il y meurt vers 330. Laïc, il est avant tout un humaniste chrétien, peu versé en théologie. Lactance est un apologiste et un pamphlétaire dans son livre « *La mort des persécuteurs* », où il raconte leur triste fin, de 303 à 313.

Les « *Institutions divines* », en sept livres, sont l'œuvre majeure de Lactance. Son dessein consiste à dénoncer les erreurs de la religion païenne, à retourner contre cette dernière les griefs de l'irrationalité que la pensée païenne adressait à la foi catholique. L'auteur dépend ici de Cicéron. En esquissant à grands traits la révélation chrétienne, Lactance part de la culture antique pour montrer que la sagesse chrétienne en est le véritable couronnement. Projet sans nul doute ambitieux, trop ambitieux pour cet humaniste, insuffisamment préparé théologiquement pour que son entreprise soit comparable à celle des maîtres du IV<sup>e</sup> siècle.

A.H.

### III – EXPLICATION DE TEXTE

#### Tertullien, la prière, 28, 29

28. *Telle est bien l'offrande spirituelle qui met fin aux sacrifices d'autrefois. « Que m'importe la masse de vos sacrifices ? Je suis rassasié de vos holocaustes de béliers et ne veux plus ni de la graisse des agneaux ni du sang des taureaux et des boucs. Qui vous a demandé ces victimes ? » (Is 1, 11). L'évangile nous apprend ce que demande Dieu : « l'heure viendra, est-il dit, où les vrais adorateurs adoront le Père en esprit et en vérité. Dieu, en effet, est esprit » (Jn 4, 23). Voilà les adorateurs qu'il réclame. Nous, nous sommes les vrais adorateurs et les vrais prêtres, quand nous prions en esprit et lui offrons notre prière comme une hostie idoine et agréable, celle qu'il a demandée et qu'il s'est réservée. Nous la portons à l'autel de Dieu, offerte de tout cœur, nourrie de la foi, purifiée de vérité, intègre par sa sincérité, pure et chaste, couronnée de charité, avec un cortège de bonnes œuvres, au milieu des psaumes et des hymnes. Elle nous obtiendra de Dieu tout ce que nous pouvons demander.*

29. *Efficacité de la prière. Que peut en effet refuser à une prière faite « en esprit et en vérité » un Dieu qui la réclame ? Nous lisons, nous entendons, nous voyons les preuves de son efficacité. Autrefois la prière délivrait des flammes, des bêtes, de la faim, et pourtant elle n'avait pas reçu sa forme du Christ. Combien plus efficace la prière chrétienne ! Elle ne place pas au milieu des flammes un ange pour répandre la rosée ; elle ne ferme pas la gueule aux lions et ne donne pas à des affamés le repas d'un campagnard ; elle n'écarte jamais par une action de sa grâce le sentiment de la souffrance ; elle laisse souffrir, sentir, pâtir, elle instruit par la douleur, elle augmente la grâce à la mesure du courage, si bien que la foi sait ce qu'elle obtient de Dieu, en comprenant ce qu'elle souffre pour Dieu.*

*La prière d'autrefois infligeait des maux, taillait en pièces des armées ennemies, empêchait le bien-fait des pluies. Aujourd'hui la prière de justice détourne la colère de Dieu, veille sur les ennemis, supplie pour les persécuteurs. Quoi d'étonnant qu'elle tire les eaux du ciel, elle qui a pu en faire descendre le feu ! La prière seule peut vaincre Dieu. Le Christ n'a pas voulu qu'elle eût aucun effet néfaste : son efficacité est toute de bienfaisance. Son action est de retirer les âmes des morts du chemin de la mort, de guérir les infirmes, de rendre la santé aux malades, de chasser les démons des possédés, d'ouvrir les portes des prisons, de dénouer les liens des innocents.*

*C'est elle encore qui efface les fautes, repousse les tentations, éteint le feu des persécutions, console les affligés, charme les cœurs magnanimes ; elle conduit les voyageurs, apaise les flots, effraie les brigands, nourrit les pauvres, infléchit les riches, relève ceux qui sont tombés, arrête dans leur chute ceux qui tombent, affermit ceux qui sont debout.*

*La prière est le rempart de la foi, notre armure offensive et défensive contre l'ennemi qui nous guette de partout. Ne nous avançons jamais sans arrêt. Sous les armes, gardons l'étendard de notre chef, attendons dans la prière la trompette de l'ange.*

*Tous les anges prient également, toutes les créatures prient, les animaux domestiques comme les bêtes sauvages prient, ils plient le genou, en sortant de leurs étables ou de leurs tanières, ils lèvent les regards et une tête attentive vers le ciel, et à leur manière y envoient leurs soupirs. Les oiseaux eux-mêmes, le matin, prennent leur envol et montent vers le ciel, ils étendent leurs ailes en forme de croix, comme on tend les bras, et disent quelque chose qui ressemble à une prière.*

*Pourquoi parler davantage de la pratique de la prière ? Notre Seigneur lui-même a prié, à lui honneur et puissance dans les siècles des siècles.*

#### 1. Situer le texte

Tertullien, un intellectuel nourri de rhétorique et de droit romain, apologiste contre les païens, polémiste contre les hérétiques, doté d'un caractère bouillant et sans nuances, mais sincère et humble dans sa fougue, subit vers la fin de sa vie l'influence de la secte montaniste et rompt vers 213 avec la grande Église avant de fonder sa propre secte, plus rigoriste encore que celle de Montan.

Le *Traité de la prière* est rédigé avant sa rupture avec la grande Église, vers 200-206. C'est le premier commentaire latin du Notre Père. Il fut sans doute écrit pour l'enseignement des catéchumènes de Carthage qui, le jour de leur baptême, devaient « recevoir » le Pater. C'est donc un bon témoin de l'initiation à la prière que recevaient les chrétiens de Carthage, au début du III<sup>e</sup> siècle.

## 2. Chapitres 28 et 29

Ce sont les deux derniers chapitres du *Traité*, qui suivent le commentaire du Notre Père et diverses considérations pratiques.

### a) *Fondement scripturaire*

Tout le développement repose sur un parallélisme entre un texte de l'Ancien Testament (Is. 1, 11) et un texte du Nouveau Testament (Jn 4, 23) : procédé courant chez Tertullien qui utilise souvent dans ses ouvrages apologétiques la comparaison des deux Testaments pour montrer comment le Nouveau accomplit l'Ancien.

Ici, la prophétie montre comment dès les temps anciens Dieu ne se contentait pas des sacrifices d'animaux : « Je suis rassasié de vos holocaustes de béliers... ». Jésus accomplit ce qui n'était qu'esquisse par Isaïe, en affirmant que ce que Dieu attend des hommes, c'est l'adoration « en esprit et en vérité ». Il y a donc consonance entre les deux Testaments.

Cependant, le Nouveau est supérieur à l'Ancien : dans le ch. 29, Tertullien se plaît à montrer la nouveauté de la prière chrétienne ; dans l'économie nouvelle, la vengeance et la satisfaction des besoins matériels font place à l'amour des ennemis et au progrès spirituel du priant. L'efficacité nouvelle est spirituelle, elle a en vue la sainteté de celui qui prie. En effet, l'adoration nouvelle a « la forme du Christ », expression qui peut désigner aussi bien la forme de la prière dominicale que la participation au sacrifice de la Croix.

### b) *les principaux thèmes*

#### *Offrande spirituelle*

Le Père demande « des adorateurs en esprit et en vérité ». La prière chrétienne est donc une offrande spirituelle, une « hostie » portée à l'autel de Dieu en lieu et place des animaux sacrifiés, et sur le modèle du sacrifice non sanglant de l'Eucharistie. Ce thème, inauguré par le passage de saint Jean (mais on en trouve déjà des prémices dans *Ps* 50, 14) est développé dans *Rm* 12, 1 : (« offrez vos personnes en hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre ») et repris dans *Hé* 13, 15 (« sacrifice de louange »). Cette offrande spirituelle s'exprime par des « psaumes et des hymnes », mais aussi par une attitude intérieure d'offrande de tout son être à Dieu, par la pureté du cœur et par la pratique des bonnes œuvres : elle concerne donc toute la vie chrétienne.

#### *Offrande « en vérité »*

La sincérité, ou « pureté du cœur », est en effet le second aspect de la véritable adoration. C'est pourquoi la prière doit être « offerte de tout cœur » : pureté, chasteté, charité, bonnes œuvres, en sont des ingrédients aussi importants que les paroles prononcées. Cette offrande de toute sa vie par l'intermédiaire de la

prière transforme en retour celui qui prie en lui infusant courage et foi dans la souffrance.

#### *Efficacité*

Le troisième thème de ces textes est en effet l'efficacité de la prière : Dieu ne peut pas ne pas exaucer la prière car « la prière seule peut vaincre Dieu » (une prière telle qu'elle vient d'être décrite). Mais la réponse de Dieu est elle aussi nouvelle par rapport à l'ancienne alliance. Premièrement, elle est avant tout spirituelle : ce n'est pas tant le bien matériel du priant qu'elle procure (la nourriture, la pluie, etc.) que son bien spirituel (foi et courage dans les épreuves, amour des ennemis...). Mais surtout, elle s'inscrit dans l'ordre de la charité : la bienfaisance, la bénédiction des ennemis remplacent la vengeance.

#### *Foi*

La clé de la prière chrétienne est en effet que c'est une prière de foi, « nourrie de la foi », cette foi qui seule conduit à l'adoration véritable : c'est sa foi que le priant offre à Dieu, sa foi qui l'assure de l'efficacité de sa prière (« elle nous obtiendra de Dieu tout ce que nous pouvons demander »), même quand ses effets le déconcertent (« la foi sait ce qu'elle obtient de Dieu, en comprenant ce qu'elle souffre pour Dieu »). En retour, la prière est « le rempart de la foi », elle la protège contre le doute (*cf. Mt 26, 41*).

#### *Dimension eschatologique et cosmique*

Les deux derniers paragraphes insèrent la prière chrétienne dans le *temps*, conçu comme un temps de lutte contre l'ennemi, de veille dans l'attente du retour du Christ (la foi comme attente) ; et dans l'*espace*, cette création que nous partageons avec les animaux sans raison : Tertullien, parlant de la prière des bêtes sauvages, des bestiaux, des oiseaux (on songe à un envol d'hirondelles dans le ciel africain), se situe comme un maillon entre le Cantique des trois enfants dans la fournaise (*Dn 3, 79-81* ; *cf. Ps 148, 10*) et le Cantique des créatures de François d'Assise, mille ans plus tard.

La prière chez Tertullien n'est donc pas un simple rite ; elle engage toute la vie chrétienne, toute la vie d'enfant de Dieu, et se présente comme la formulation de vie théologique, puisque les trois vertus de foi, d'espérance et de charité s'y trouvent présentent.

M. H. CONGOURDEAU

## DEVOIR ÉCRIT

L'aspect eschatologique de la prière d'après le Traité de la prière de Tertullien.

Eschatologie signifie : qui a trait aux fins dernières ou à l'achèvement de la vie chrétienne. Il s'agit donc de découvrir la dynamique de la prière qui entraîne vers les biens promis.

1. Relire attentivement, la plume à la main, tout le traité, en relevant toutes les allusions éparses sur le sujet.
2. Essayer de classer les divers aspects qui sont ébauchés, en cours de lecture.
3. Présenter en une page, une page et demie, l'aspect eschatologique de la prière, en particulier du Notre Père.

## BIBLIOGRAPHIE

### TEXTES DE TERTULLIEN

*Le Baptême*, dans col. *Le Baptême d'après les Pères...*, Ichty, n° 5 rééd. 1995, éd. Migne.

*La résurrection des morts*, « Pères dans la foi », n° 15 ; *Aux Martyrs*, PDF 38, p. 21-31 ; *Asafemme*, PDF 39, p. 40-63.

*La Prière*, dans coll. *Quand vous prierez : La Prière en Afrique chrétienne*, DDB 1983, p. 15-35.

### Études

J. STEINMANN, *Tertullien*, Lyon, 1967 (alerte et tonifiant) en bibliothèque.

G. BARDY, *La vie spirituelle des trois premiers siècles*, Desclée, rééd. 1968, t. 2, p. 163-176 (Cyprien, *ibid.* pp. 192-226).

### TEXTES DE CYPRIEN

*L'Unité de l'Église*, « Pères dans la foi » n° 9, DDB 1979 ; *Lettres à Fortunatus, aux confesseurs de la foi*, « Le Martyre dans l'Église ancienne », PDF 38, p. 85-109.

*Lettre 63* (sur la messe) dans coll. *L'Eucharistie*, coll. Ichty, réédit. DDB 1982.

### Études

*Actes du martyre de Cyprien*, dans « les premiers martyrs de l'Église », PDF 19, p. 117-120. Voir les deux volumes de PDF 19, 20.

M. JOURJON, *Cyprien de Carthage*, éd. Ouvrières, 1957 (toujours disponible).

## Leçon 6

### ALEXANDRIE AU III<sup>e</sup> s – ORIGÈNE († 253/254)

Après Antioche, qui s'affirme aux origines chrétiennes, Alexandrie est le deuxième phare de l'Orient, qui, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle et pendant une longue période, joue un rôle de premier plan en théologie et dans les lettres chrétiennes. Clément y est le contemporain de Tertullien, Origène celui de Cyprien. Origène surtout domine désormais toute l'histoire de l'Église.

#### I – CONTEXTE CULTUREL ET THÉOLOGIQUE

Le touriste qui débarque aujourd'hui dans le port d'Alexandrie ne peut guère se faire une idée de l'importance de la métropole égyptienne, seconde ville de l'Empire, marché économique et commercial de l'Afrique et de l'Asie, qui pouvait compter un million d'habitants. Héritière de l'antique Athènes, la cité-carrefour est le centre intellectuel grec le plus actif, où se rencontrent toutes les philosophies et toutes les religions.

Le *Musée*, réplique de la colline des muses d'Athènes, à l'origine portion du palais de Ptolémée, rassemblait les savants et les philosophes et était devenu une université avec la plus prodigieuse bibliothèque du monde (700 000 livres), qui fut la proie des flammes pendant le siège de Jules César. La production du papyrus, plante qui poussait dans la vallée du Nil, facilitait l'industrie du livre.

La communauté juive, particulièrement nombreuse, jouissait de privilèges importants et d'une administration autonome. Pour faciliter les contacts avec le monde hellénistique, les rabbins d'Alexandrie eurent l'audace de traduire la Bible en grec. La légende veut qu'ils aient été soixante-dix (septante), nom qui resta à la version grecque, faite entre 250 et 150 avant Jésus-Christ. Version qu'utilisa saint Paul.

A Alexandrie également, un juif cultivé, Philon, contemporain du Christ, écrit des commentaires allégoriques, principalement de la Genèse, avec l'intention de montrer les points de convergence entre l'Écriture et la philosophie grecque, méthode qui fera école chez les écrivains chrétiens d'Alexandrie.

Évangélisée de bonne heure (il existe des fragments de papyrus des quatre Évangiles au début du II<sup>e</sup> siècle), peut-être par l'évangéliste Marc (Eusèbe Hist. Eccl. II, 16), l'Église officielle est débordée par l'afflux de recrues venues de la gnose (Valentin, Basilide, Carpocrate, 120/130) qui mettent en péril le dépôt de la foi. L'Église devra attendre une génération pour trouver des hommes capables de porter la contradiction.

Vers 180, Pantène, philosophe converti, d'origine sicilienne, devenu presbytre de la cité, y dirigea l'école des catéchumènes. Il y fut le maître de Clément.

### Clément d'Alexandrie († vers 215)

Clément fait pour le christianisme ce que Philon avait fait pour le judaïsme : il organise des conférences analogues à celles que donnaient les philosophes. Il présente la foi de manière à la faire accueillir par un public cultivé. De son enseignement, en dehors d'une homélie, « *Quel riche peut se sauver* », il nous reste trois œuvres maîtresses : « *le Protreptique* », « *le Pédagogue* », « *les Stromates* ».

*Le Protreptique* (du grec pousser en avant, tourner vers) est une « invitation aux Grecs » à quitter la religion et les mystères païens pour écouter « le chant nouveau du Logos de Dieu » (Prot. 1, 6). Celui-ci nous ouvre les portes de la foi et comble toute attente. C'est le livre du seuil, qui conduit à l'Église.

*Le Pédagogue*, en trois livres, est le manuel du croyant qui veut achever son éducation chrétienne. Le Christ est le Pédagogue qui éduque les fidèles à l'esprit d'enfance, par une nouvelle naissance. Puis le livre montre comment vivre en chrétien dans la vie quotidienne, du matin au soir et dans les diverses phases de l'existence (mariage, relations sociales). C'est le manuel du chrétien.

*Les Stromates*, littéralement les tapisseries, sont une sorte de « mélanges » ou de « variétés » de questions diverses. Notes réunies sur divers sujets, qui proviennent sans doute de l'enseignement. Deux thèmes surtout y sont développés : rapport entre la foi et la science profane, description de la vie parfaite ou portrait du parfait gnostique ou croyant éclairé, parvenu à la plénitude de la vie spirituelle (Livre VII). « La foi est le germe, la gnose ou la connaissance, le fruit ».

### Place de Clément

Clément se situe dans le sillage d'un Justin avec une attitude d'ouverture à l'égard de la pensée grecque. Celle-ci lui semble une propédeutique qui dispose à chercher et à accueillir le Logos de Dieu. Il présente le christianisme « avec un sentiment de supériorité et de tranquille assurance » (Lietzmann).

Le Verbe de Dieu est vraiment au centre de l'histoire. Son action éducative commence avec les philosophes pour les païens, avec la loi et les prophètes pour les juifs. Incarné, il accomplit cette longue préparation en plénitude et en perfection. Il est donc le Pédagogue à qui le Père confie l'humanité pour lui découvrir la vérité. « Celui qui ignore cherche ; ayant cherché, il trouve le maître ; l'ayant trouvé, il croit ; ayant cru, il espère, et ayant aimé, il s'identifie à celui qu'il aime, désirant ardemment être ce que d'avance il aimait » (Strom. V, 17, 1).

La grâce baptismale et la gnose font mûrir la foi en charité, par l'action de Dieu qui habite le véritable croyant qui « fait de sa vie entière un long jour de fête ».

Dans l'histoire de la pensée chrétienne, Clément est le premier théologien à poser des fondements d'une culture, inspirée par la foi. Il fait donc date dans la littérature chrétienne.

## II – ORIGÈNE

Origène est incontestablement un des plus grands génies de l'humanité, un des hommes qui aura marqué l'histoire, « resté invisiblement omniprésent » (Urs von Balthasar).

## 1. SA VIE ET SON ŒUVRE

Né à Alexandrie d'une famille profondément chrétienne. Son père meurt martyr, en 202, ce qui oblige Origène à subvenir aux besoins de sa mère et de ses six frères. Riche d'une solide culture profane et religieuse, il se fait grammairien mais en même temps organise un enseignement religieux dont le rayonnement est considérable. L'intelligence du jeune maître, la qualité de son enseignement, l'austérité de sa vie attirent un nombre croissant d'élèves.

La vie d'Origène se passe d'abord à Alexandrie (209-231), d'où il visite plusieurs fois « la très ancienne Église des Romains ». Les évêques de Palestine l'invitent à prêcher à leur communauté, bien qu'il soit laïc. Ce qui provoque les protestations de son évêque d'Alexandrie. Lors d'un nouveau séjour, en 230, il est ordonné prêtre. Son évêque le déclare déchu du sacerdoce et le fait bannir. Origène passe désormais sa vie (231-253) à Césarée de Palestine. Il partage son temps entre la prédication de l'Écriture et la rédaction de son œuvre. Il occupe journalièrement sept tachygraphes (sténographes). Sa notoriété est universelle. Il est invité en Arabie pour trancher une querelle théologique. Il est arrêté pendant la persécution de Dèce et meurt épuisé, des suites des tortures, vraisemblablement à Césarée (Lire Eusèbe, *Hist. Eccl.* VI, 18).

### Œuvres

L'œuvre d'Origène est considérable ; on a parlé de 2 000 ouvrages. Elle concerne l'exégèse, la théologie, la controverse et la spiritualité. Une partie en est perdue, une autre n'est conservée qu'en traduction.

En *exégèse*, il laisse les Hexaples : Bible sur six colonnes, avec le texte hébreu et les traductions grecques. Puis des *Scolies* (courtes études sur des passages bibliques difficiles), des *Commentaires* (analyse continue et technique des divers livres de la Bible), presque tous perdus, enfin, les *homélies*, prêchées et prises au vol (en particulier sur les livres du Pentateuque, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Cantique, Luc). C'est la partie la mieux conservée et la plus abordable de son œuvre.

Comme théologien, Origène produit le premier traité de théologie dans l'histoire de l'Église, *Des principes*, en quatre livres (Dieu – L'Homme et le monde – Liberté, péché et eschatologie – l'Écriture comme source de la foi). Œuvres de jeunesse, nourrie de théories hardies, qui seront au départ des critiques, plus tard, des condamnations. Une œuvre de controverse : *Contre Celse*, réponses aux objections d'un païen cultivé.

Retenons encore deux écrits spirituels : « *Traité de la prière* » « *Exhortation au martyr* ».

## 2. LA DOCTRINE D'ORIGÈNE

### L'exégète

Son importance se manifeste en trois domaines : l'exégèse scripturaire, la théologie spéculative, la doctrine spirituelle ; mentionnons en outre sa connaissance très poussée de la philosophie grecque, de la philologie et de toutes les sciences du temps.

S'il est surtout connu comme le grand théoricien de l'exégèse spirituelle, il ne faut pas oublier pour cela son œuvre monumentale d'exégèse critique, les *Hexaples*, où, pour essayer de retrouver le texte primitif de tout l'Ancien Testament, il a disposé, en six colonnes d'abord le texte hébreu massorétique écrit en caractères hébreux puis en caractères grecs, et ensuite quatre versions grecques : Aquila, Symmaque, la Septante, Théodotion : pour certains livres s'ajoutaient trois versions supplémentaires désignées comme Quinta, Sexta, Septima.

1	2	3	4	5	6
texte hébreu lettres hébraïques	hébreu (caractères grecs)	traduction Aquila II <sup>e</sup> s. av. J.-C.	traduction Symmaque II <sup>e</sup> s. av. J.-C.	traduction Septante III <sup>e</sup> -II <sup>e</sup> s. av. J.-C.	traduction Théodotion I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

Origène est aussi exégète littéral, le plus grand de l'Antiquité, avec Jérôme : le sens littéral est la base du sens spirituel et il s'efforce de le préciser avec l'aide de toutes les sciences de l'époque, philologie grecque et hébraïque, histoire et géographie, coutumes et traditions juives, exégèses rabbiniques, médecine, astronomie, histoire naturelle, etc. Une cause fréquente de malentendus avec les modernes à ce sujet est sa conception du sens littéral : Origène n'y voit pas ce qu'a voulu dire l'écrivain sacré, mais la matérialité de l'expression, préalablement, si c'était possible, à toute interprétation ; la différence des deux définitions est surtout sensible quand il s'agit de langage figuré.

### L'exégète spirituel

Le but de l'exégèse spirituelle est de replacer les faits que l'Écriture raconte dans l'histoire du salut. En effet, pour Origène, suivant l'exemple de plusieurs interprétations du Nouveau Testament, en particulier de Paul, tout l'Ancien Testament doit être considéré comme une prophétie du Christ qui en est l'aboutissement et la clef puisque c'est le Christ, Parole de Dieu, qui constitue la révélation, l'Ancien Testament ne peut être révélation que si tout entier, il se réfère au Christ. L'exégèse spirituelle qui s'exerce sur le Nouveau Testament applique à chaque chrétien ce qui est dit du Christ qui naît, croît en chacun : on voit le rapport étroit de cette interprétation avec la doctrine spirituelle. Une étude seulement littérale de la Bible est insuffisante pour le chrétien car elle ne montre pas dans ce livre une nourriture spirituelle : ne pas voir le Christ dans l'Ancien Testament, c'est le lire en Juif, non en chrétien.

Nous indiquons ainsi ce qui fait l'essentiel de cette forme d'exégèse pour chaque Testament. Elle constitue cependant un tout extrêmement complexe, car de multiples influences ont joué sur elle, aussi bien hébraïques que gnostiques ou grecques. Origène lui-même a essayé d'y mettre de l'ordre par la théorie dite du triple sens, calquée sur les trois éléments qu'il trouve dans l'être humain : l'esprit, l'âme et le corps. L'Esprit, don divin, représente dans une certaine mesure la grâce. Il y a donc un sens *corporel* (littéral), un sens *psychique* (moral) et un sens *spirituel*. Ils correspondent aux trois périodes de l'histoire du salut : l'Ancien Testament, ombre des réalités eschatologiques ; l'Évangile temporel, celui que nous vivons ici-bas, dans la possession anticipée des réalités eschatologiques que nous percevons à travers un miroir, en énigme » (1 Co 13, 12) ; l'Évangile éternel de la béatitude, avec leur possession et leur perception parfaites, « face à face » (*ibid*). Le sens psychique concerne

donc la conduite du chrétien dans l'entretiens des deux venues du Christ et le sens spirituel, la pressentiment des biens futurs qui nous sont déjà partiellement confiés. La doctrine dite du quadruple sens, dont la première formulation se trouve chez Cassien, répond peut-être davantage à la pratique d'Origène : d'abord le sens *littéral*, puis le sens *allégorique*, qui est l'affirmation du Christ comme aboutissement de l'Ancien Testament et centre de l'histoire, enfin, deux corollaires de ce dernier, le sens *tropologique* ou moral, et le sens *anagogique* (de anagoge : montée), correspondant aux sens psychique et spirituel de la distinction précédente.

### Le théologien

Origène se veut toujours et en toute chose fils soumis de l'Église, relais de sa parole et de son message. « Si moi qui suis aux yeux des autres ta main droite, qui porte le nom de prêtre et qui a pour mission d'annoncer la Parole, je venais à commettre quelque faute contre l'enseignement de l'Église ou contre la règle de l'Évangile et à devenir ainsi un scandale pour l'Église, alors que l'Église tout entière par une décision unanime me retranche, moi, sa droite, et me jette loin d'elle ».

Dans la préface de son traité *Des Principes*, Origène veut en premier lieu « accueillir comme article de foi ce qui ne s'écarte en rien de la tradition ecclésiastique et apostolique » (Préf. 1-2). La source de sa théologie est l'Écriture, lue, méditée, commentée en Église. Mais soucieux de vérité et de clarté, stimulé par les interrogations qui lui sont posées, le théologien veut employer toutes les ressources de son intelligence à pénétrer et à glorifier les mystères de la foi.

Une fois établis ces principes de maïeutique, Origène développe un traité qui est :

- une *théologie* : étude de Dieu, de son unicité et de la hiérarchie des personnes. Le Père agit sur tous les êtres, le Verbe sur les êtres raisonnables, l'Esprit sur les êtres raisonnables et sanctifiés,
- une *cosmologie* : création du monde et de l'homme. L'homme, esprit déchu en Adam, racheté par le Christ, est appelé à la résurrection future qu'Origène envisage comme une apocatastase, un ressaisissement universel,
- une *anthropologie* : « L'homme a reçu la dignité de l'image divine, lors de la première création, mais la perfection de la ressemblance lui est réservée pour la consommation de toutes choses. Il faut que l'homme par le zèle de sa propre industrie se l'acquière à lui-même, en imitant Dieu » (Des Princ. III, 6),
- une *téléologie* (c'est-à-dire une finalité) : la création et l'histoire sont guidées par le dessein de Dieu. Il veut que « la terre devienne ciel » dans le rassemblement et la transfiguration de tout quand « Dieu sera tout en tous » (Des Princ. III, 6, 3).

Œuvre de jeunesse écrite à Alexandrie, synthèse de pionnier, d'ombres et de lumières, qui bien souvent se contrebalancent. Pour être objectif et équitable, il ne faudrait jamais l'isoler de son contexte mais toujours la confronter avec l'ensemble de son œuvre, mûrie par le temps.

### Le maître spirituel

Après Clément d'Alexandrie mais sur une autre échelle, et avant Grégoire de Nysse, Origène est un des fondateurs de la théologie mystique et par là un précurseur du monachisme. Sa doctrine spirituelle a, à sa base, une ANTHROPOLOGIE commandée par le thème de l'image de Dieu dans l'homme.

*L'homme, image de Dieu*

Créé d'après *Gn. 1, 26-27* selon l'Image de Dieu qui est le Verbe (*Col. 1, 15*), l'homme trouve dans cette parenté initiale la possibilité de connaître Dieu, car seul le semblable peut connaître le semblable. Débarrassée par l'action du Rédempteur des images diaboliques et bestiales que le péché à accumulées sur elle, la participation de l'homme à l'image de Dieu croît par le progrès spirituel, l'action du Verbe dans l'âme, la pratique des vertus à l'imitation du Christ, développent ainsi une connaturalité avec le divin qui donne de plus en plus la connaissance immédiate des réalités suprêmes : son aboutissement dans la béatitude est la « ressemblance » coïncidant avec la vision face à face. Origène développe de même d'après *1 Thes. 5, 23*, une conception trichotomique de l'homme qui gouverne sa mystique et son ascèse : l'âme, essentiel de l'homme, siège du libre-arbitre, est attirée d'une part par l'esprit (pneuma), don divin, de l'autre par le corps. Cet esprit représente l'aspect actif de la grâce dont la faculté réceptive est la partie supérieure de l'âme, dite intelligence (« nous »), faculté hégémonique ou cœur, élève du pneuma. L'objet suprême de la connaissance est constitué par les mystères divins tous contenus dans le Logos en tant qu'il est la Sagesse. Inconnaissables à l'homme charnel, ils sont connus progressivement dans la mesure où Dieu se donne et où l'homme se dispose à recevoir ce don car la connaissance est la rencontre de deux libertés. La connaissance a pour point de départ les êtres sensibles, images des mystères, surtout ceux que décrit l'Écriture : mais l'intelligence ne doit pas s'arrêter à eux – ce serait de l'idolâtrie –, mais continuer son chemin à partir d'eux vers les mystères dont ils sont le signe et dont ils montrent la direction, et vers le Christ qui les contient. Du Verbe incarné où mène l'exégèse de l'Ancien Testament au Christ présent dans l'âme que montre celle du Nouveau, le spirituel gravite comme les trois apôtres la montagne de la transfiguration pour voir la divinité de Jésus transparaître à travers son humanité : cette vision représente la plus haute connaissance du Christ possible ici-bas, prélude à celle de la béatitude. Mais la connaissance met en jeu tout l'être : présentée à maintes reprises comme un « mélange » du connaissant et du connu, et trouve sa définition dernière dans *Gn 4, 1* : « Adam connut Ève son épouse », c'est-à-dire dans l'union de l'amour.

*Thèmes mystiques*

Origène est en outre un des créateurs du vocabulaire mystique, l'auteur de nombreux thèmes spirituels qu'il a tirés de l'Écriture, leur donnant une orchestration inconnue jusque-là. A lui remonte la signification individuelle du mariage mystique qui voit dans l'Épouse du Christ non seulement l'Église selon la tradition antérieure, mais encore l'âme chrétienne. En rapprochant *Is. 49, 2* de *Cant. 2, 5*, il a créé le thème du trait et de la blessure d'amour. Il a développé considérablement l'image paulinienne de la naissance et de la croissance du Verbe dans l'âme et de même celle, que nous venons de mentionner, de la montée sur la Montagne. Les théologiens de la Lumière, de la Vie, des Nourritures spirituelles, du Vin de la vraie Vigne, les doctrines des cinq sens spirituels, du discernement des esprits, etc., débutent avec lui dans la tradition chrétienne et traverseront les siècles. Les données ascétiques sont nombreuses : le martyre et la virginité, le combat spirituel, le libre arbitre et la liberté, les vertus. Les quelques témoignages d'une expérience mystique personnelle que l'on rencontre dans son œuvre sont à peu près uniques

dans l'Église primitive : parallèlement sa dévotion fortement affective pour le Christ, comparable à celle des grands spirituels médiévaux.

La doctrine spirituelle n'a pas peu contribué à la notoriété d'Origène auprès des moines grecs des premiers siècles, des moines latins du haut Moyen-Age et même des humanistes de la Renaissance.

### 3. CONTROVERSE AUTOUR D'ORIGÈNE

Le théologien spéculatif surtout, a fait difficulté à la postérité pour les raisons suivantes : l'absence d'études le replaçant dans son époque et s'étendant à l'ensemble de son œuvre, alors qu'on s'en tient la plupart du temps à des textes isolés dont d'autres apportent l'antithèse : l'ignorance des hérésies qu'il eut à combattre et qui ne sont pas celles qui ont préoccupé ses détracteurs ; la projection sur son œuvre de précisions postérieures de vocabulaire ; la confusion entre sa propre doctrine d'une part et d'autre part celle des origénistes postérieurs ou celle que supposaient les anti-origénistes ; le manque d'une notion nette du développement du dogme ; l'incompréhension de ce qu'est la recherche théologique.

De toutes les « erreurs » reprochées à l'Alexandrin, une seule est clairement démontrée et encore ne peut-elle être traitée d'hérésie, car l'Église d'alors n'avait sur ce point aucune opinion ferme : c'est l'hypothèse de la « préexistence des âmes » qui auraient été créées toutes ensemble, vêtues de corps éthérés, et qu'une faute originelle, l'éloignement de la contemplation divine, auraient divisées en anges, en hommes, mis dans des corps terrestres comme dans un instrument de rédemption, et en démons. Cette hypothèse d'origine platonicienne fournissait à Origène une réponse, certes trop facile, aux doctrines des Marcionistes et des Valentinieniens : elle lui permettait en outre d'échapper aux graves difficultés soulevées par les solutions que donnaient alors les chrétiens au problème de l'origine des âmes.

Le « subordinationisme » d'Origène, subordonnant au Père le Fils et l'Esprit, n'est pas hétérodoxe, car il ne concerne ni l'identité de nature ni l'égalité de puissance : le Père est le premier parce qu'il est le Père et que dans l'« économie », c'est-à-dire dans l'activité de la Trinité au-dehors, il a l'initiative et envoie en mission le Fils et l'Esprit. A l'inverse des ariens, Origène affirme clairement que le Fils est engendré de toute éternité : « il n'y a pas eu de moment où il n'était pas », écrit-il à trois reprises, et un de ces trois textes est cité en grec par Athanase. Si on tient compte de *tous* les textes d'Origène, on ne peut dire que sa fameuse « apocatastase », c'est-à-dire la restauration des êtres à la fin des temps d'après 1 Co 15, 23-25, soit hétérodoxe, car elle n'est pas panthéistique et sur le retour en grâce des démons et des damnés, les textes divergent.

Si on analyse les facteurs qui ont préparé la conversion de l'empire romain au christianisme en la personne de Constantin, dans les premières décennies du IV<sup>e</sup> siècle, l'entreprise d'évangélisation de l'intelligentsia, inaugurée par Clément d'Alexandrie et menée par Origène sur une grande échelle, à eu certainement un rôle déterminant. Le mépris de Celse pour la pauvreté intellectuelle du christianisme n'est plus de mise après l'œuvre d'Origène et, si Porphyre prend la relève de Celse dans la seconde moitié du troisième siècle, il ne lui est plus possible de voir dans le christianisme une religion d'ignorants.

H. CROUZEL s. j.

## 4. INTERPRÉTATION DE L'ÉCRITURE : DU TRIPLE SENS

L'Écriture comporte, pour Origène, un triple sens : d'abord un sens *littéral* ou *historique*, c'est le sens obvie du texte et de l'histoire. Le sens *moral*, c'est l'application du texte à l'âme (sans qu'intervienne forcément une donnée chrétienne). Enfin un sens *mystique* qui a trait au Christ et à l'Église.

Les deux premiers sens ne présentent guère de difficulté. Ils sont déjà communément utilisés par les juifs, dans la haggada, commentaire édifiant des rabbins. Paul s'y réfère dans *Rm* 15, 4 : « Tout ce qui a été écrit jadis l'a été pour notre instruction. » Il existe donc une lecture intérieure, dès l'A. T. Ainsi l'exil et le retour sont présentés comme un nouvel exode.

Le troisième sens, *mystique*, appelé parfois *typologique* ou *allégorique*, exige d'être mieux cerné, parce qu'il a donné lieu à des confusions et à des équivoques, comme à des dénominations différentes qui changent d'auteur à auteur. A son propos, Antioche et Alexandrie peuvent diverger.

Ce qui est commun à tous les auteurs et toutes les écoles est le sens prophétique et messianique de l'Ancien Testament. Le Christ lui-même s'y réfère et le N. T. en témoigne (cf. surtout *Lc* 24, 26-27 ; *Jn* 5, 39 ; *Ac* 1, 16). Le principe est clair, l'application l'est moins.

Un critère sûr est l'utilisation par le N. T. lui-même du principe. Nous sommes alors en présence du sens typologique. L'Évangile de Jean est construit sur cette référence à l'A. T. : serpent d'airain = Christ élevé (*Jn* 3, 14) ; manne = Christ venu du ciel = eucharistie (*Jn* 6). Ailleurs aussi : Jonas = mort et résurrection (*Mt* 12, 29 ; *Lc* 11, 29). L'arche de Noé = arche du salut = Église (1 *P* 3, 20 ; 2 *P* 2, 5). Mais les écrits apostoliques n'ont pas épuisé les applications. Là commencent les difficultés.

Origène, partant du principe que l'A. T. est inspiré par l'unique Esprit, est tout entier prophétie du Christ. Il ne distingue plus entre *allégorie* et *typologie*. Élargissement parfois contestable et souvent contesté, mais toujours fécond. Ainsi, dans les homélies sur la Genèse, à propos de l'arche de Noé, dans l'homélie 2, Origène fournit une explication que d'autres appelleraient « spirituelle » ou typologique. Le Christ, Noé spirituel, dans son arche, c'est-à-dire dans l'Église, sauve le genre humain. La lettre de Pierre et toute la tradition patristique souscrivent sans difficulté à cette interprétation globale.

Origène va plus loin et détaille le sens de tous les éléments du récit : les 300 coudées de l'arche « signifient le nombre cent multiplié par trois, ce qui veut dire la totalité des créatures raisonnables ». Ici, le sens précis paraît déjà moins convaincant, mais l'explication est belle et spécieuse à la fois. Il en est de même pour les cellules de l'arche : elles veulent dire que nombreuses sont les demeures auprès du Père ; la porte de l'arche exprime le jugement de Dieu.

Du sens global, la typologie glisse insensiblement vers l'allégorie (aussi appelée sens anagogique), procédé littéraire qui cherche le sens profond du texte. Il est difficile de préciser où finit l'un et où commence l'autre.

A. G. HAMMAN

Cf. l'étude technique et classique d'H. de Lubac « *Histoire et esprit*, l'intelligence de l'Écriture d'après Origène ». Paris 1950.

## APPENDICE :

### LES CONTEMPORAINS

Parmi les autres auteurs de langue grecque, il nous faut en connaître au moins deux : Hippolyte et Méthode.

#### ROME

##### Hippolyte de Rome († 235)

Personnage à la fois contesté et qui demeure obscur pour l'historien. Il est le premier auteur chrétien qui écrit à Rome, le dernier qui écrit en grec. N'ayant pas trouvé de traducteur latin, il sera vite oublié. D'origine hellénique, Hippolyte se déclare disciple d'Irénée. Il est prêtre à Rome où Origène, pendant son séjour, l'entend prêcher. Esprit brillant, théologien, polémiste, exégète d'envergure, Hippolyte est ambitieux. Rigoriste, il s'en prend à la modération pénitentielle du pape Calliste. Le conflit est-il allé jusqu'au schisme ? La question demeure controversée. Exilé avec l'évêque de Rome, Pontien, ils meurent tous les deux en déportation en Sardaigne.

Hippolyte a été un auteur extrêmement fécond. Beaucoup de ses œuvres sont perdues, ce qui reste est dispersé en partie en traductions orientales.

##### *a) œuvres exégétiques*

C'est la partie la plus importante. Elle se compose de commentaires et d'homélies. Le premier en date est sans doute le « *Commentaire du Cantique des Cantiques* ». Assez oratoire et redondant, parce que d'abord prêché. Il applique l'allégorie de l'Époux au Christ, celle de l'Épouse à l'Église ou subsidiairement à l'âme individuelle. – *Homélie sur David et Goliath* : une de ses rares homélies conservées, dans une traduction géorgienne.

##### *b) œuvres théologiques*

– *Réfutation de toutes les hérésies* autrefois intitulée *Philosophoumena*, titre qui ne convient qu'au livre 1. Le livre est parfois cité d'après le titre grec : *Elenchos*. Ce livre n'est mentionné ni par Eusèbe, ni par Jérôme, ni par la statue de Rome. C'est l'œuvre principale d'Hippolyte. Pamphlet d'une rare violence, à l'égard de la hiérarchie romaine.

##### *c) œuvres historiques*

Nous pouvons citer ici :

– *La Chronique* (qui se trouve sur le socle de la statue). Elle présente l'histoire du monde, de la création à la date de la composition. Avec une incidence biblique qui l'apparente à l'œuvre exégétique. Le livre sert de modèle et prélude aux diverses histoires universelles.

**d) œuvres liturgiques**

– La Tradition apostolique est généralement attribuée à Hippolyte. De là est inspirée la Prière eucharistique II.

## ASIE MINEURE

**Méthode d'Olympe († vers 311)**

Évêque d'Asie mineure, au tournant du II<sup>e</sup> siècle. Homme cultivé et écrivain estimé, Méthode fut d'abord partisan puis adversaire d'Origène. Il jouit d'une grande notoriété. De ses œuvres parvenues jusqu'à nous, il faut mentionner le *Banquet des dix vierges* qui, avec l'éloge de la virginité, nous fournit un manuel relativement complet de la doctrine chrétienne et de l'exégèse allégorique.

## III – EXPLICATION DE TEXTE

**Origène, la Prière, 10**

**10.** *Je parle toujours dans l'hypothèse où le seul fruit de notre prière serait d'apprendre comment il faut prier et d'agir en conséquence. Il est clair que celui qui prie de la sorte, qui se fie à la puissance de celui qu'il invoque, alors qu'il parle encore, il l'entendra dire : « Me voici », à condition d'écarter avant de prier toute objection contre la Providence. C'est le sens des paroles : « Si tu élimines de chez toi les chaînes, les gestes de menace, et toute parole de murmure » (Is. 58, 9).*

*Celui qui accepte les événements comme ils arrivent est, en effet, libre de toute chaîne : il ne lève pas une main menaçante contre Dieu qui conduit tout pour notre progrès. Il ne murmure pas dans le secret de son cœur, quand il ne peut être entendu des hommes. Ce murmure caractérise les mauvais serviteurs, qui n'osent pas critiquer ouvertement les ordres de leur maître ; ils grommellent, en secret, sournoisement contre les événements de la providence, comme s'ils voulaient dissimuler au Seigneur de l'univers le sujet de leur mécontentement.*

*C'est à mon avis, le sens de ce qui est écrit dans Job : « En tous ses malheurs, Job ne pécha point de ses lèvres devant Dieu » (Jb 2, 10). Il est dit de lui avant son épreuve : « En tout cela Job ne pécha point devant Dieu » (Jb 1, 22). Le Deutéronome dit de même : « Prends garde de ne surprendre dans le secret de ton cœur un propos de vaurien, disant : Proche est la septième année », et la suite (Dt 15, 9).*

**Le monde de Dieu assiste celui qui prie**

*Celui qui prie de la sorte, outre tous ces bienfaits, devient plus digne de s'unir à l'Esprit du Seigneur, qui remplit l'univers, la terre et le ciel dont parle le prophète : « Est-ce que je ne remplis pas les cieux et la terre ? » (Jr 23, 24).*

*De plus, la purification dont nous avons parlé, fait participer à la prière du Verbe de Dieu qui se tient au milieu même de ceux qui l'ignorent, ne ferme l'oreille à aucune prière, et prie son Père avec celui dont il est le médiateur. Le Fils de Dieu est en effet, le grand prêtre de nos offrandes, notre avocat auprès de son Père (1 Jn 2, 1). Il prie pour ceux qui prient, il plaide pour ceux qui plaident. Mais il refuse cette assistance fraternelle à ceux qui ne prient point par lui avec assiduité. Il ne considère pas comme sienne la cause de ceux qui négligent son précepte : « Il faut toujours prier, sans jamais se décourager » (Lc 18, 1).*

*Nous lisons dans l'Évangile : « Il leur dit encore une parabole pour montrer qu'il fallait toujours prier sans jamais se lasser : il y avait dans la ville un juge » etc. (Lc 18, 1). Et un peu plus haut : « Si l'un de vous a un ami qui aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : « Ami, donne-moi trois pains, car un de mes amis arrive de voyage et je n'ai rien à lui offrir » (Lc 11, 5-6). Et un peu plus loin : « je vous le dis : même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son importunité et lui donnera tout ce dont il a besoin » (Lc 11, 8).*

*Celui qui croit à l'infaillible parole de Jésus peut-il ne pas être porté à prier avec insistance par ces mots : « Demandez, et l'on vous donnera, qui demande reçoit » (Mt 7, 7-8). Le Père qui est bon donne le*

*pain vivant à ceux qui le prient, et non pas la pierre que le diable présente comme nourriture à Jésus et à ses disciples, à ceux qui ont reçu du Père l'esprit d'adoption. Le Père accorde ce qui est bon et fait pleuvoir du ciel sur ceux qui le demandent (Mt 7, 11 et Lc 11, 13).*

## 1. Situer le texte

Le *Traité de la prière*, écrit vers 234 à Césarée de Palestine, à la demande de deux laïcs, Ambroise et Tatiana, fut une des sources de l'enseignement patristique sur la prière : sur son influence, cf. « *le Traité de la prière dans l'histoire* », p. 133-135 du vol. « Les Pères dans la foi ».

Le *paragraphe 10* appartient à la première partie du traité (initiation à la prière) ; il suit un passage où Origène explique qu'il est nécessaire de disposer son cœur à la prière, par le souvenir de Dieu, le dégagement de tout souci matériel, le pardon des offenses.

## 2. Le paragraphe 10

### a) La foi

Origène a exposé, un peu auparavant, que le principal fruit de la prière est la « disposition spirituelle à la prière », c'est-à-dire le contact direct avec Dieu (§ 8, p. 39). Il développe ici cette attitude de foi et de confiance qui caractérise une prière du cœur, même si le terme lui-même n'apparaît pas. C'est cette attitude qui provoque la **réponse de Dieu à la foi du priant** ; la citation d'Isaïe vient appuyer cette affirmation ; comme elle est insérée et comme tressée dans les mots de la phrase, il n'est pas inutile de la citer tout entière : « Alors si tu cries, Yahvé te répondra ; à tes appels il dira « me voici », si tu exclus de chez toi le joug, le geste menaçant et les propos impies » (*Is.* 58, 9). On saisit ici la façon dont Origène lit le texte biblique « spirituellement », cherchant le sens spirituel de la phrase alors que le contexte littéral lie l'exaucement des prières à l'amour du prochain et non directement à la foi.

Origène explicite ensuite cette exégèse spirituelle d'Isaïe : éliminer les chaînes, c'est « accepter les événements comme ils arrivent », c'est-à-dire pratiquer ce qu'on appellera plus tard l'**abandon à la providence** qui « conduit tout pour notre progrès » : c'est donc bien la foi qui est la première disposition à la prière.

### b. le secret du cœur

Celui qui fait confiance à Dieu ne « murmure pas dans le secret du cœur » : le thème du **secret du cœur**, c'est-à-dire de ce lieu intérieur de la prière où l'homme est en contact direct avec Dieu, sera repris plus tard avec l'image de la chambre secrète (§ 20 p. 69) ; sa source est *Mt 6, 5*, texte fondamental pour l'enseignement d'Origène sur la prière.

Suit une très fine analyse psychologique sur les murmures et récriminations hypocrites de ceux qui n'ont pas même le courage de s'exprimer, même dans le secret du cœur où Dieu seul les perçoit, et qui sont un obstacle insurmontable à toute prière cordiale : hypocrisie de surcroît inefficace puisque Dieu « voit dans le secret ».

Les citations de *Job* permettent de préciser et d'illustrer l'attitude intérieure d'abandon à la providence ; elles sont en effet, dans le texte biblique, accompa-

gnées de ces paroles de Job : « Yahvé a donné, Yahvé a repris, que le nom de Yahvé soit béni » (*Jb* 1, 22) et « Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ? » (*Jb* 2, 10).

### c) *L'union à Dieu*

Cette disposition intérieure conduit **l'union à Dieu** : là encore c'est la phrase biblique qui donne le sens de ce passage, car la phrase de Jérémie sur l'Esprit qui emplit les cieux et la terre est précédée de l'affirmation de l'omniscience de Dieu, qui « voit dans le secret » : « Un homme peut-il se terrer dans une cachette sans que je le voie ? » (*Jr* 23, 24).

Union à l'**Esprit**, la prière est aussi union au **Fils**, à travers cette ascèse du cœur (« purification »). Apparaît alors un autre thème important de l'enseignement spirituel d'Origène : la **présence du Verbe de Dieu dans l'âme**. Là encore, Origène interprète spirituellement la phrase de *Jn* 1, 26 : « Au milieu de vous (c'est-à-dire à l'intérieur) se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas ». La prière s'adresse au Père (cf. § 15) mais le Christ en est le **médiateur** indispensable.

### d. *La persévérance*

Avec la foi, la **persévérance** est la seconde condition de la vraie prière. Origène ne juge pas utile de développer cette pensée par des arguments, tant les témoignages scripturaires qu'il accumule lui semblent convaincants. La persévérance est la clé de l'efficacité : nous retrouvons le thème de la confiance et de la foi.

En effet, le Père qui est bon (« Dieu qui conduit tout pour notre progrès ») donne le Christ (le texte évangélique de *Luc* 11, 13 parle de l'« Esprit Saint »), au contraire du diable : cette allusion aux tromperies du diable (dans le contexte du récit de la tentation du Christ au désert) rappelle que toute prière s'inscrit dans le cadre d'un **combat spirituel** contre les démons, thème qui sera surtout développé par les auteurs spirituels postérieurs.

### Récapitulation

Dans ce bref paragraphe se trouvent les thèmes essentiels de la prière intérieure telle qu'elle sera décrite par les successeurs d'Origène, en particulier Évagre le Pontique : prière pure, prière du cœur, quels que soient les noms qu'on lui donne, cette forme de prière se trouve déjà dans ce traité, et l'on comprend la fortune que connaîtra ce texte. Mais contrairement à bien des auteurs qui se réclameront de cette tradition, Origène reste foncièrement dépendant du **texte biblique** qu'il connaît par cœur, puisque parfois son raisonnement s'appuie non sur la citation qu'il donne mais sur son contexte (cf. pour *Job*) ; un texte biblique lu et médité « spirituellement » pour en trouver l'esprit, parfois différent de la lettre (cf. pour *Isaïe*). Quoi qu'il en soit, c'est un très grand spirituel qui se révèle dans ce court passage.

M. H. CONGOURDEAU

### INTERPRÉTATION DE L'ÉCRITURE

Les Pères, dans la ligne du Nouveau Testament, distinguent dans l'Écriture, sans schématiser, tantôt trois, tantôt quatre sens, distinction – la seconde surtout – qui passera au Moyen-Age.

#### **Triple sens** (Origène, Jérôme)

Sens littéral ou historique, sens spirituel ou moral, sens allégorique ou typologique, christique. Ainsi le passage de la mer Rouge est un événement historique, qui préfigure l'œuvre du salut par Jésus, qui se réalise pour l'Église et le chrétien dans le baptême.

#### **Quadruple sens** (Augustin, Jean Cassien, Bède)

Sens littéral, allégorique, tropologique (moral), anagogique (spirituel). C'est ainsi que Ninive, au sens littéral, est une ville assyrienne, au sens allégorique, le monde, au sens mystique, l'Église, au sens moral, l'âme (Richard de Saint-Victor).

VUE PANORAMIQUE DU III <sup>e</sup> SIÈCLE			
Histoire générale	Histoire de l'Église	Écrivains d'Orient	Écrivains d'Occident
193 Septime Sévère, empereur	197 Édikt de Sévère, qui interdit prosélytisme juif et chrétien 203 Martyre de Félicité et Perpétue à Carthage	185 Naissance d'Origène 193 Clément enseigne à Alexandrie  Origène enseigne à Alexandrie	197 <i>Apologétique</i> , de Tertullien  203 <i>Commentaire sur Daniel</i> , de Hippolyte  207/8 Tertullien passe au montanisme
211 Caracalla, empereur	217/22 Calixte, pape. Réforme de la pénitence	231 Origène est ordonné prêtre à Césarée de P.	220/22 Mort de Tertullien  235 Martyre d'Hippolyte v. 240 Naissance de Lactance
231 Assassinat d'Alexandre Sévère			
248 Dèce proclamé empereur	249/50 Édikt de persécution. Martyre du pape Fabien	247/8 Denys, évêque d'Alexandrie	249 Cyprien, évêque de Carthage
250 Invasion des Goths	Novatien fait schisme à Rome	253/4 Mort d'Origène	
253 Valérien, empereur	256 Synode de Carthage 257 Persécution de l'Église 258 Martyre à Rome du pape Xyste II, du diacre Laurent.		258 Martyre de Cyprien, à Carthage
260 Gallien, seul empereur 269 Mort de Plotin 276/77 Invasions barbares 284 Dioclétien, empereur		300 Méthode d'Olympe, en Asie Mineure	
	303/4 Les quatre édits de persécution de Dioclétien		

**DEVOIR ÉCRIT** (au choix)

**L'esprit d'enfance d'après Clément d'Alexandrie (Pédagogue, I, 19-21)**

1. A partir de ce texte (I, 19-21), commencez par définir ce que veut exprimer l'image de l'enfant, appliquée au baptisé.
2. Toute comparaison cloche : quels sont les contresens à éviter en forçant la comparaison (sentimentalité, idéalisation etc.).
3. Esquisser une présentation de ce qu'est l'enfance évangélique et spirituelle, d'après les trois paragraphes de Clément.

**L'utilisation de l'écriture dans la Prière d'Origène**

1. Quels sont les livres bibliques les plus souvent cités ? Essayez de trouver pourquoi. En particulier les psaumes.
2. Quelle est la place de l'Écriture dans la prière chrétienne ? Ornement ou directive ?
3. Comment l'Écriture nourrit-elle la prière ?

N.B. Vous pouvez répondre successivement aux trois questions ; vous pouvez également traiter ensemble les questions 2 et 3.

**BIBLIOGRAPHIE**

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Texte

*Le Pédagogue*. Texte intégral dans « Pères dans la foi, 44/45, éd. Migne, 1991.

Études

G. BARDY, *La Vie spirituelle...*, II, p. 11-58.

P. VALENTIN, *Clément d'Alexandrie*, éd. de l'Atelier, Paris, 1963.

ORIGÈNE

Textes

*La Prière*, PDF n° 2. réédition J.-P. Migne, 1995. *Exhortation au martyr*, PDF 38, éd. Migne, 1990, p. 35-83. *Homélie sur le cantique des cantiques*, PDF 24, p. 19-59.

D'autres homélie dans *Lire la Bible avec les Pères*, PDF 66.

Les commentaires sur Jean, Luc, Matthieu, les Homélie sur la Genèse, l'Exode, les Nombres, Josué, le Cantique des Cantiques, Jérémie, le Contre Celse, et les Entretiens avec Héraclide, le Traité des Principes, ont paru dans *Sources Chrétiennes*.

Études

– J. DANIÉLOU, « Origène », Paris, 1948, Présentation par un spécialiste, accessible à un lecteur cultivé. La Table Ronde.

– H. CROUZEL, « Origène », Lethielleux, Paris, 1986 (vue d'ensemble par un des meilleurs connaisseurs).

– H. CROUZEL, art. « Origène », Dict. de Spiritualité XI, 933-961 (Bibliographie).

Vie spirituelle chez Origène, Méthode, Hippolyte

– G. BARDY, « La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles », réédité par A. Hamman, en 2 vol., Paris, 1968. Analyse d'ensemble faite par un maître et un connaisseur. Très accessible.

– A. HAMMAN, « La Prière », t. 2 « Les trois premiers siècles chrétiens », Paris, 1963. Le traité de la Prière analysé dans le contexte de la doctrine spirituelle. Étude plus technique mais accessible. Desclée et Cie.